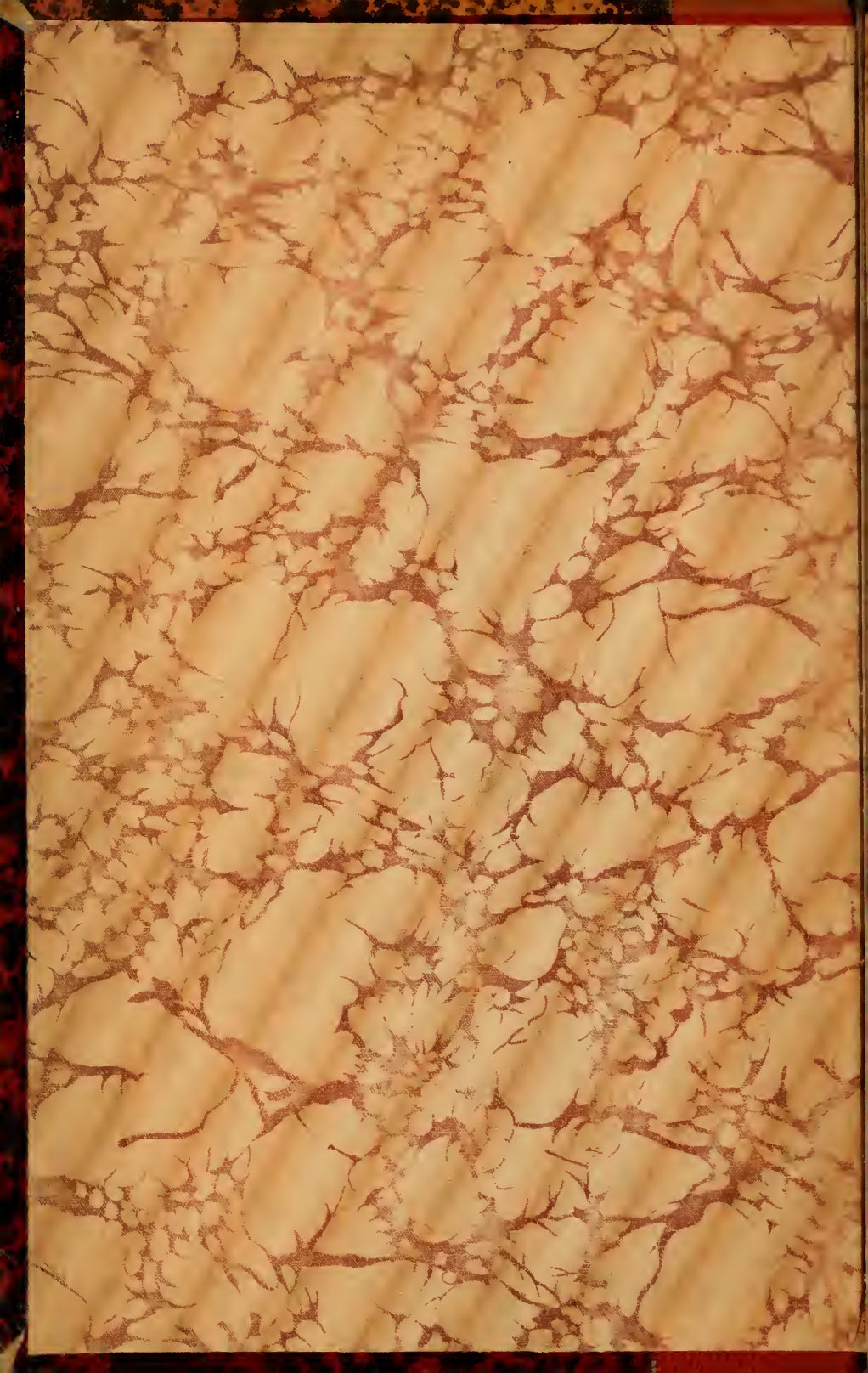

FRÉDÉRIC LE LION.

PARIS.—IMPRIMERIE DE POMMERET ET GUÉNOT,
RUE MIGNON, N° 2.

L.P.
D2495

FRÉDÉRIC LE LION

PAR

JULES A. DAVID.

II.

162511.
31.5.21.

PARIS.
WERDET ET COMP., RUE CHRISTINE, 10.

1840.

PQ
2217
D3F6
t.2

SUITE DE LA

DEUXIÈME ACTION.

IX

Le lendemain il fallut recommencer : même emprunt, même dîner, mêmes résultats. Pendant quinze jours, Frédéric fut le plus fidèle habitué du Grand-Orient ; il retrouva là quelques jeunes gens qu'il avait connus autrefois brillants et superbes : le jeu les avait réduits à un état de

délabrement tel qu'ils n'osèrent pas le reconnaître, et détournèrent la vue devant lui. Les insomnies, les fatigues, les privations de toutes sortes avaient mangé leurs sourcils, dévoré leurs cils, rongé leurs cheveux jusqu'à la racine. De ce qui compose la physionomie humaine, ils ne conservaient plus que deux yeux gris et fauves, qui brillaient par intervalles dans leurs alvéoles dénudées, comme la lumière d'une maigre lampe à travers les barreaux d'un soupirail : les damnés du Dante sont moins effrayants. Il en vit un qui s'approcha d'une espèce d'ouvrier couvert d'une blouse déchirée, et lui dit à l'oreille : Je vous parie deux sous pour la première ; ce fut la seconde qui gagna, et le parieur disparut sans payer.

Frédéric devina l'horrible drame qui venait de se jouer ; il suivit le jeune homme, le rejoignit dans la rue Saint-Honoré et l'accosta. Le jeu lui avait pris à lui-même son tribut quotidien ; il ne lui restait que deux gros sous,

il les donna au joueur affamé, qui se précipita vers l'éventaire d'une marchande de fruits, se fit verser des guignes dans son chapeau crasseux, et se mit à les dévorer : il n'avait pas mangé depuis deux jours.

Ce spectacle produisit sur Frédéric une impression de froid mortel ; il resta pendant quelques instants cloué à la même place, frissonnant de tous ses membres, et le cerveau paralysé. Dans cette lamentable destinée, il vit, comme dans un miroir, l'image de la destinée qui le menaçait : il se représenta lui-même privé de toutes ressources, jouant deux sous sur parole sans pouvoir les payer, et obligé de demander l'aumône pour manger deux sous de guignes, dans la rue Saint-Honoré, au coin d'une borne, en face de ce grand bazar saturé de lumière, gorgé de délices, qu'on nomme le Palais-Royal : les damnés du Dante ne voyaient pas le paradis.

Sous le coup de ces réflexions lamentables,

il se dirigea vers sa demeure, dans un état d'accablement impossible à peindre, les doigts obstinément crispés sur sa poitrine, au point que les ongles entamèrent la chair. Son portier lui remit une lettre timbrée de Paris, il l'ouvrit et lut ce qui suit :

« C'est assez jouer aux jeux innocents; j'ai besoin de six mille francs pour après-demain: VOUS ME LES TROUVEREZ. »

Ces derniers mots étaient écrits en gros caractères, comme nous les avons reproduits; ils étaient gros de tous les droits que Jacob avait sur Frédéric; ils exprimaient un ordre formel, et la volonté de punir cruellement la désobéissance.

Dans un premier mouvement de fureur, Frédéric déchira la lettre, et il se coucha avec l'intention de désobéir; mais, pendant la nuit, son esprit fit un travail horrible. Le spectacle du Grand-Orient se peignit à ses yeux sous des couleurs plus crues que jamais; les privations

qu'il avait déjà subies n'étaient que le commencement d'une avalanche de privations, prête à fondre sur lui. D'un autre côté, Jacob était là, avec son effroyable entêtement et ses moyens de vengeance, dont il était impossible de calculer la portée.

— Allons, dit-il avec la résolution du désespoir, puisque la nécessité m'y force, puisque le destin me commande, j'obéirai, je suivrai ma route jusqu'au bout, je parcourrai sans reculer ma carrière.

Il prononça ces mots avec une énergie fébrile et un sentiment d'amertume pareil à celui de l'empereur Julien jetant son sang à la face du ciel, et s'écriant : « Nazaréen, tu m'as vaincu ! »

— Destin, tu m'as vaincu ! s'écria Frédéric en achevant; le lendemain il emprunta dix francs à son portier et partit par le bateau à vapeur pour Corbeil. Aussitôt arrivé, il se dirigea vers la demeure de madame de Carmé,

il se dirigea vers sa demeure, dans un état d'accablement impossible à peindre, les doigts obstinément crispés sur sa poitrine, au point que les ongles entamèrent la chair. Son portier lui remit une lettre timbrée de Paris, il l'ouvrit et lut ce qui suit :

« C'est assez jouer aux jeux innocents; j'ai besoin de six mille francs pour après-demain: VOUS ME LES TROUVEREZ. »

Ces derniers mots étaient écrits en gros caractères, comme nous les avons reproduits; ils étaient gros de tous les droits que Jacob avait sur Frédéric; ils exprimaient un ordre formel, et la volonté de punir cruellement la désobéissance.

Dans un premier mouvement de fureur, Frédéric déchira la lettre, et il se coucha avec l'intention de désobéir; mais, pendant la nuit, son esprit fit un travail horrible. Le spectacle du Grand-Orient se peignit à ses yeux sous des couleurs plus crues que jamais; les privations

qu'il avait déjà subies n'étaient que le commencement d'une avalanche de privations, prête à fondre sur lui. D'un autre côté, Jacob était là, avec son effroyable entêtement et ses moyens de vengeance, dont il était impossible de calculer la portée.

— Allons, dit-il avec la résolution du désespoir, puisque la nécessité m'y force, puisque le destin me commande, j'obéirai, je suivrai ma route jusqu'au bout, je parcourrai sans reculer ma carrière.

Il prononça ces mots avec une énergie fébrile et un sentiment d'amertume pareil à celui de l'empereur Julien jetant son sang à la face du ciel, et s'écriant : « Nazaréen, tu m'as vaincu ! »

— Destin, tu m'as vaincu ! s'écria Frédéric en achevant; le lendemain il emprunta dix francs à son portier et partit par le bateau à vapeur pour Corbeil. Aussitôt arrivé, il se dirigea vers la demeure de madame de Carmé,

et sonna sans hésitation à la porte; une vieille femme qu'il ne reconnut pas pour celle qui lui avait ouvert la première fois, se présenta à la porte, et, sans lui laisser le temps de s'expliquer, lui dit :

— Monsieur est invité de la noce ?

Frédéric comprit très-bien qu'il était dangereux de laisser voir son étonnement, aussi répondit-il résolument :

— Je suis invité.

— Alors, monsieur, reprit la vieille, ne savez-vous pas que la noce ne se fait pas ici, mais dans la maison de M. de Pontarlier, à l'autre extrémité de la ville. Une jolie maison avec des bâtiments en briques tout autour. Le premier venu vous l'indiquera.

Frédéric se retira en remerciant la vieille. Une fois seul, il résuma la situation avec lucidité; sans s'arrêter trop longtemps à ce qu'il y avait à faire dans cette coïncidence d'événements qui l'amenait chez madame de Carmé

juste le jour de son mariage, il jeta un coup d'œil sur sa toilette, comme pour s'assurer qu'elle était convenable, et, cet examen fait, il se mit en marche.

M. de Pontarlier, maintenant époux de madame de Carmé, ou, pour remonter d'un coup d'œil tous les anneaux de la chaîne, de Louise-la-Lionne, était le personnage le plus important de la ville de Corbeil. Il possédait une vaste usine, qui faisait vivre cinq cents ouvriers, et appartenait à cette génération d'hommes intelligents et hardis, qui, sans s'arrêter à ces folles idées de la vieille noblesse, et à ces préjugés des siècles passés, ont fait fructifier courageusement leurs capitaux à l'aide d'un moyen longtemps dédaigné, comme entaché de roture, l'industrie. Il jouissait dans toute la contrée de cette considération respectueuse qui s'attache naturellement aux grandes entreprises, aux spéculations fondées sur de larges bases, et qui des choses rejaillit nécessairement

temps de l'examiner. Elle avait une toilette d'une richesse éblouissante, qui donnait à sa beauté un caractère véritablement royal; ses beaux cheveux scintillaient au reflet d'une ferronnière à double rang de roses taillées à facettes; deux magnifiques grappes de diamants illuminaient les méplats du cou, et à chaque ondulation de la tête croisaient leurs étincelles prismatiques; une robe de soie gris-perle, du plus beau travail, faisait ressortir les tons fins et délicats des chairs; deux bracelets d'or mat, en forme de fer à cheval, dessinaient l'attache de la main et en modelaient la finesse. Enfin Frédéric remarqua que Louise-la-Lionne avait quelque peu renoncé pour ce jour-là à ses habitudes de puritanisme affecté, en femme économe qui, après avoir longtemps conservé son trésor dans l'ombre, comprend que le jour des largesses est venu. Elle avait la poitrine découverte, l'œil errait librement sur cette peau lisse, transparente, vivace, dont un long emprisonnement avait fortifié le

tissu, ravivé l'éclat, attisé la flamme intérieure. Juxtaposée à la jonction du corsage, une grosse agrafe en diamants, comme le reste de la parure, éclairait toute cette surface diaphane, et en montrait les richesses.

Au moment où Frédéric finissait cet examen, qui du reste ne dura guère que l'espace d'une seconde, madame de Carmé, qui jusque-là avait tourné la tête d'un côté opposé, fit un mouvement et aperçut les yeux de Frédéric fixés sur les siens. A cette vue, et sans se rendre compte du motif de son action, elle essaya de se lever, mais ses jambes fléchirent, une pâleur mortelle couvrit son visage, et sa poitrine rentra en elle-même, affaissée par l'effroi. Frédéric craignit un évanouissement; et, pour éviter une scène, un scandale qui pouvait nuire à ses projets, il comprit que le moment était décisif, et qu'il fallait marcher vite en avant. Aussi il s'avança vers madame de Carmé avec cette sorte d'aisance familière que justifient les liens de la parenté ; et

s'adressant à elle avec un naturel qui eût fait honneur au plus habile comédien :

— Ma cousine, lui dit-il, que je suis heureux d'être arrivé à temps! Je suis revenu hier soir seulement de voyage; j'ai reçu en rentrant votre invitation, et vous voyez, j'ai à peine pris le temps de me débotter.

En entendant ces paroles, madame de Carmé malgré son état de faiblesse, comprit sur-le-champ quel rôle lui était destiné dans cette comédie imprévue qu'elle se voyait condamnée à subir. Elle essaya de recomposer son visage, et de répondre au moins par un geste à cette introduction qui attendait sa réplique; mais la force lui manqua encore.

Le personnage que Frédéric avait vu assis à ses côtés, et causant avec elle, se leva, et, désignant Frédéric :

— Monsieur est votre cousin? dit-il.

— Oui, répondit madame de Carmé d'une voix à peine articulée.

— M. de Pontarlier ! dit Frédéric en s'inclinant devant son nouvel interlocuteur.

Celui-ci s'inclina à son tour en signe d'assentiment.

— Me permettrez-vous, continua Frédéric, d'embrasser ma cousine et de lui offrir mes félicitations ?

Madame de Carmé fit un suprême effort et se leva. Frédéric appuya ses lèvres sur les joues qu'elle lui présenta, et qu'il sentit glacées.

Cette étrange scène fut si rapide que les autres personnages, groupés dans le salon, ne la remarquèrent même pas. Aucun d'eux ne se douta qu'à leur côté et presque sous leurs yeux il venait de se passer un de ces drames qui résument dans l'espace d'une minute les émotions d'une vie tout entière. M. de Pontarlier seul avait remarqué l'émotion de *madame la mariée;* heureusement elle reprit de l'ascendant sur elle-même, sa frayeur se calma, elle accepta sa situation avec ce courage qui n'abandonne ja-

mais les femmes dans les moments désespérés, et elle trouva assez de force pour dire à son mari avec un accent naturel qui dissipa ses doutes :

— Monsieur, voulez-vous avoir la bonté de faire mettre un couvert de plus pour mon cousin ?

Resté seul avec Louise, Frédéric n'eut que le temps de lui glisser à l'oreille ces quelques mots entrecoupés :

—Il faut que je vous parle,... après dîner,... dans le jardin.

M. de Pontarlier rentrait au même instant.

Une fois la scène ainsi posée, elle se continua avec aplomb d'une part, avec courage de l'autre. Pendant le dîner, qui fut, comme presque tous les dîners de noces, grave et composé, Frédéric adressa plusieurs fois la parole à *sa cousine,* qui chaque fois ramassait toutes ses forces pour lui répondre. Dans l'intervalle des deux heures qui s'écoulèrent ainsi, ce que madame de Carmé éprouva d'angoisses

comprimées, de tortures cachées sous des sourires, aucune langue humaine ne pourrait le dire : chaque parole de Frédéric s'enfonçait dans son cœur, et y faisait flèche; dans l'attente de ce qui devait se passer après le dîner, elle paradait de son mieux, dissimulant, sous un masque d'enjouement, l'horrible anxiété qui la dévorait.

Presque tous les personnages qui assistaient au dîner étaient des hommes déjà âgés et quelques femmes raides et silencieuses, comme presque toutes les femmes de province, qui prennent volontiers les airs affectés pour les grands airs, et économisent, dans les grandes occasions, les trésors de bavardage dont elles font, à huis clos, un si large usage. C'était la famille de M. de Pontarlier. Un seul jeune homme faisait contraste dans ce cercle gourmé, prétentieux, et grisonnant; c'était un jeune homme blond, frêle, mince, d'une douceur de physionomie et de regard presque fémi-

nine. M. de Pontarlier lui parla plusieurs fois familièrement et le nomma Ernest. Frédéric se rappela qu'il avait déjà vu ce jeune homme au spectacle de Corbeil, lors de la représentation extraordinaire à laquelle il avait assisté lui-même si extraordinairement; il l'avait déjà entendu nommer Ernest, et il se remit en mémoire son étrange attitude pendant toute la durée de la représentation : c'était lui qui si longtemps avait tenu les yeux si obstinément fixés sur la loge de madame de Carmé, avec une expression de contemplation admirative, et presque extatique. En toute autre occasion Frédéric eût essayé de rattacher par un fil secret ces deux rencontres; peut-être, à l'aide de certaines inductions, fût-il arrivé à entrevoir le commencement d'un de ces mystères qui germent longuement dans le silence avant d'éclater au jour, quelqu'une de ces passions juvéniles qui font ou défont une existence, mènent au bonheur, à la fortune, à la gloire ou à la

douleur, à l'accablement, au martyre; mais, en ce moment, il était trop vivement préoccupé de sa situation personnelle pour donner à cette coïncidence plus d'attention qu'il n'en fallait pour la constater seulement.

Après le dîner, Frédéric se rendit dans le jardin; et, après avoir lancé un coup d'œil à madame de Carmé, pour lui rappeler leurs conventions, il ne se demanda pas si elle pouvait s'absenter, si, dans un jour aussi solennel, la disparition, même momentanée, de la mariée n'était pas chose contre toutes les convenances : il voulait, tout était dit.

Au bout de quelques minutes d'attente dans un bosquet entouré d'accacias, il entendit un bruit de pas qui se dirigeaient de son côté; il avança la tête, et la retira aussitôt en apercevant le jeune homme que M. de Pontarlier appelait si affectueusement Ernest : heureusement pour lui, celui-ci rasa le bosquet, s'enfonça plus avant dans le jardin, et le retentis-

sement de ses pas s'éteignit bientôt dans l'ombre du soir.

— Ne viendra-t-elle pas ? pensa Frédéric ; faudra-t-il que je l'aille chercher ? a-t-elle trouvé un moyen de me combattre ? osera-t-elle me braver ?

En ce moment, à travers les branches des arbres, il vit briller comme le reflet d'une étoile ; c'était l'agrafe en diamants de madame de Carmé qui scintillait.

— Enfin, dit Frédéric, je commençais à désespérer.

Madame de Carmé était tremblante ; elle baissa les yeux devant Frédéric, et lui dit d'une voix éteinte :

— Que me voulez-vous encore ?

— Je veux douze mille francs, dit Frédéric.

Madame de Carmé fit un geste de désespoir.

— M'avez-vous entendu ? ajouta Frédéric.

— Je vous les enverrai, dit celle-ci ; je vous le promets, donnez-moi votre adresse ; mais partez,

au nom du ciel ! Votre présence m'accable ; la scène que vous m'avez fait jouer m'a brisée ; partez si vous ne voulez pas que je meure.

— Il me faut douze mille francs aujourd'hui, à l'instant même, dit froidement Frédéric ; je ne partirai pas sans les emporter, et remerciez-moi d'être aussi laconique. Je sens que votre présence est indispensable au salon ; ainsi, dépêchons-nous.

Il avait prononcé ce dernier mot avec cette énergie triviale qui caractérisait d'ordinaire le débit de Jacob ; à dix lieues de distance, l'influence de cet homme rejaillissait encore sur lui.

— Mais où voulez-vous que je trouve douze mille francs ce soir ? demanda madame de Carmé ; vous m'avez pris tout l'argent comptant que je possédais ; je n'en ai plus.

— Dépêchons-nous, répliqua Frédéric en répétant son mot précédent avec un redoublement d'énergie ; on peut venir, on peut nous surprendre ; vous seriez perdue.

En parlant ainsi il promenait son regard sur madame de Carmé, et semblait, avec la convoitise d'un tigre qui savoure sa proie, évaluer toutes les richesses qui la couvraient : son agrafe, ses boucles d'oreilles, sa ferronnière, dont les diamants illuminaient l'ombre du bosquet.

Un bruit de pas se fit de nouveau entendre ; c'était Ernest qui revenait.

Par un mouvement rapide et presque convulsif, madame de Carmé arracha tous ses diamants, et les remit à Frédéric qui tendait la main.

Le sacrifice consommé, la force lui manqua; à peine put-elle prononcer, d'une voix mal articulée, ces quelques mots :

— Et mon portefeuille ?...

Mais Frédéric avait déjà disparu.

Elle vit passer à côté d'elle l'ombre d'Ernest qui retournait au château, et s'appuya au tronc

d'un arbre pour ne pas tomber; par bonheur celui-ci ne l'aperçut pas; mais quand il fut éloigné, les muscles trop tendus de sa poitrine se relâchèrent subitement, ses yeux s'humectèrent, elle pleura amèrement.

C'est qu'en effet ce qui venait de se passer était horrible, et il n'y a pas une femme qui ne doive frissonner à l'idée d'une situation pareille. Ainsi donc il y avait un homme au monde qui avait sur elle droit de vie et de mort, qui tenait le fil de sa destinée, et pouvait le trancher d'un coup; un homme dont il elle était la propriété, l'esclave, la proie. En ce moment elle regretta tant d'efforts consumés à déguiser son passé, à déjouer les plus adroites suppositions de la malveillance, à murer sa vie. Si magnifique que pût lui sembler le but qu'elle avait atteint, si désirable que lui parût la position qu'elle avait voulu se créer, en ce moment, fortune, considération, mariage honorable, avenir brillant, elle eût tout

sacrifié sans regret; en cinq minutes elle venait de payer toutes ses espérances, tous ses rêves, toutes ses ambitions satisfaites; oui, elle eût volontiers déchiré son contrat de mariage, abdiqué ce titre qu'elle avait tant convoité, madame de Pontarlier, pour redevenir Louise-la-Lionne, c'est-à-dire une joyeuse et insouciante femme, toute au plaisir, oublieuse du monde, sans préoccupation, sans projet, et reposant, avec sécurité, sa tête entre l'enivrement de la veille et l'enivrement du lendemain.

Au plus fort de cette crise nerveuse, elle entendit une voix rude et enrouée, appartenant probablement à un des domestiques de la maison, qui chantait sur un air de pont-neuf les mauvais vers que voici :

Tu connais la petite Lise
Qui n'avait qu'un jupon d'bazin,
Hier j'la rencontre bien mise :
Voile, chapeau, rob' de satin.

Eh quoi ! lui dis-j', c'est toi, madame,
Chut ! me répond-elle soudain,
D'un gros Anglais je suis la femme.....
Il fallait bien faire une fin !...

Cette allusion brutale due au hasard, mais qui tombait sur elle avec un si horrible à propos, produisit l'effet de la goutte de vinaigre sur une plaie saignante; elle eut envie de mourir : elle entrevoyait dans l'avenir une série d'interminables douleurs. La faim de Frédéric était assouvie pour ce soir; elle avait acheté du repos pour quelques heures; mais demain, mais après demain, dans huit jours, dans un mois, suivant les chances du jeu, Frédéric ne reviendrait-il pas ! Il avait maintenant dans la maison un moyen d'introduction sûr : elle le reconnaissait pour son cousin; et comment combler jamais ce gouffre toujours ouvert qu'on nomme un joueur? comment se dérober à cette hache menaçante incessamment suspendue au-dessus de sa tête? Elle aurait

beau prier, se débattre, un joueur n'écoute rien. Quand elle serait ruinée, Frédéric lui dirait encore : j'ai perdu, il me faut de l'argent ; et si elle n'en pouvait pas trouver, le moyen de le désarmer, de le fléchir ? Il la perdrait à tout jamais en la flétrissant aux yeux de son mari !

Reconquérir ces fatales lettres qui rendaient Frédéric maître absolu de sa destinée, elle y songea bien ; mais puisque Frédéric ne les lui avait pas rendues, c'est qu'il voulait les garder, c'est qu'il voulait exploiter sa position jusqu'au bout, c'est qu'il n'y avait ni grâce ni merci à espérer. La pauvre femme s'abandonnait au désespoir, son cerveau brûlait, elle devenait folle, et pourtant il lui fallait encore du courage : elle était *la mariée* ! Au salon son absence avait dû déjà être remarquée, on l'attendait, on la cherchait peut-être. Dans son égarement, et comme pour dissimuler l'absence des diamants que Frédéric lui avait ravis, elle

croisa les mains sur sa poitrine, mouvement sublime d'horreur qu'une artiste dramatique aurait été heureuse d'imaginer, et se dirigea vers les derrières de la maison, évitant les regards des domestiques, retenant son haleine, courbant la tête; puis saisissant le moment propice, elle monta lestement au premier étage, tourna en frissonnant la clef de la chambre nuptiale, et entra précipitamment. Par miracle l'idée ne lui vint pas qu'elle pouvait s'y rencontrer face à face avec son mari, cette idée seule l'eût retenue sur le seuil, sans courage pour avancer, sans force pour fuir : elle serait morte sur la place.

Sur un divan placé auprès de la croisée se trouvaient différents objets de toilette, un chapeau, une robe, un châle; elle prit le châle, le jeta sur ses épaules, le croisa à l'aide d'une épingle au-dessous du cou, et redescendit au salon. Frédéric s'y trouvait; il avait compris que sa disparition subite pouvait motiver

des soupçons, et il était resté. En voyant entrer madame de Carmé pâle, défaite, enveloppée dans un châle, la tête dégarnie, tous les convives manifestèrent leur étonnement; on l'entoura. M. de Pontarlier exprima vivement son inquiétude. Madame de Carmé essaya de répondre en souriant; elle prétexta un malaise subit, un commencement de fièvre; le froid l'avait saisie; sa toilette la gênait, elle s'en était débarrassée. M. de Pontarlier voulut envoyer chercher un médecin; mais Frédéric le tranquillisa en lui disant qu'une nuit de repos était seule nécessaire à sa cousine.

Cet incident, dont personne ne soupçonnait les véritables causes, abrégea la soirée; les invités se retirèrent presque immédiatement en adressant à madame de Carmé des souhaits très-vifs pour le prompt rétablissement de sa santé; et Frédéric profita de ce mouvement de retraite générale pour opérer la sienne. Il pressa la main de M. de Pontarlier, s'approcha

de madame de Carmé, abaissa ses lèvres jusqu'à son front qu'il baisa, et lui dit :

— Dormez bien, ma cousine; demain vous serez guérie.

C'était là le coup de grâce. Quelques minutes après le départ de Frédéric, le corps de la malheureuse femme s'affaissa, ses yeux se fermèrent, elle s'évanouit; on la porta dans son lit sans mouvement. Un docteur fut appelé; il lui pratiqua une saignée qui la rappela à la vie; mais, en se retirant, il ne put se dispenser de dire à M. de Pontarlier que la position de sa femme exigeait les plus grands ménagements, et que, dans l'état de surexcitation nerveuse où elle se trouvait, la moindre secousse pouvait la tuer.

Pour Frédéric, il prit la diligence de nuit, arriva le matin à Paris, se coucha, dormit, et il était déjà éveillé, enveloppé de sa robe de chambre et assis dans un fauteuil, lorsque Jacob entra.

X

Jacob avait sur les lèvres l'espèce de sourire sardonique et supérieur qui ne le quittait presque jamais dans ses entretiens avec Frédéric. Il se contenta en l'abordant de lui demander froidement :

— Les fonds sont-ils prêts ?

Frédéric ouvrit son secrétaire, prit dans un des tiroirs les diamants qu'il avait apportés la veille, et les jeta sur le bureau.

Jacob les prit, les compta, les pesa, et dit :

— Cela vaut quinze mille francs. Je me charge de les vendre.

En effet, il serra les parures de madame de Carmé dans sa poche, et sortit sans que Frédéric fît une seule objection. Deux heures après, un commissionnaire apporta à celui-ci sous enveloppe neuf billets de banque de mille francs. C'était sa part.

Ainsi que nous le voyons, Frédéric avait descendu rapidement la pente qui conduit à l'oubli de tout principe; il continua à s'engager plus avant dans la voie fatale qui lui était ouverte; la passion du jeu acquit en lui un épouvantable développement, et il mérita d'être compté au nombre des plus incurables joueurs de Paris. Dans ses moments de bonne fortune, il avait quelquefois encore l'idée de renvoyer à

madame de Pontarlier, le portefeuille qu'elle avait payé si cher; mais aussitôt la deveine venait et suspendait, au moment de l'exécution, sa résolution honnête. Dans ses différentes alternatives de détresse, il fit plusieurs voyages à Corbeil, et chaque fois il extorqua à sa victime un nouvel impôt. Quand celle-ci lui parlait de ses lettres qu'il lui avait promises, d'abord il essaya de cacher son refus définitif sous des apparences dilatoires; mais à la fin, perdant toute retenue, il lui signifia un jour qu'il ne lui rendrait jamais son portefeuille, qu'il ne voulait pas le lui rendre. La veille de ce jour-là il avait perdu dix mille francs à la bouillotte.

Cet effroyable égorgement, à dates de plus en plus rapprochées, dura ainsi pendant une année tout entière. Vous dire toutes les scènes lamentables que madame de Pontarlier eut à subir, toutes les tortures qu'elle endura, nous ne le pouvons pas. Pour cacher à son mari la

plaie qui la rongeait, elle employa tout ce qu'elle avait d'adresse, de ressources, d'énergie; elle mentit tous les jours. L'argent que celui-ci lui donnait pour sa toilette, elle le conservait précieusement, sans y toucher, dans l'attente d'une visite de Frédéric. Elle portait les robes les plus simples, des chapeaux fanés; elle se privait de tout; et, avec une admirable constance de femme, elle ajustait adroitement sa toilette, souvent dépareillée, pour tromper les yeux de son mari. Quand celui-ci lui faisait par hasard observer qu'elle s'habillait trop simplement, et qu'il voulait que sa femme eût autant de luxe qu'aucune des femmes les plus élégantes du département, elle tournait la question à l'aide d'une caresse, d'un baiser, et se contentait de répondre :

— Je ne veux être remarquée que de toi.

Cette lutte de tous les instants, cette lente et perpétuelle agonie se compliqua encore d'un événement nouveau. Madame de Pontarlier

était mère, et ses tortures morales s'aggravèrent encore par les souffrances physiques que son état de grossesse y ajoutait; mais en même temps cet événement remonta son courage, qui commençait à se lasser maintenant; ce n'était plus pour elle qu'elle combattait, c'était pour l'innocente créature qu'elle portait dans son sein : là où la femme aurait peut-être succombé, la mère se releva.

Madame de Pontarlier mit au monde un fils. M. de Pontarlier voulut célébrer la naissance de cet enfant comme il convenait à sa fortune et à sa position. Le jour de son baptême fut fixé à dix mois du jour de sa naissance, pour laisser à la mère le temps de se rétablir; et, pour ce jour-là, on prépara un dîner splendide, une fête; le sous-préfet et les personnages les plus considérables des environs y furent invités. M. de Pontarlier était ivre de joie. Pour madame de Pontarlier, elle avait vu arriver l'époque du baptême avec effroi. Sa

garde-robe était dégarnie, elle avait à peine une toilette présentable, et encore ne pouvait-elle l'être qu'à force d'art. Elle tremblait que son mari ne remarquât sa pénurie. Qu'elle eût voulu trouver un moyen d'échapper à la nécessité de ce fatal dîner! M. de Pontarlier, en effet, fit quelques remarques à sa femme sur la simplicité de sa toilette, lui demanda pourquoi elle ne portait jamais ses diamants, et lui recommanda, si elle sortait après dîner, de se servir d'un magnifique cachemire des Indes dont il lui avait fait cadeau la veille même. Autant d'observations, autant de coups de poignard. Ce n'était pas assez de tout cela, au moment de se mettre à table, Frédéric arriva.

Comme le jour du mariage, Frédéric lui glissa à voix basse ces quelques mots :

— Après dîner dans le jardin.

Mais cette fois ces mots n'avaient plus rien d'équivoque, madame de Pontarlier en connaissait l'horrible signification; le gouffre avait

faim, et il fallait y jeter quelque chose. Madame de Pontarlier sentit une sueur froide inonder tous ses membres : elle n'avait plus rien à donner; et si Frédéric s'obstinait, s'il lui répétait son refrain ordinaire : Il me faut de l'argent, j'en veux!... que faire?

Après le dîner pourtant, elle eut la force de se rendre au jardin. Frédéric s'y trouvait; il fut violent, cruel, implacable; la pauvre femme eut beau lui exposer ses privations, son dénûment, sa misère, il n'écoutait rien, il voulait de l'argent, des bijoux, quelque chose. Cette scène fut le pendant de la scène du mariage, avec un redoublement de cynisme d'une part, d'effroi et de désespoir de l'autre.

Frédéric avait bu pendant le dîner; il était ivre, il criait, et menaçait de faire un scandale; il jetait à la face de la victime ce nom de Louise-la-Lionne, qui, dans sa position, lui brûlait le cœur comme un fer rouge.

— Attendez-moi, dit madame de Pontarlier

en s'échappant comme une folle, les yeux égarés, les cheveux en désordre, il me reste encore une bouchée, je reviens vous la donner.

Un moment après, elle revint en effet tenant un châle qu'elle remit à Frédéric ; c'était le cachemire des Indes dont son mari lui avait tant recommandé de se couvrir pour se garantir de la fraîcheur du soir.

Frédéric ne reparut plus au salon, madame de Pontarlier seule y rentra; en la voyant, son mari s'avança vers elle l'air inquiet.

— Pourquoi n'avez-vous pas mis votre châle? lui demanda-t-il du ton doucement grondeur d'un père qui caresse encore sa fille en la punissant.

A cette question madame de Pontarlier ne répondit pas d'abord; mais, prenant la main de son mari et la plaçant sur sa poitrine que les émotions de la scène qui venait de se passer avaient rendue brûlante :

— Voyez, dit-elle, je sue.

Le lendemain, dans un petit salon qui lui était

presque exclusivement consacré, et que les gens de la maison appelaient le salon de madame, madame de Pontarlier, assise dans un fauteuil et la tête baissée, semblait absorbée dans ses réflexions, sans doute par suite de la scène de la veille; elle en était arrivée à ce point de découragement où le danger vous paraît imminent, inévitable. Le terme de cette longue agonie qu'elle avait supportée, elle l'entrevoyait dans un délai prochain. Il fallait succomber, succomber sans se défendre, tendre la gorge au bourreau ; dans huit jours, dans dix, le lendemain peut-être, sa honte éclaterait. Ivre, furieux, exaspéré, Frédéric la montrerait du doigt à son mari, en lui disant : Votre femme se nomme Louise-la-Lionne.

Tout à coup elle se leva et se mit à marcher précipitamment, comme si le mouvement des idées qui se heurtaient dans son cerveau eût amené le besoin de ce mouvement physique nécessaire à l'accomplissement des résolutions

extrêmes. Ses yeux s'animèrent, sa physionomie passa du néant à la vie : elle ressemblait au chevreuil blessé, qui, au moment de mourir, se retourne contre les chiens qui le poursuivent, et les mord.

— J'ai un enfant, dit-elle à haute voix, je me dois à lui; ce que je n'aurais pas fait pour moi, pour lui je le ferai. Non, sa mère ne sera pas flétrie; non, il ne portera pas un nom déshonoré. Puisqu'il faut combattre, je combattrai; s'il faut mourir, je mourrai, mais pure aux yeux de tous, et mon fils n'aura jamais à rougir de sa mère.

Cette résolution ainsi formulée, elle continua à se promener quelque temps encore à pas pressés. Les pommettes de ses joues étaient enflammées, sa poitrine se soulevait violemment; ce n'était plus la victime qui baisse la tête et attend le coup mortel, c'était l'athlète qui s'apprête à la lutte, qui prépare son glaive et assouplit ses membres. Les femmes sont su-

jettes, dans les positions désespérées, à ces sortes de soubresauts fébriles, à ces embrasements subits qui les jettent en un clin-d'œil hors du cercle de leur faiblesse ordinaire et des limites de leur organisation; elles ont au suprême degré le courage des nerfs. Une femme n'est jamais plus à craindre que quand elle paraît complétement abattue : le ressort, longtemps comprimé, se redresse, la brebis se fait lionne; aucun obstacle ne l'arrête, aucune impossibilité ne l'effraie, elle ne reculerait pas même devant le crime.

Les effets de cette réaction que nous signalons éclataient dans toute la personne de madame de Pontarlier. Le sang se portait au visage, ses épaules, longtemps ployées, se redressaient, on l'eût admirée à la voir ainsi : elle était belle d'une beauté furieuse. Louis XIII aurait fui devant elle; pour elle, don Juan aurait quitté sa dona Anna.

Elle prit une petite sonnette d'argent, placée sur la cheminée, et l'agita vivement.

— Jacques, dit-elle au domestique qui se présenta à son appel, prévenez M. Ernest Géruset que je désire lui parler.

Ernest Géruset était le même jeune homme que Frédéric avait remarqué au spectacle de Corbeil, et qu'il avait depuis rencontré plusieurs fois à la table de M. de Pontarlier. Il était fils d'un négociant du Havre, intimement lié avec le grand industriel du département de Seine-et-Oise, et qui 'avait envoyé chez celui-ci pour se mettre au courant des affaires. M. de Pontarlier le traitait plutôt comme un fils que comme un employé. Ernest, avant le mariage de madame de Carmé, l'avait vue quelquefois, et s'était pris à l'aimer de toute l'ardeur de sa passion de vingt ans. La beauté de cette femme, sa grâce légèrement dédaigneuse, l'austérité qu'elle affectait, l'élégante simplicité de sa toï-

lette, tout en elle était fait pour jeter l'esprit d'un jeune homme dans un monde inconnu. Souvent le soir, retiré dans sa chambre, l'œil fixé sur le ciel, à travers sa fenêtre ouverte, il s'était complu à mêler son nom à la brise du soir; toutes les ardeurs de son sang, toutes les tendresses de son cœur, toutes les poésies de son imagination se résumaient dans cette passion mystérieuse, qui, à force de grandir et de se fortifier par le temps, s'était pour ainsi dire mêlée à sa chair, incorporée à son existence. Le mariage de madame de Carmé avec M. de Pontarlier avait encore échauffé ces impressions du premier amour en les refoulant; souvent il se promenait dans le jardin, seul, les larmes aux yeux, se rappelant avec délices et angoisses les séductions nouvelles, les trésors enfouis jusque-là, qu'il avait remarqués dans la femme aimée. Douce et ardente passion, dévouée comme toutes les passions silencieuses, terrible comme toutes les passions sans espoir.

En arrivant dans le petit salon où madame de Pontarlier l'avait fait mander, Ernest sentit son cœur se gonfler; c'était pour la première fois qu'il entrait dans ce reposoir, dont son cœur avait fait un sanctuaire. En y mettant le pied, ses souvenirs, ses rêves, ses mille fantaisies d'amoureux lui montèrent par bouffées au cerveau, au point de l'étourdir. Madame de Pontarlier était devant lui, belle de tout l'éclat que nous avons imparfaitement exprimé, belle comme une fleur longtemps courbée qui se relève et brille après l'orage; il allait lui parler sans témoin, dans ce lieu qu'il s'était représenté inabordable.

— Asseyez-vous donc, dit-elle d'une voix ferme à Ernest, j'ai à vous parler.

Ernest s'assit sans mot dire, comme un esclave qui obéit à son maître; il tenait les yeux obstinément baissés, de peur d'en laisser échapper la flamme. Madame de Pontarlier le regarda longtemps en silence, avec une sorte de

complaisance secrète et particulière; elle détailla toutes les finesses de ce visage d'enfant, ces dents blanches, ces lèvres roses, ce front pur, encadré dans des touffes de cheveux blonds. Il y avait dans son examen quelque chose, comme un sentiment d'orgueil ou comme la satisfaction d'un avare, qui, en contemplant son trésor, se dit : Tout cela m'appartient. S'il pouvait exprimer ce double aspect que nous indiquons, d'une part l'assurance royale de la femme, de l'autre la timidité provinciale du catéchumène, un peintre ferait de cette scène un délicieux tableau de chevalet; l'écrivain pourtant est encore plus embarrassé que le peintre. Comment vous reproduire l'accentuation singulière que madame de Pontarlier prêta à ce mot unique qui suivit son silence; comment vous faire comprendre par quelle série d'idées elle arriva à cette conclusion formulée sans préparation :

— Ernest, vous m'aimez !

En entendant ce mot, Ernest tressaillit sur sa chaise, à peu près comme un voleur de nuit qui se trouve tout à coup en face d'une lumière. Il lui sembla qu'on venait de fouiller ses entrailles, et d'en extraire la pensée qui le consumait. Pauvre enfant qui ne savait pas qu'une femme n'ignore jamais les adorations qu'elle inspire, et que même, sans les partager, elle les distille goutte à goutte et les savoure, semblable à ces idoles indiennes qui ne rendent jamais rien des parfums qu'on brûle devant elles, des trésors qu'on dépose à leurs pieds. Avant que la rougeur qui couvrait son visage se fût dissipée, avant que ses lèvres frémissantes eussent pu trouver une réponse à articuler, madame de Pontarlier reprit :

— Vous m'aimez, je le sais; et si j'avais besoin de vous, si j'avais un service à vous demander, quel qu'il fut, vous seriez prêt, n'est-il pas vrai?

Cette hypothèse, que madame de Pontarlier

lui présentait, combien de fois l'enfant l'avait rêvée! combien de fois ne s'était-il pas dit : Pourquoi n'a-t-elle pas besoin de moi, pourquoi ne me demande-t-elle pas tout ce que je peux donner, ma liberté, ma vie même? A vingt ans on est capable en amour de tous les sacrifices, on désire les dangers, on aspire au martyre.

Pour toute réponse à la question qui lui était faite, il mit les deux mains sur son cœur, puis ses yeux se levèrent un instant pour se rabaisser aussitôt; il avait été plus éloquent du regard que jamais la parole ne pourra l'être. Les mots gâtent le langage de la passion.

— Ainsi, ajouta madame de Pontarlier à qui ce regard avait fait connaître toute l'étendue de sa puissance, si je commandais, vous obéiriez, sans m'interroger, sans me demander compte de ma conduite; vous seriez docile, vous seriez dévoué, vous seriez aveugle. Pauvre cher enfant! Ah! c'est bien ainsi qu'on aime!

Elle avait prononcé ces derniers mots d'une voix si doucement vibrante, si voluptueusement brisée, qu'il s'en échappa comme un fluide magnétique qui enveloppa toute la personne du jeune homme, et courut délicieusement dans tous ses membres; il serra plus fortement les mains sur sa poitrine, et attendit en silence, comme s'il eût craint de détruire par une parole l'harmonie qui se continuait encore dans son cœur.

— Ecoutez-moi donc, dit madame de Pontarlier, il y a au monde un homme qui m'a insultée, insultée cruellement. Cet homme et moi ne pouvons pas vivre en même temps; s'il ne meurt pas, je mourrai. Voulez-vous vous charger de ma vengeance? voulez-vous me délivrer de cet homme-là ?

— Un assassinat! dit Ernest en reculant.

—Non pas! Laissez-moi donc achever; c'est du courage que je vous demande, et non pas un crime. Vous trouverez bien un prétexte pour

chercher querelle à cet homme. Un rien, une misère; entre hommes, cela est si facile. Alors vous vous battrez en duel; Dieu vous aidera, et vous le tuerez.

En parlant ainsi, madame de Pontarlier avait les yeux fixés sur Ernest, comme pour étudier sur son visage les effets de sa proposition.

Celui-ci se leva; et, avec un sang-froid qui contrastait d'une façon sublime avec l'émotion qu'il avait montrée jusque-là :

— Le nom de cet homme? demanda-t-il.

— Frédéric Lespars.

— Sa demeure?

— Paris.

— Où le trouve-t-on habituellement?

— Dans les maisons de jeu clandestines.

— Je partirai demain pour Paris.

Pendant ce dialogue si concis et si pressé, madame de Pontarlier s'était levée à son tour. Elle contemplait avec une sorte d'ivresse le frêle enfant qui allait risquer sa vie pour elle avec

tant de résolution. Lorsqu'Ernest s'inclina pour se retirer, elle lui tendit la main ; celui-ci la prit en tremblant, et il allait la laisser tomber, lorsque madame de Pontarlier, par un mouvement rapide, et avec un bonheur de geste indescriptible, l'éleva jusqu'à la hauteur de ses lèvres, et l'y appliqua doucement en disant :

— Mon jeune chevalier, baisez donc la main de votre dame.

Ce baiser, qu'Ernest dévora, scellait le marché qui venait de se conclure : c'était le prix du sang.

Fidèle à sa promesse, Ernest partit pour Paris. Il prétexta auprès de M. Pontarlier une lettre de son père qui nécessitait de sa part un séjour de huit jours au moins dans la capitale. Comme il était trop matin, il ne put pas dire adieu à celle qui l'envoyait peut-être à la mort. Il descendit, à Paris, dans un hôtel garni où il loua une petite chambre, et, le soir même de

son arrivée, il se mit en course pour trouver les maisons de jeux clandestines dont madame de Pontarlier lui avait parlé. Les indications lui manquaient; il s'adressa à un de ses camarades de collége, qu'il rencontra au Divan du passage de l'Opéra, et qui paraissait au courant des habitudes de la vie parisienne. Celui-ci le conduisit dans plusieurs cercles, où il ne rencontra pas Frédéric. A dix heures du soir ils allèrent ensemble dans une maison nouvellement établie. L'ami d'Ernest s'y présentait pour la première fois, mais on lui avait dit que le jeu y était animé et les parties bien suivies.

Après avoir traversé une antichambre, où un domestique les reçut le sourire à la bouche, et prit leurs chapeaux, ils entrèrent dans un salon où plusieurs personnes étaient groupées autour de deux tables de jeux. A l'une de ces tables, Ernest aperçut Frédéric les cartes à la main. Celui-ci le reconnut et le salua. Ernest lui rendit son salut gravement. Pour quiconque

aurait connu l'intention secrète du jeune homme, c'eût été une curieuse étude que l'étude de sa physionomie. Il alla se placer près de la table où jouait Frédéric, sans accuser aucune émotion; seulement il était un peu pâle. Pendant que son adversaire mêlait les cartes, celui-ci se tourna vers lui, et lui dit :

— Comment se porte-t-on à Corbeil? et par quel hasard vous trouvez-vous à Paris?

— On se porte bien à Corbeil, répondit Ernest, et je viens à Paris pour affaires.

Il n'appuya presque pas sur le dernier mot, tant il entrait naturellement dans l'esprit de son rôle.

Frédéric venait de gagner la partie, et son adversaire se leva.

— Je voudrais bien prendre les cartes, dit alors le jeune homme.

Quelques voix les réclamèrent; mais une des femmes qui étaient assises autour de la table de jeu dit en regardant Ernest :

— Laissez donc faire ce petit jeune homme; il a la physionomie heureuse, et je parie pour lui.

Cette observation apaisa les réclamations des joueurs qui croient volontiers aux pressentiments comme à toutes les superstitions.

Ernest s'assit en face de Frédéric. Il trouva beaucoup de parieurs de son côté; sa physionomie avait fait fortune. Mais, en dépit de toutes ces espérances, la chance lui tourna mal; Frédéric enleva trois points de suite.

— Il me semble, monsieur, dit Ernest, que vous mêlez assez bien les cartes à votre avantage !

Cette accusation inattendue produisit parmi les spectateurs une espèce de frémissement sourd, semblable au bruit du vent dans les feuilles aux approches d'un orage. Frédéric, plus surpris que les autres, fut quelque temps sans répondre; à la fin il se décida :

— Votre observation n'est guère polie, mon-

sieur; et si vous saviez la valeur des mots, j'aime à croire que vous ne l'auriez pas faite.

— Je sais si bien la valeur des mots, dit Ernest, que je suis tout prêt à vous donner l'explication de ceux que je viens d'employer. Je vous accuse positivement de *tricher* au jeu.

La figure de Frédéric devint pourpre, sa main se crispa sur le tapis; mais, réprimant comme indigne ce mouvement de colère, et le masquant sous un air d'ironie dédaigneuse, il laissa tomber ces mots :

— Si vous étiez un homme, monsieur, j'aurais déjà châtié votre impertinence; mais vous êtes un enfant, et je n'ai pas de verges ici pour vous corriger.

A peine Frédéric avait-il achevé, qu'Ernest s'était levé, et que de sa main frêle il lui sanglait vigoureusement le visage.

Cet incident émut tous les spectateurs. On se leva; on entoura Frédéric qui, les yeux en-

flammés et hors de lui, voulait se précipiter sur son agresseur.

— Votre adresse, monsieur! s'écria-t-il en dévorant Ernest du regard.

— Rue Laffitte, hôtel de Dunkerque, dit Ernest en se retirant avec le même sang-froid qu'il avait montré jusque-là; je vous attendrai demain jusqu'à midi.

Rentré chez lui, Frédéric s'abandonna tout entier à sa colère et à ses idées de vengeance. Il ne dormit pas, et dès huit heurs du matin il se leva et se mit à apprêter ses pistolets; il en examina avec soin le bassinet, en fit jouer la détente, s'assura de la vivacité des capsules, et les déposa sur son bureau, pour faire sa toilette.

Le hasard, ou plutôt la fatalité qui avait toujours amené Jacob aux moments critiques de sa vie, l'amena encore en ce moment. Il semblait que cet homme fût attaché à Frédéric par

une chaîne électrique, et que toute commotion dût nécessairement réagir de l'un à l'autre.

Le forçat entra lentement, selon son habitude, et, lorsqu'il eut remarqué les deux pistolets déposés sur le bureau et l'air affairé de Frédéric, qui semblait ne pas s'apercevoir de sa présence, un sourire douteux et fauve effleura ses lèvres.

— Avez-vous besoin d'un témoin ? dit-il.

Pour cet homme, la science des inductions était poussée jusqu'à la certitude des sciences exactes ; ce qu'il ne savait pas, il pouvait l'affirmer.

— Qui vous a dit que j'allais me battre ? demanda Frédéric surpris de cet exorde *ex abrupto*.

— Cela ne se sait-il pas de reste ? répliqua Jacob en prenant les pistolets dont il examina la batterie d'un air de tranquillité parfaite. Et vous ne me demandez pas la permission ? hein !

Frédéric haussa les épaules.

— Je ne fais pas une plaisanterie, ajouta Ja-

cob. Vous n'avez pas tout à fait le droit de disposer de vous; votre vie m'est nécessaire. Si vous étiez tué, que me resterait-il? La moitié de votre personne m'appartient.

En parlant ainsi, il souriait toujours, de façon qu'il eût été difficile de décider s'il ne cachait pas sous un air de badinage une arrière-pensée sérieuse.

Frédéric s'approcha de lui, et le regardant en face :

— Monsieur, dit-il avec une ironie furieuse, tout cela peut être fort ingénieux; et je m'étonne que dans les mélodrames on n'ait pas encore taillé de héros sur votre patron; mais je ne suis pas d'humeur aujourd'hui à écouter vos plaisanteries ou à me laisser effrayer par vos menaces. Du reste, me voici habillé, et je n'ai plus le temps de vous écouter.

— Une minute! dit Jacob en le retenant par la main; vous me direz au moins pourquoi vous vous battez, et avec qui.

— Je me bats pour un soufflet que j'ai reçu et avec un jeune homme que j'ai rencontré deux fois à Corbeil.

— A Corbeil, répéta Jacob.

— Oui, êtes-vous content?

Jacob, sans répondre, se dirigea vers la porte, la ferma à double tour et en retira la clef.

Frédéric, surpris, fut quelque temps sans pouvoir demander l'explication de cette conduite, tant la colère lui montait violemment au cerveau.

— Que voulez-vous donc? s'écria-t-il à la fin.

— Vous enfermer d'abord, dit Jacob qui s'était assis, nous verrons après.

— Et moi je vous déclare que je veux sortir immédiatement, plutôt enfoncer la porte!...

— C'est ce que nous verrons.

— Oui, parbleu! nous le verrons, cria Frédéric.

Et, saisissant un pistolet par le canon, il menaça de la crosse la tête du forçat.

Mais celui-ci s'était levé rapidement. Du bras gauche il retenait le bras armé de Frédéric, tandis que de l'autre il lui appliquait sur la poitrine une pointe de fer.

— Vous êtes en mesure! dit en frémissant Frédéric qui reconnut dans l'instrument qui le tenait en respect le tire-bouchon de la forêt de Sénart, ou, comme disait le forçat, son *lacenaire*.

Jacob se prit à sourire en voyant la figure de Frédéric vaincu qui s'épuisait en convulsions impuissantes.

— Quand on est avec des enfants, il faut toujours avoir en poche sa férule, dit Jacob froidement.

Maintenant, ajouta-t-il en se rasseyant, déposez votre massue et permettez-moi de réfléchir un instant.

XI

Jacob avait déjà appris par un de ses amis les détails de la scène qui s'était passée la veille entre Frédéric et Ernest; il savait que l'insulte était venue sans provocation, sans motifs, comme de parti pris. Les quelques mots que Frédéric venait de lui dire sur l'individualité

de son adversaire lui suffirent pour confirmer ses soupçons, pour donner aux doutes qu'il avait déjà conçus la certitude d'une démonstration géométrique. Madame de Carmé devait être l'instigatrice de toute cette intrigue. Lasse de courber la tête et d'accepter sans résistance la croix que Frédéric lui imposait, elle avait sans doute voulu risquer une bataille, et le jeune homme qui avait si violemment provoqué Frédéric n'était certainement que son représentant, son agent soumis et aveugle, l'Oreste enfin d'une autre Hermione.

Ces prémisses posées, il se demanda si, dans son intérêt, à lui Jacob, il fallait laisser battre Frédéric ou l'en empêcher : l'en empêcher était facile. Pour amener un homme au sacrifice de sa vie, il n'y a au monde que deux passions : la vengeance ou l'amour. Donc l'adversaire de Frédéric était amoureux de madame de Carmé. En lui découvrant le passé de celle qu'il aimait, en lui montrant, pièces en main, au lieu

de l'idéal que les amants se créent, une idole d'argile et de boue, n'était-on pas sûr d'arrêter son bras, et, en tuant ses illusions, d'amollir son courage ?

Frédéric n'avait qu'un mot à dire : la femme dont vous tenez à venger l'honneur a été ma maîtresse.

Jacob envisagea d'abord la question sous ce point de vue, qui lui parut le plus favorable. Il résolut que Frédéric ne se battrait pas. Pour l'amener là il n'y avait qu'à lui dévoiler le plan de madame de Carmé, que, dans l'aveuglement de la colère, il n'avait pas même soupçonné; il fallait lui représenter son adversaire comme un instrument, comme un prétexte qui cachait, sous l'apparence d'un duel, une intention de meurtre bien arrêtée; lui dire, enfin, que le soufflet qu'il avait reçu c'était la main d'une femme qui le lui avait donné, et que, d'ailleurs, les excuses de son agresseur désintéressaient son orgueil offensé.

Il était déjà prêt à entamer ce plan de campagne, lorsqu'une de ces idées qui naissent tout armées, comme Minerve, et sont mûres à leur naissance, traversa sa pensée avec la rapidité de l'éclair. D'un coup d'œil il avait embrassé un plan tout différent du premier et plus digne de lui.

— Je cherchais un moyen, dit-il à Frédéric, de concilier mon intérêt et le vôtre, de nous épargner, à vous la chance de mourir misérablement et sans profit, à moi celle de perdre un excellent ami. Malheureusement les choses ont été poussées trop loin ; vous avez reçu une insulte publique, et le monde vous accuserait de lâcheté, si vous n'en obteniez pas réparation ; vous avez donc raison de vouloir un duel, et j'y souscris.

— Alors vous me permettrez de sortir, dit en appuyant sur chaque mot Frédéric qui conservait rancune à Jacob de l'insolent moyen d'emprisonnement qu'il avait employé.

— Un instant! dit Jacob, je n'ai pas fini; mais, comme vous paraissez pressé, je vais abréger. Voulez-vous me remettre le portefeuille qui contient les lettres de madame de Carmé?

Frédéric tressaillit sur son siége en entendant cette proposition.

— Vous allez me demander pourquoi, continua Jacob, le voici : parce que ce portefeuille représente une fortune, parce que l'exploitation de cette fortune nous appartient par moitié, et qu'au cas où les chances du combat vous seraient défavorables, il est juste que moi, votre associé, je profite des bénéfices de l'association : voilà. Eh bien!...

— Je ne vous remettrai pas ce portefeuille, dit froidement Frédéric.

— C'est à mon tour alors de vous demander pourquoi?

— Parce que, dit Frédéric, j'ai assez torturé une misérable femme qui n'est coupable

que de m'avoir aimé; parce que, si je meurs, il est juste qu'elle profite du bénéfice de ma mort; parce que, enfin, je ne veux léguer à personne la survivance du mal que j'ai fait.

Au moment de risquer sa vie sur un dernier coup de dés, Frédéric obéissait à ces instincts d'honnêteté que les circonstances, l'oisiveté et la passion fatale du jeu avaient étouffés en germe dans son cœur. La sainteté du sentiment qui l'animait donnait à sa voix une fermeté inaccoutumée et à sa figure une expression courageuse qui, aux yeux d'un juge indulgent, l'aurait presque relevé de son indignité antérieure. La résolution qu'il venait de formuler était, à ses yeux, comme une expiation : c'était une résolution d'outre-tombe; il y tenait comme à un moyen de réhabiliter sa mémoire.

— Vous êtes bien décidé? dit Jacob.

— Bien décidé.

— Encore une fois! répliqua Jacob qui ne

maitrisait plus sa colère et dévorait Frédéric du regard.

— Encore une fois! dit Frédéric en se levant et en découvrant sa poitrine; maintenant faites votre métier si vous voulez, assassinez-moi!

Cette dernière parole sembla apaiser la colère de Jacob, le sourire qui lui était habituel reparut sur ses lèvres.

— Vous assassiner, dit-il, pas si bête!... Mais, écoutez, si vous me refusez le portefeuille que je réclame, et je vous donne cinq minutes de réflexion, voici ce que je vais faire : je vous laisse enfermé ici, je vais trouver le procureur du roi, je me déclare forçat, je m'accuse d'avoir commis un vol avec effraction à Corbeil, chez une veuve nommée madame de Carmé, je vous dénonce comme étant mon complice, et, pour garantie de ma sincérité, j'exhibe le billet que vous avez signé. On vous arrête, on vous emprisonne, on instruit l'affaire; ce que j'ai avancé, je le soutiens, vous le niez; mais

on appelle en témoignage madame de Carmé, cette femme que vous avez rongée jusqu'à la moelle, qui vous hait, qui donnerait la moitié de sa vie pour être délivrée de vous; car ce que vous ne voyez pas, je le vois. Ce jeune homme qui vous a insulté hier, c'est elle qui l'a envoyé vers vous; ce duel dont vous ne soupçonnez pas la cause, c'est elle qui vous le suscite. Appelée à témoigner, que dira cette femme? Vous possédez toujours ses lettres; vous croyez que la crainte d'être compromise l'arrêtera : vous vous trompez. Ainsi acculée, elle comprendra que le temps des ménagements n'est plus, qu'il faut vaincre ou mourir, et que si elle parvient à vous faire condamner comme voleur, elle n'aura plus rien à craindre des calomniateurs, malgré ses lettres mêmes. Nous voilà donc deux contre vous. Au besoin, on retrouvera la vieille femme qui vous a ouvert la porte, qui nous a vus tous deux, qui nous reconnaîtra. Voilà déjà bien des présomptions

pour la justice. Ajoutez à cela que votre liaison avec moi sera d'un grand poids dans la balance. Je ne serais pas coupable qu'on me condamnerait encore, seulement parce que je suis forçat, et qu'avec nous on n'a pas besoin d'y regarder de si près. Vous êtes mon ami, on vous traitera comme moi; vous serez jugé, condamné, et nous irons au bagne ensemble. Or, voyez-vous, le bagne, je ne vous conseille pas d'en essayer.

Frédéric était trop faible pour disséquer une pareille argumentation, pour en saisir les côtés faibles, pour percer à jour la fantasmagorie que Jacob venait d'évoquer, en la réduisant aux proportions de la logique et de la vraisemblance. Ces mots de jugement, de condamnation, et surtout cette épouvantable flétrissure contenue dans ce mot si court : le bagne, troublaient son cerveau, épouvantaient sa raison. En définitive, et quel que pût être le résultat, il y avait toujours scandale, infamie; il devenait toujours,

aux yeux de tous, l'ami, le compagnon d'un forçat. Si le crime n'était pas démontré, au moins l'intention du crime était évidente. Il pouvait éviter le fer rouge, mais non pas la marque.

Pâle et les yeux fermés, il avait laissé tomber sa tête sur le dessus de son fauteuil. Sans rien ajouter à son plaidoyer, car c'en était un véritable, Jacob prit sa montre, et dit à Frédéric :

— Il est dix heures moins cinq minutes, à dix heures je sortirai d'ici.

Ce fut quelque chose d'épouvantable que le silence de ces deux hommes, interrompu seulement, à intervalles égaux, par la voix de Jacob qui marquait l'heure à haute voix :

—Vous n'avez plus que quatre minutes !... vous n'avez plus que trois minutes !...

Frédéric ne bougeait pas.

—Vous n'avez plus que deux minutes !...

—Tuez-moi donc, dit Frédéric : mieux vaut en finir tout de suite que de vivre dans la dépendance d'un misérable comme vous !

— Vous n'avez plus qu'une minute, reprit Jacob.

Une lutte horrible se continuait dans le cœur de Frédéric. Si ses pistolets avaient été chargés, il aurait échappé par un suicide à l'alternative contre laquelle il se débattait vainement.

— Dix heures! dit Jacob. Où est le portefeuille?

Frédéric désigna du doigt le secrétaire.

—A la bonne heure! La clef est après, vous n'aurez pas même la peine de vous lever; je vous épargne une dernière douleur de conscience.

Après s'être emparé du portefeuille, Jacob ouvrit la porte de la chambre, et dit à Frédéric :

—Vous êtes libre; seulement dites-moi le nom de l'homme que madame de Carmé a épousé.

— Pontarlier ! dit Frédéric en regardant le forçat avec une indicible expression d'épouvante et de dégoût.

En entendant ce nom, la surprise se peignit

dans les traits du forçat, malgré les habitudes d'impassibilité qu'il leur avait depuis longtemps imposées; mais ce premier mouvement, dont il n'avait pas été le maître, ne laissa plus de traces au bout d'un instant, et, en sortant, il se contenta de dire :

— C'est drôle.

Une heure environ après cette conversation, un fiacre se dirigeait, à travers les allées sinueuses qui sillonnent la partie du bois de Boulogne comprise entre la *Muette* et Neuilly, vers une sorte de carrefour ombreux et solitaire, marqué par une petite pyramide de pierre surmontée d'une croix. Arrivé là, le fiacre s'arrêta, quatre hommes en descendirent, et s'enfoncèrent dans le fourré. Parmi ces quatre hommes, l'un se nommait Frédéric, et l'autre Ernest Géruset.

Les deux adversaires n'échangèrent pas une seule parole, et laissèrent les témoins fixer les conditions du combat.

On les plaça à quinze pas l'un de l'autre, et ce fut Frédéric qui, comme ayant été insulté, eut l'avantage de tirer le premier.

La balle de Frédéric atteignit Ernest dans le bas-ventre, et un jet de sang s'échappa de la blessure.

— Il est blessé ! dit un des témoins en s'approchant pour le soutenir.

—Vous voyez bien que je me tiens encore debout, dit Ernest en se raidissant.

Et à son tour il ajusta son adversaire.

A peine le coup était-il parti, que Frédéric et Ernest tombèrent en même temps. Dans le premier moment, on ne sut pas lequel des deux était le plus gravement atteint : ils respiraient encore ; on les transporta à leur demeure ; des médecins furent appelés. Celui qui visita Frédéric assura que la blessure, quoique dangereuse, n'était pas mortelle. Quant à Ernest, la balle s'était engagée dans l'aine,

on ne put pas l'extraire, et le médecin ne donna pas d'avis définitif.

Le soir même de ce jour-là Jacob partit pour Corbeil. Depuis quelque temps il avait peur d'être découvert : la police l'inquiétait, ses amis l'assuraient qu'on était sur ses traces, et que le bagne revendiquait sa proie. Son départ pour Corbeil se rattachait à un plan de dénoûment prémédité : lui aussi voulait *faire une fin*.

Arrivé à Corbeil, il se dirigea sans hésitation vers la demeure de M. de Pontarlier. Celui-ci était occupé. Jacob demanda si madame était visible. Le domestique qui l'avait introduit le conduisit dans le petit salon où madame de Pontarlier avait eu son dernier entretien avec Ernest, et le pria d'attendre : il allait prévenir *Madame*.

La figure de Jacob était, comme d'ordinaire, impassible et calme ; il attendit sans montrer ni crainte ni impatience , et examina avec le

sang-froid d'un observateur désintéressé l'ameublement exquis du salon. Seulement, de temps en temps, un sourire étrange errait sur ses lèvres; il se complaisait sans doute dans l'idée de la scène qui allait suivre.

Le frôlement d'une robe l'avertit que madame de Pontarlier allait bientôt être en sa présence, et, au moment où elle se retournait, il se trouva en face d'elle. Celle-ci poussa un cri terrible à la vue de cet homme qu'elle reconnut sur-le-champ.

—Silence, dit Jacob en lui mettant vivement la main sur la bouche; il y va de votre intérêt, de votre vie peut-être.

Madame de Pontarlier chancelait, ses yeux étaient égarés. Jacob prit sa main, la conduisit à un fauteuil et la fit asseoir. Puis il prit sur une console un verre d'eau, y versa une goutte de fleur d'oranger, et vint le présenter à madame de Pontarlier, en disant :

— Buvez, ceci vous remettra.

— Maintenant écoutez-moi, reprit-il lorsqu'il la crut suffisamment remise ; les moments sont chers, je serai bref. Frédéric est mort (mouvement de madame de Pontarlier), et, en mourant, il m'a confié un portefeuille que je vous rapporte.

L'instinct de la femme qui avait tout risqué pour la conservation de son honneur reparut en ce moment dans toute son énergie. En entendant ces mots : Frédéric est mort, elle avait tressailli ; lorsque Jacob ajouta qu'il lui rapportait son portefeuille, elle tendit la main avec l'avidité d'un avare qui croit ressaisir un trésor longtemps perdu.

— Minute ! dit Jacob ; ce portefeuille vous est donc bien cher !

— Oh ! rendez-le-moi, dit madame de Pontarlier d'une voix brisée ; et, qui que vous soyez, quoi que vous ayez fait, je vous devrai la vie et une reconnaissance éternelle.

Jacob contempla un instant en silence cette

femme qui lui promettait avec tant d'émotion sa reconnaissance, et il sourit encore. Puis, sans transition aucune et en homme qui sent le prix des instants :

— Il me faut cent mille francs, dit-il.

Madame de Pontarlier qui s'était à demi levée sur son fauteuil, y retomba attérée.

— Pouvez-vous me les donner? ajouta Jacob.

— Et où voulez-vous que je les trouve? dit madame de Pontarlier; votre complice (elle se reprit vivement), votre ami, M. Frédéric, m'a tout pris; il ne me reste rien, monsieur, rien!

Elle disait cela en promenant ses mains d'un air égaré sur sa poitrine, comme si elle eût voulu donner pour garantie de sa misère la simplicité de sa robe et la nudité de son cou.

— Il me faut pourtant cent mille francs, répéta Jacob; je vais les demander à votre mari.

Ce dernier mot pouvait tuer madame de

Pontarlier, il lui inspira une dernière résolution.

— Monsieur, dit-elle, je ne les ai pas, mais je les aurai, je vous les promets. Je vais vous faire un billet, et je le signerai de mon sang si vous voulez.

— Il me les faut à l'instant même, dit Jacob qui fit un pas comme pour se retirer.

En voyant ce mouvement, madame de Pontarlier devint folle, et il se passa alors une de ces scènes étranges que l'écrivain doit renoncer à décrire. Eperdue, égarée, la pauvre femme se jeta aux pieds du forçat, embrassa ses genoux, les baigna de ses larmes, en criant :

— Grâce, monsieur! grâce pour mon enfant!

Et à ces mots, dictés par le désespoir, elle en ajouta d'autres sans ordre, sans suite, d'une voix entrecoupée par les sanglots.

— Tuez-moi! disait-elle, tuez-moi, par

pitié! mais ne tuez pas mon enfant! ne forcez pas un fils à rougir de sa mère! Je ferai ce que vous voudrez; j'aurai la somme que vous me demandez, dans un mois, dans huit jours, demain! mais pitié pour aujourd'hui! Ne lui parlez pas, à lui.... lui! mon mari!

Et quand elle avait parlé ainsi, elle en revenait à son premier cri, qu'elle répétait avec un redoublement d'énergie :

— Grâce pour mon enfant!

Jacob contemplait avec une sorte d'étonnement mêlé de satisfaction orgueilleuse cette femme qui se roulait devant lui, les cheveux épars, la gorge haletante, les yeux noyés de larmes.

— Savez-vous, madame, que vous êtes bien belle ainsi! dit-il en ne déguisant pas cette fois le cynisme de son sourire.

Celle-ci, sans comprendre, poussa une dernière fois son cri de détresse :

— Grâce!

— Si je voulais pourtant!... dit Jacob en abaissant sur elle un regard qui complétait l'épouvantable sens de sa phrase.

Puis il se débarrassa de son étreinte, et dit en s'éloignant :

— Allons!...

En ce moment M. de Pontarlier entra.

A cette vue, madame de Pontarlier tomba sans connaissance sur le parquet : tout était fini pour elle.

Les deux hommes s'arrêtèrent un instant en se rencontrant, Jacob surpris, M. de Pontarlier avec une expression d'effroi et de dégoût.

— Cet homme ici! dit ce dernier.

— Je suis bien aise que vous me reconnaissiez, dit Jacob avec sang-froid, Oui, je suis l'ancien caissier que vous avez envoyé aux galères.

Et, comme M. de Pontarlier regardait autour de lui, il ajouta :

— Si vous faites un mouvement, si vous faites mine d'appeler, voici qui me répond de vous.

Il montrait l'instrument que nous avons déjà vu figurer dans le cours de ce récit.

— Maintenant causons. Je me suis échappé du bagne; mais la police me cherche, et finirait par me trouver. J'ai l'intention de quitter la France, et, pour cela faire, j'ai besoin de cent mille francs; je viens vous les demander. Ceci vous étonne! Laissez-moi m'expliquer. J'ai un moyen sûr de vous déshonorer...

Il s'arrêta un instant, tira de sa poche le portefeuille de Frédéric, y prit une des lettres qu'il renfermait, et, la présentant à M. de Pontarlier interdit de tant d'audace :

— Connaissez-vous l'écriture de votre femme? dit-il; regardez donc.

Pendant cette lecture, la figure de M. de Pontarlier exprima toutes les tortures d'une âme outragée honteusement.

— Ce portefeuille, continua Jacob, contient deux cents lettres comme celle que vous venez de lire; comprenez-vous? Vous pouvez me faire arrêter et reconduire au bagne, c'est vrai, mais non pas m'empêcher de publier les lettres que je possède; et qu'arrivera-t-il? Que le membre du conseil général, le futur député, l'homme considéré de tous, ne sera plus qu'un mari ridicule, le mari de Louise-la-Lionne enfin. Votre avenir est manqué, et, avec le vôtre, celui de votre enfant. Choisissez donc comme il vous plaira : cent mille francs, ou je retourne au bagne en vous déshonorant !

Pendant que Jacob parlait ainsi, M. de Pontarlier, la tête baissée, et froissant dans sa main la lettre que Jacob lui avait remise, semblait en proie à la plus vive agitation ; sans doute il examinait sous toutes ses faces cette épouvantable situation qui venait de se révéler; à la fin, il ne dit à Jacob que ces deux mots :

— Suivez-moi.

Il conduisit le forçat dans son cabinet, ouvrit sa caisse, y prit cent billets de banque qu'il compta un à un, et dit alors à Jacob :

— Rendez-moi le portefeuille.

— Donnant, donnant, dit celui-ci en prenant les billets d'une main, pendant que de l'autre il remettait à M. de Pontarlier le portefeuille de Frédéric.

— Et vous ne reviendrez jamais en France? demanda M. de Pontarlier.

— Je vous en donne ma parole d'honneur, dit Jacob en souriant, l'air y est trop malsain.

Et il s'éloigna lentement, sans paraître craindre que M. de Pontarlier ne se ravisât et ne le fît arrêter, maintenant qu'il s'était dessaisi de ses moyens de vengeance. Cet homme avait la confiance de la force; il croyait au bien dans les autres, parce qu'il savait à merveille ce qu'il faut de supériorité pour avoir le courage raisonné du mal.

On avait relevé madame de Pontarlier sans

connaissance; on la transporta dans sa chambre, la fièvre la saisit et continua pendant trois jours avec une intensité croissante. Pendant ces trois jours, M. de Pontarlier ne parut pas dans la chambre de la malade, il ne demanda à personne de ses nouvelles.

Le quatrième jour la fièvre se ralentit, et M. de Pontarlier monta seulement ce jour-là dans la chambre de sa femme : il avait une lettre à la main.

— Madame, dit-il à la malade, qui, en le voyant, avait tressailli, voici une lettre qui vous est adressée ; jusqu'à présent je n'avais décacheté aucune de vos lettres, j'ai dû décacheter celle-là : elle est signée par Ernest Géruset, et je vais vous la lire.

« Madame,

« Je vous ai obéi, j'ai tout lieu de croire que *l'homme* (ce mot était souligné) n'existe plus;

quant à moi, je ne dois plus vous revoir, mais je suis heureux de vous rendre le repos, au prix même de ma vie. »

Pendant la lecture de cette lettre, madame de Pontarlier s'était dressée sur son séant; en entendant ces derniers mots, elle retomba sur son lit, et murmura seulement d'une voix étouffée :

— Mort !

— Mort ! dit M. de Pontarlier en se penchant à son oreille, et c'est vous qui répondez de son sang, puisqu'il est mort pour vous obéir.

Presque en même temps que cette lettre pour sa femme, M. de Pontarlier en avait reçu une autre à lui adressée par le propriétaire de l'hôtel garni où logeait Ernest Géruset, et qui lui confirmait la mort du généreux enfant.

Une heure environ après cette scène, la malade perdit de nouveau connaissance, et l'agonie commença. M. de Pontarlier ne reparut plus dans la chambre de sa femme, une garde-malade passa seule la nuit près d'elle; vers le

matin, madame de Pontarlier, qui, depuis quelques instants, ne donnait plus aucun signe de vie, soubresauta convulsivement; la garde s'approcha d'elle pour lui demander ce qu'elle voulait, elle recueillit sur sa bouche ces derniers mots dits d'une voix éteinte : « Au moins j'ai sauvé l'honneur de mon enfant. »

En les prononçant elle avait rendu l'âme.

TROISIÈME ACTION.

I

Quatre heures de l'après-midi, air tiède, ciel bleu, une de ces belles journées d'arrière-saison que les Parisiens aiment tant. Les derniers rayons du soleil échauffaient l'asphalte des boulevarts; le long des boutiques, les femmes filaient parées et souriantes, tout imprégnées

de cette beauté poétique que l'automne répand sur la création, sur les arbres, sur les fleurs, et qui des fleurs rejaillit aux femmes. Toutes semblaient joyeuses; à côté d'elles on respirait ce doux et vague parfum qui n'aura jamais de nom tant qu'on n'aura pas trouvé de nom pour l'odorat du cœur. Toutes semblaient saluer le dernier soleil par un dernier sourire, soleil doux comme tout ce qui va s'éteindre, attirant comme tout ce qui va nous quitter. Depuis la rue de la Paix jusqu'à la rue Montmartre, c'était une radieuse procession ; l'œil croisait l'œil, la pensée agaçait la pensée, et chaque promeneuse emportait dans les plis de sa robe des hommages incomplets, des adorations furtives, et aussi des désirs confus au cœur.

Je m'arrachai à ce spectacle qui m'a toujours paru charmant entre tous les spectacles ; je tournai brusquement à droite, et, après avoir dépassé la place de la Bourse, je m'arrêtai dans une rue sale et obscure; c'était là, j'entrai.

Il existe là un café dont tous les honnêtes gens ignorent probablement l'existence, et que j'ai eu, moi, le courage d'explorer; seulement, pour éviter toute apparence de personnalité, il me sera permis de laisser mes indications dans l'ombre, et tout en accusant fidèlement le caractère symptomatique du lieu dont je parle, de n'en préciser ni l'emplacement ni le nom : je décris, je ne dénonce pas. Ce café, qui d'ailleurs n'est pas unique en son espèce, et dont presque tous les quartiers de Paris offrent le pendant, est un de ces établissements spéciaux dont les murs, les tables, les meubles semblent avoir retenu l'empreinte de ceux qui les visitent. Les murs y distillent le vice, les tables y suent la débauche, les meubles y végètent, les lumières y souffrent ; en y entrant, on sent qu'on ne peut voir là que des figures flétries, entendre que des voix enrouées; la décoration n'a pas besoin de personnages : le drame est dans l'air, dans l'odeur, dans les accessoires, pardon enfin pour l'ignoble ex-

pression que je vais employer, dans le *culot*.

Que si quelqu'un de mes lecteurs, robuste comme moi de l'estomac, et plus soucieux de satisfaire sa curiosité que de ménager sa délicatesse, veut juger par lui-même de la véracité de mes assertions et comparer ses impressions aux miennes, qu'il entre comme moi dans ce café, qu'il s'y asseye, qu'il en inspecte les parois, qu'il en analyse les senteurs impures, qu'il se fasse l'hôte pendant une heure de cette souricière qui tient à la fois du cachot et de la tabagie, de la *cook-house* et de la caverne, qu'il y fume dans une pipe de terre, qu'il y demande la *Gazette des Tribunaux*, seul journal reçu dans l'établissement, et seulement qu'il n'y parle pas, de crainte que la fraîcheur de sa voix ne trahisse une origine étrangère, et ne le dénonce aux nationaux, qui, dans tout étranger, voit un espion ou un ennemi.

Quand il aura fait tout cela comme moi, il jugera; du reste, on n'en meurt pas.

La façade de cet établissement n'est pas de celles qui frappent les yeux du passant : c'est un vitrage sans aucun ornement, sur lequel sont écrits en lettres jaunes à demi effacées deux ou trois mots sacramentels : *Estaminet, billard, punch au verre!* les carreaux sont presque noirs, et de petits rideaux de mousseline, placés au-dedans, forment un second rempart contre le jour et aussi contre les regards indiscrets. Cette façade est le préambule modeste de l'intérieur que nous allons décrire. En entrant à droite, un comptoir en bois peint à dessus de marbre Sainte-Anne, sur lequel sont étalées des tasses à café et deux ou trois bocaux, contenant les produits affectionnés particulièrement par les habitués : des cerises à l'eau-de-vie, et des conserves d'oranges vertes, très-avantageusement connues, parmi une certaine classe de jeunes gens, sous le nom de *chinois*. Ce comptoir n'est presque jamais occupé ; le soir seulement, vers huit heures, une femme

s'y place pendant deux heures et se retire ensuite. Le maître de l'établissement la loue deux heures seulement par jour, à raison de vingt sous et la coiffure; le reste du temps c'est lui qui reçoit le prix des consommations : la clef ne demeure jamais au comptoir. Après le comptoir vient un billard en acajou, éclairé par quatre quinquets, et dont le tapis taché d'huile atteste l'abandon des joueurs ordinaires. Autour du billard, des tables en bois et des tabourets de paille s'alignent jusqu'à la naissance d'une espèce d'ogive qui arrondit son centre au-dessus du billard, et forme une séparation entre le premier plan et les deux autres, qui sont également marqués par une ogive semblable à la première. Ces deux plans sont constamment dans l'obscurité la plus profonde, le jour qui vient de la rue n'y arrive pas, et, pour les défrayer d'air, on laisse ouverte la porte du laboratoire qui occupe le fond de l'établissement, et envoie aux consommateurs des bouffées de

chaleur imprégnées d'une sale odeur d'officine. Dans les deux espèces de cabinets dont nous parlons, on ne voit, comme autour du billard, que des tables de bois et des tabourets de paille ; les parois en sont tapissées d'un papier historié qui représente des chocs de cavalerie, des houras de cosaques, et quelques-unes de ces scènes populaires qu'on peut signaler par trois signes caractéristiques : un petit chapeau tricorne, une longue moustache et une croix d'honneur.

Ces deux compartiments sont les plus constamment occupés ; la salle de billard, trop près de la rue, n'est pleine que le soir. Dans le jour on n'éclaire pas les lieux, et, pour un étranger qui y entre pour la première fois, l'obscurité qui y règne a quelque chose de presque effrayant ; d'abord la nuit vous aveugle, vous êtes au milieu d'une ombre épaisse, compacte, infrangible, qui vous enveloppe et qui vous serre ; puis, peu à peu, quelques rayons blanchâtres se détachent sur cette masse noire, vous

voyez des formes indécises qui grouillent à côté de vous, vous avez une espèce de tintement dans les oreilles, vous distinguez comme des chuchotements qui se croisent; et la voix du maître, qui vous annonce que votre café est versé, vous confirme dans l'idée que ces ténèbres sont habitées, qu'à côté de vous il y a des bouches qui parlent, des oreilles qui écoutent, des cœurs qui battent, des hommes enfin. Le soir, une chandelle éclaire chacune des tables; aussi est-ce le soir seulement qu'on peut étudier les allures de la partie humaine de ce ténébreux asile. On y joue au piquet, à l'impériale, à l'écarté; on y boit du grog à quatre sous le verre, on y mange des tartines de beurre toutes préparées, et qu'on vous sert sur une assiette, en guise de croquets et de macarons.

A minuit, conformément aux ordonnances de police, l'établissement se ferme. Deux volets se replient sur les carreaux, vous entendez les clavettes grincer, les verroux s'entre-choquer,

la clef crier dans la serrure, c'est fini, l'établissement dort... L'établissement veille, et est plus animé que jamais ; le laboratoire a un dégagement sur une allée qui aboutit à la rue, la porte de cette allée est toujours ouverte, et, au moyen de cet échappement clandestin, les habitués peuvent entrer et sortir sans compromettre la moralité de l'établissement. On frappe trois coups à la porte du laboratoire, et vous voilà remisé pour la nuit; à la pointe du jour, on vous servira le vin blanc.

Or, une demi-heure environ après l'achèvement de cette opération connue des boutiquiers sous le nom de fermeture, un homme entra dans l'allée que nous venons d'indiquer, frappa trois coups à la porte du laboratoire, et se présenta dans la première des arrière-salles avec un air d'aisance qui dénonçait une parfaite connaissance des localités; à son entrée, il fut salué par trois ou quatre de ces interpellations familières, espèce de bienvenue consacrée qui,

sauf quelques modifications légères, étaient les mêmes indistinctement pour tous les nouveaux arrivants.

— Bonjour, l'Amour! lui dit l'un; la boutique a-t-elle rendu? tu as l'air triste, vieux. Est-ce que ça ne va pas? est-ce que tu as sauté la martingale ?

— Oh, hé! l'Amour! cria un autre, ton physique s'abîme, et tes mains vont s'enrhumer; prends-y garde : tu n'as pas de gants blancs aujourd'hui!

— Monsieur l'Amour, donnez-vous la peine de vous asseoir; voulez-vous un verre de limonade? vous avez l'estomac faible, et le médecin vous impose un régime, c'est connu!

— L'Amour veux-tu un verre de punch?

Le personnage auquel s'adressaient ces paroles qui se croisèrent dans l'espace en moins d'une minute, y répliqua avec l'aplomb d'un premier rôle qui entre en scène avec la certitude

du succès. Puis il alla s'asseoir à la table de celui qui lui avait proposé un verre de punch, tira de sa poche une pipe en terre, à tuyau court, y fit entrer, en la pilant, une énorme poignée de tabac, et se mit à fumer en silence, sans donner plus d'attention au spectacle qu'il avait sous les yeux; ce spectacle pourtant était de nature à piquer la curiosité.

Autour de chaque chandelle se pressaient, dans une atmosphère de fumée, des physionomies étrangement accentuées. En les voyant, on n'aurait pu dire si elles étaient jeunes ou vieilles : ces physionomies-là n'ont pas d'âge; toutes se ressemblaient : c'étaient des fronts plissés et jaunis, encadrés entre des touffes de cheveux jadis noirs qui commençaient à grisonner, des yeux éteints ou brillants de cet éclat factice qui caractérise l'ivresse, d'épaisses moustaches tombant sur les lèvres, les pommettes des joues saillantes, et quelque chose d'évidé comme avec le fer dans le bas de la figure,

caractère distinctif de l'abrutissement bestial ou de l'épuisement intellectuel.

Comme les physionomies, les costumes se ressemblaient; on ne voyait pas de haillons, mais c'était quelque chose de pis : un luxe de mauvais aloi, un caractère faux, empreint d'exagération, un mélange mal ordonné qui faisait songer aux oripeaux des acrobates et aux costumes galonnés des marchands d'orviétan. Le velours dominait : presque tous les collets, les revers, les parements étaient de velours, étoffe chatoyante qui plaît à une certaine classe d'hommes comme le rouge aux femmes de la campagne; tous les cous étaient serrés dans des cravates de satin à larges bouts tombants, et quelques-unes ornées d'un jabot tuyauté de même étoffe; tous les habits enfin étaient boutonnés, on ne voyait pas de linge.

La réunion se composait d'une trentaine d'hommes attablés, comme nous l'avons dit, les uns jouant, les autres regardant jouer, tous

fumant. Sur toutes les tables se pressaient des bouteilles et des verres; tout ce bruit se combinait avec les différents bruits de cette tabagie nocturne; le froissement des cartes, le clapotement des mains, le sifflotement des pipes et les fredons à demi contenus, qui dans toute réunion de ce genre forment comme la broderie du thème principal.

Le billard seul n'était pas éclairé, probablement de peur que quelque rayon de lumière n'allât dénoncer la contravention au-dehors; mais, quoique plongé dans l'obscurité, il ne méritait pas moins la peine d'être examiné. Sur chaque table était couché un homme, ou dormant, ou se délassant, dans la position horizontale, des fatigues de la position perpendiculaire; d'autres, ayant trouvé les meilleures places prises, s'étaient emparés des tabourets, et, adossés aux murs, blottis dans les angles, accroupis dans l'ombre, ressemblaient à des soldats bivouaquant sur le champ de bataille.

De temps en temps un de ces dormeurs se levait et allait grossir les groupes qui stationnaient dans les arrière-salles; il s'opérait ainsi des mutations de l'une à l'autre pièce. Tous ces hommes, et ceux qui jouaient, et ceux qui regardaient jouer, et ceux couchés sur les tables, et ceux assis sur les tabourets, étaient véritablement chez eux; ils y avaient leurs droits, leurs priviléges, leurs habitudes; leur patrie était le café; les envoyer coucher dans une maison, dans une chambre, sur des matelas, dans un lit, c'eût été les exiler.

Quant au personnage que nous avons entendu désigner, à son entrée, par ce singulier sobriquet : l'Amour, il réunissait comme les autres les différents caractères d'ignominie et d'abrutissement que nous venons d'indiquer, mais plus complets encore et plus fortement accusés. Quoiqu'il eût été difficile d'appliquer une date précise à ses traits flétris, à son front chauve, à ses sourcils dégarnis, cependant on

ne se serait pas trop écarté de la vérité en le faisant âgé de quarante ans. Il était d'une taille moyenne, et qui, avant que la débauche, la fatigue ou la misère ne l'eussent déformée, devait passer pour bien prise; son front haut et développé avait dû jadis, lorsque des cheveux soyeux et fins le couronnaient, s'harmoniser assez noblement avec des yeux dont les tourmentes d'une vie orageuse avaient encore respecté la forme, si elles en avaient éteint l'éclat; sa bouche, contractée maintenant par l'habitude de fumer, sauf le pli imprimé à la lèvre inférieure par la forme du tuyau qui s'y était incrustée, n'était ni trop grande, ni trop mal dessinée. Peut-être est-ce à ces restes de beauté ruinée, de distinction évanouie, qu'il faut attribuer le sobriquet dont ses compagnons le gratifiaient. Une particularité remarquable peut donner du poids à cette opinion : il avait les mains très-fines encore et très-blanches, et il vous sera facile de conclure qu'il en avait

soin, si vous vous rappelez une des interpellations qui l'ont accueilli. N'avait-on pas fait allusion à son habitude de porter des gants blancs?

Il avait, comme tous les habitués du café, un costume remarquable par une certaine affectation de mauvais goût, plus outrée encore que chez les autres : il portait une redingote noire en forme de polonaise, à collet de soie piqué, croisée sur la poitrine à l'aide de brandebourgs s'adaptant de chaque côté à une rangée d'olives également en soie; boutonnée jusqu'au menton, elle lui épargnait l'obligation du col à bouts tombants, aussi n'avait-il qu'une cravate de soie couleur ponceau à rosettes; un pantalon bleu-de-ciel étroitement collé sur la botte, et retenu sous le talon au moyen de deux chaînettes en cuivre, complétait ce costume dont la description était indispensable.

Toute sa personne accusait encore une certaine prétention visible à tous les yeux,

reflet, probablement, d'une vie commencée dans l'opulence, ou au moins dans le luxe. Il avait grand soin de ramener le peu de cheveux qui lui restaient sur le devant de la tête, pour en cacher avec soin la nudité ; et, de tous ceux que nous avons décrits, lui seul avait les ongles blancs et polis ; c'était là une sorte de royauté à laquelle il eût été désolé de renoncer.

Deux hommes occupaient la table à laquelle il était assis, et semblaient absorbés dans les combinaisons d'une partie de piquet. Celui-ci les regarda jouer pendant quelque temps avec un air d'indifférence profonde ; mais lorsque la partie fut finie, il leva un peu la tête, et, s'adressant à celui qui avait gagné :

— Mardoche, dit-il, tu m'as gagné vingt francs hier, veux-tu me donner ma revanche aujourd'hui ?

— Tu as donc de la pièce, vieux ? dit Mardoche.

— Il fabrique de la fausse monnaie, observa

l'autre joueur, la chose n'est pas possible autrement. Hier rasé comme un ponton, aujourd'hui flambant mieux que de plus belle.

—Je n'ai pas d'argent, dit l'Amour; mais, si tu veux, je te joue une reconnaissance....

— D'enfant? interrompit Mardoche.

— Du Mont-de-Piété.

Le personnage nommé Mardoche avait une de ces physionomies que tous ceux qui ont un peu analysé l'écume de ce grand fleuve qu'on nomme Paris reconnaîtront facilement : cheveux gris, nez pointu comme le nez d'une fouine, front bas, ridé, regard clignotant, des bagues aux doigts. Il regarda quelque temps Frédéric en souriant, et, d'un ton ironiquement paternel :

—Ecoute, mon vieux l'Amour, lui dit-il, tu es un ami. Permets-moi de te faire quelques observations; jeune Télémaque, souffre que je sois ton Mentor. Tu as la passion du jeu comme celui qui a inventé les cartes, mauvaise passion

qui te perdra ; le jeu, vois-tu, mon enfant, est une mauvaise nourrice qui a quelques gouttes de lait, le reste est absynthe.

— Assez de phrases ! Veux-tu me donner ma revanche, oui ou non ?

— Encore une fois, je suis désolé, l'Amour, que, non content de jouer ton argent comptant, tu ailles, pour satisfaire ta rage, emprunter au grand juif de la rue des Blancs-Manteaux.

— Encore une fois, veux-tu jouer ?

Un demi-sourire se dessina sur la physionomie fauve de Mardoche, qui, passant tout d'un coup du ton emmiellé d'un pédagogue qui moralise au ton clair et sec d'un homme d'affaires qui défend ses intérêts, répondit, en posant les coudes sur la table :

— Expliquons-nous, quelle valeur représente ta reconnaissance ?

— Cinquante francs, sur une chaîne qui en vaut cent.

— Bien, nous allons faire une partie de vingt

francs ; si je te gagne, la reconnaissance est à moi, hein ?

L'Amour le regarda avec une expression de mépris qui, vu le lieu de la scène et la nature des deux personnages, pouvait se traduire par ces mots : Vieux voleur !

—Ecoute donc, continua Mardoche, l'argent est de l'argent, et le papier n'est que du papier. J'ai connu les assignats, moi qui te parle, et j'ai payé deux mille quatre cents francs une chandelle des huit.

—Coupe! dit brusquement l'Amour, qui, pendant cette espèce de monologue, avait mêlé les cartes.

—Minute, petit! à qui fera? Comment, tu veux me faire l'amitié de me rendre la main ! est-ce que tu travaillerais le *talon?*

Un rire enroué suivit cette brutale atteinte portée à la loyauté de son antagoniste.

— Veux-tu permettre d'abord que je remêle les cartes après toi ? ajouta Mardoche, ceci se

fait maintenant dans les meilleures sociétés.

Cette conversation préliminaire avait peu à peu attiré l'attention des assistants. Un enjeu de vingt francs, en outre, était un enjeu important ; aussi autour des deux adversaires se groupèrent bientôt quinze ou vingt personnages attentifs et curieux, les uns assis, les autres debout au-dessus de la table ; vingt pipes en éruption formèrent un dais de fumée qui couvrit les deux joueurs.

— Une chandelle de plus ! cria Mardoche, on ne distingue pas les cartes.

Nous ne décrirons pas à nos lecteurs les chances diverses de la partie qui se joua ; peu leur importe à quelles combinaisons attribuer la perte ou le gain de la partie.

Ce fut Mardoche qui gagna.

Sans dire un mot, l'Amour fouilla dans sa poche de derrière et en tira un papier plié qu'il remit à son adversaire, et sa préoccupation ou son mécontentement ne se trahit que par un

symptôme : il avait laissé sa pipe s'éteindre ! symptôme suffisant du reste pour accuser une émotion profonde.

Mardoche prit rapidement le papier et le déplia ; mais lorsqu'il y eut jeté les yeux, une sorte d'étonnement colère se peignit dans tous ses traits.

— Qu'est-cela ? dit-il, je ne reconnais pas la griffe de l'usurier du roi. Que diable m'as-tu donné là ?

— Tu ne sais donc pas lire, dit l'Amour.

— Si bien lire, que voici ce qui est écrit : « Par-devant moi, Pierre-Christophe Dubut, est comparu.... »

— Voyons donc, demanda l'Amour étonné à son tour.

Un éclat de rire de Mardoche, bruyant et prolongé, que tous les spectateurs répétèrent, compléta la singularité de cette scène.

— Parbleu ! dit celui-ci, je l'avais deviné. Sa-

vez-vous, messieurs, ce qu'il m'a donné ? une reconnaissance d'enfant.

Le rire redoubla ; toutes les têtes s'agitèrent dans le nuage de fumée compact qui les enveloppait, des exclamations partirent de toutes les bouches.

— Pas mauvais le calembourg ! disait l'un.

— Mardoche, disait l'autre, tu mettras ton bénéfice aux Enfants-Trouvés.

— Vous avez joué *à père ou non*, disait un troisième, et plusieurs se mirent à fredonner le refrain de la chanson populaire :

C'est l'amour, l'amour, l'amour, etc....

— Silence à l'orchestre! dit le maître de l'établissement, si une patrouille passait, j'aurais mon procès- verbal. Et tenez !...

En effet, on frappa au même instant à la porte de la rue, et on entendit un bruit de fusils.

Jamais manœuvre ne fut exécutée plus promptement au coup de sifflet d'un contre-maître que la manœuvre qui s'exécuta en ce moment, en un clin-d'œil toutes les lumières s'éteignirent, toutes les respirations s'arrêtèrent, silence profond, nuit complète.

On frappa encore deux ou trois fois à la porte, à différents intervalles; puis, au bout de quelque temps, on put distinguer de l'intérieur le retentissement des pas qui s'éloignaient par degrés.

— Passez muscade! reprit le maître de l'établissement; et la seconde manœuvre, qui consistait à rallumer les chandelles et à rentrer en possession de la liberté de la parole, fut exécutée avec autant de précision que la première, et cette fois tous les assistants, sans exception, reprirent en chœur :

C'est l'amour, l'amour, l'amour, etc.

— Silence donc! vous m'étourdissez, dit d'une voix forte et en se levant celui à qui ce refrain faisait allusion. Toi, Mardoche, donne-moi le papier que tu tiens; si je me suis trompé, je vais voir. Du diable si je sais ce que tu veux dire avec ta reconnaissance d'enfant!

En parlant ainsi, il prit des mains de Mardoche le papier que celui-ci continuait à examiner, et ne parut pas moins étonné que lui en la parcourant. Pendant quelques instants, après avoir lu, il resta immobile et silencieux, les yeux levés, comme un homme qui cherche à ressaisir, à travers les vapeurs confuses du passé, un souvenir depuis longtemps oublié, une tradition interrompue. A la suite de cet examen rétrospectif, il se prit à sourire ironiquement, ainsi qu'un vieillard qui se rappelle une folie de sa jeunesse; puis, quittant son attitude méditative, il fouilla de nouveau dans sa poche, et en tira un second papier qu'il remit à Mardoche.

Celui-ci n'eut besoin que d'un seul coup

d'œil pour être sûr que ce papier-là était le bon : il n'avait pas besoin de toucher une reconnaissance du Mont-de-Piété, il la distinguait au flair.

Son avidité satisfaite, restait sa curiosité.

— Vieux, dit-il à l'Amour, ce doit être une histoire bien intéressante que celle qui se rattache au papier que tu tiens : un acte par-devant notaire ! Conte-nous cela, veux-tu ?

— C'est quelque histoire de femme abandonnée, dit un spectateur ; M. l'Amour a tant fait de victimes !

— Une histoire du temps où il portait des manchettes.

— Et se servait de savon de Windsor, dit un second.

— N'est-ce pas l'Amour, dit un troisième abordant franchement l'interpellation, que tu as eu un équipage et un nègre à ton service ?

— Et une loge à l'Opéra ?

— Et un château ?

— Et qu'on t'appelait monsieur le marquis de l'Amour?

— Et que les comtesses te versaient à boire?

— Et que tu mangeais tous les jours des salades d'ananas au rosolio?

Ces litanies furent récitées sans interruption par dix voix différentes qui se succédèrent comme les réponses de l'introït, pendant que celui qui en était l'objet continuait à sourire de l'air d'un homme trop sûr de sa supériorité pour être sensible à de pareilles attaques.

— N, i, ni, c'est fini, dit une dernière voix plus retentissante que les autres.

Alors les litanies en sens inverse recommencèrent.

— L'équipage a sombré dans un égout.

— Le nègre a déteint.

— Le château s'est aplati.

— La loge d'Opéra s'est changée en mansarde; plus d'ananas, plus de comtesses, plus de bouquets, plus de bonheur; ses ongles seuls

lui sont restés; abîmé! *dégommé* de fond en comble!

— Oh! ce pauvre vieux l'Amour!

Cette phrase, répétée à peu près en chœur et d'un ton lamentable, termina cet étrange *de profundis*

— C'est égal, reprit alors Mardoche qui avait laissé passer en silence cet orage de paroles, conte-nous ton histoire.

— Conte-nous ton histoire, répéta-t-on. Est-ce d'un garçon ou d'une fille que tu es père? Allons, va donc, passe la main dans tes cheveux à la manière de M. Bocage, et commence.

Frédéric n'avait pas bougé, il tenait entre l'index et le pouce l'acte par-devant notaire qui piquait si vivement la curiosité de Mardoche. Tout d'un coup, et d'un air d'insouciance profonde, il l'approcha de la chandelle.

— Que fais-tu là? exclama Mardoche.

— Tu le vois, dit l'Amour en approchant

le papier enflammé de la cheminée de sa pipe, je m'allume.

— Un acte timbré et notarié! ajouta Mardoche.

L'Amour hocha la tête avec une expression de fatalisme railleur qu'il avait sans doute empruntée aux acteurs du boulevart; et, en jetant le reste du papier qui flambait encore, il laissa tomber ce mot :

— Fumée!

Puis, sans rien ajouter, il renfonça son chapeau, fit un signe de tête à Mardoche, et disparut par la porte du laboratoire.

Lui sorti, l'estaminet reprit sa physionomie habituelle; le groupe compact que la partie de Mardoche et de l'Amour avait rassemblé sur un seul point se fractionna de nouveau. Quelques nouveaux personnages que le sommeil gagnait passèrent dans la salle de billard, mais jusqu'au lendemain matin l'estaminet n'en fut pas moins vivant et animé. A six heures du matin seule-

ment l'estaminet était vide ; le maitre de l'établissement ouvrait les volets, et les passants pouvaient lire, comme la veille, sur les carreaux ces mots à demi rongés : *Estaminet*, *billard*, *punch à quatre sous le verre*, sans soupçonner que ce bouge, maintenant silencieux et désert, avait été plus peuplé pendant la nuit que le café Anglais.

II

Depuis six heures du matin jusqu'à quatre heures de l'après-midi, heure à laquelle l'estaminet commençait à se repeupler, dire ce que devenaient ses habitués, nous ne le pourrions pas : Paris est plein de ces existences qui ne sont palpables que dans un temps et un lieu donnés;

hors de là, elles disparaissent et s'abîment. A quatre heures l'aspect de l'estaminet n'était pas le même que pendant la nuit, son personnel avait une autre allure; les habitués n'y stationnaient pas, mais y faisaient de temps en temps des apparitions passagères, comme font les coulissiers à Tortoni. C'était l'heure des affaires.

Or, deux jours après la nuit que nous avons décrite, debout devant le comptoir, Mardoche causait avec deux des personnages dont nous avons esquissé la physionomie générale, sans désignation particulière.

De temps en temps leur conversation était interrompue par le cri d'un nouvel arrivant, qui, de l'air empressé d'un agent de change annonçant des actions à vendre, jetait ces mots à leur oreille :

— Deux places de secondes loges pour l'Opéra-Comique, une stalle pour les Italiens, trois parterres pour les Variétés !

La bourse des billets de spectacle était en activité.

A ce cri poussé par des voix différentes, tantôt on répondait du groupe de Mardoche, tantôt d'un autre groupe plus nombreux, formé dans le fond de la salle de billard.

— Une loge pour l'Opéra ! dit une voix retentissante.

Mardoche se retourna avec vivacité vers celui qui venait de faire ce dernier appel.

— Demande-la à l'Amour, il n'y a que lui qui en ait une.

— Oh, hé, l'Amour! cria le nouveau venu, comme s'il eût hâlé un navire en vue sous le vent. Qui sait où est l'Amour?

— Il n'est pas encore venu, dit une voix du fond; monsieur ne se lève pas si matin.

— Allons, il faut renvoyer la pratique.

— Qui demande la loge? dit Mardoche.

— Un *larbin* (domestique) en grande livrée, dit l'appelant.

— Prie-le de donner l'adresse des personnes qui veulent la loge, l'Amour la leur portera.

Le coulissier sortit. D'instant en instant la même scène se reproduisait avec les mêmes circonstances. Les groupes devenaient plus nombreux, les allées et venues plus fréquentes, l'Amour seul ne paraissait pas, et Mardoche en fit la remarque avec une sorte de pitié ironique.

— L'Amour n'entend rien au négoce, disait-il en jouant avec une chaîne d'or qui chatoyait sur son gilet.

Vers cinq heures l'Amour entra dans l'estaminet.

— Ta loge est demandée, lui dit Mardoche aussitôt qu'il l'aperçut. Parle à Pâtureau.

En ce moment, arrêté sur le seuil de la porte, Pâtureau criait :

— Qui a une baignoire pour le Cirque-Olympique?

Il s'approcha de l'Amour, et, le saluant d'un air ironiquement respectueux :

— Monsieur de l'Amour, dit-il, comte de l'Ecarté, duc de la Bouillotte, prince de l'Impériale et autres jeux, veut-il bien prendre la peine de passer rue Taranne et de remettre son coupon de loge à madame d'Isigny?

— D'Isigny? interrompit Mardoche en se retournant, j'ai lu ce nom-là sur l'acte notarié que l'Amour m'avait donné hier à la place de sa reconnaissance.

— C'est peut-être la mère de son enfant? dit Pâtureau.

— Jolie occasion pour renouer connaissance, ajouta Mardoche.

— Et n'oublie pas, reprit Pâtureau, que l'enfant doit une pension alimentaire à ses parents dans la *débine*.

Pendant que les deux vendeurs de billets échangeaient ainsi leurs observations, la physiomie de l'Amour exprimait l'espèce d'étonne-

ment d'un homme à demi endormi qui se débat contre les obsessions d'un rêve commencé.

— Madame d'Isigny? demanda-t-il en passant la main sur son front.

— Madame d'Isigny, répéta Pâtureau.

— D'Isigny, répéta Mardoche.

— En effet, dit l'Amour, j'ai vu ce nom-là quelque part. Est-ce bien sur la reconnaissance d'enfant que tu as lue, Mardoche?

— J'en mets ma main au feu! répondit celui-ci.

Un sourire, empreint d'une insouciance railleuse, se dessina sur les lèvres de l'Amour; il se contenta de hocher la tête et de murmurer entre ses dents un seul mot : *Bizarre!* Et il quitta l'estaminet pour se rendre à la rue Taranne.

Pendant le trajet, ce nom de madame d'Isigny resta opiniâtrément accroché aux parois de son cerveau; il eut beau vouloir le chasser,

le nom lui revenait toujours comme une même figure qui se reproduirait sans cesse au fond d'un kaléidoscope. Pour exorciser ce souvenir entêté, il essaya de le raisonner. — Un nom, se disait-il, qu'est-ce qu'un nom? un assemblage de lettres, un accouplement de signes mariés au hasard. Pourquoi ce nom s'établit-il dans mon cerveau? D ' I S I G N Y? Quel sens peuvent avoir ces sept lettres? et comment ne puis-je pas parvenir à les séparer?

Et quand ce nom représenterait en effet la femme dont il est question dans ce chiffon de papier que j'ai brûlé il y a deux jours; après!... en serais-je plus avancé? Ai-je un titre, un droit établi sur cette femme qui porte le nom d'Isigny? Ai-je une action sur sa fortune? pas plus que sur l'asphalte Seyssel ou sur le bitume Polonceau. Autant vaudrait m'occuper du cours de la bourse ou du prix de change, moi qui ne possède pas même une loque de billon.

Tels étaient à peu près ses raisonnements,

et pourtant il répétait toujours en marchant : Madame d'Isigny ! C'était le naufragé qui s'accroche à un brin d'herbe! Oh! s'il avait pu, autour de ce nom, grouper des chances de fortune! si, à travers l'ombre compacte qui environnait son existence, il pouvait entrevoir une échappée de lumière! s'il pouvait rencontrer la première pierre d'un édifice futur! s'il avait seulement en sa possession les prémisses d'un plan à développer, d'une résolution à suivre! Madame d'Isigny!... Cherche!...

Il arriva dans cette disposition d'esprit quasi-fiévreuse à l'adresse que Pâtureau lui avait indiquée, et s'arrêta devant la grande porte d'un hôtel très-élégant. Au fond de la cour s'étendait la façade d'un grand balcon construit en pierres de taille. Un escalier de pierre conduisait à ce péristyle formé de quatre colonnes surmontées d'un fronton armorié. Les deux côtés de la cour étaient occupés par des bâtiments de service, et, sur la même ligne que ces

bâtiments, aux deux flancs de l'habitation principale, des acacias élançaient leurs panaches de verdure; révélation importante qui, en annonçant que l'hôtel était situé entre cour et jardin, accusait un luxe plus qu'ordinaire et des mœurs presque seigneuriales.

Par suite de cette prétention à l'élégance que nous avons signalée dans notre personnage, avant d'entrer dans cette demeure opulente, il tira les côtés de sa redingote pour lui faire prendre exactement la forme des hanches, et lissa avec son coude les poils de son chapeau, arrière-pensée fashionable qui contrastait passablement avec la profession que nous lui connaissons et qu'il allait exercer.

Ainsi caparaçonné, il jeta avec aplomb dans la loge du suisse le nom qui avait éveillé en lui une si incompréhensible préoccupation :

— Madame d'Isigny?

— Que voulez-vous à madame? dit en sortant de la loge, si on peut appeler ainsi une

véritable maisonnette de garde-forestier, un domestique en grande livrée que sa tenue et ses bas de soie dénonçaient pour valet de chambre.

— Tiens, c'est toi! dit l'Amour en toisant du haut en bas l'habit galonné sur toutes les coutures de celui qui lui répondait; il paraît que nous avons fait fortune. Où est le temps où tu venais les jours de première représentation me demander des billets gratis que tu me payais de la main à la main (il faisait avec ses deux mains le signe de claquer).

Le domestique posa d'un air mystérieux le doigt sur ses deux lèvres.

— Je comprends, ajouta l'Amour, tu as peur que je ne te compromette. Je viens apporter une loge d'Opéra qui a été demandée pour madame d'Isigny.

— Donne.

— Mais est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de boire bouteille? Va porter les billets à ta

maîtresse, et reviens me trouver aux *Barreaux-Verts*.

Vu son état de détresse complète, cette proposition était extraordinaire dans la bouche de l'Amour, mais il se rappela, pour nous servir d'une expression consacrée, qu'il avait un *œil* dans la rue ; et, sans plan arrêté, il tenait à utiliser, au moins dans l'intérêt de sa curiosité, la rencontre inespérée qu'il venait de faire.

Le domestique accepta la proposition, et l'Amour alla s'installer aux Barreaux-Verts dans un petit cabinet, où celui-ci vint bientôt le rejoindre. La bouteille promise était déjà débouchée.

— Je n'ai pas beaucoup de temps, dit le valet de chambre sans s'asseoir ; dépêchons.

En entendant ces paroles qui lui rappelaient le prix du temps, l'Amour comprit qu'il fallait abréger les préliminaires ; aussi aborda-t-il franchement la conversation par un point d'interrogation, sans adoucissement préalable.

—Tu as une bonne place?

— Place d'orchestre, tout ce qu'il y a de mieux.

—Ta maîtresse se nomme bien d'Isigny?

— Parfaitement.

— Elle est mariée ?

— Non.

— Veuve alors ?

— Non plus.

— Demoiselle donc ?

Le valet de chambre balança la tête de droite à gauche en souriant silencieusement.

— A ta santé ! dit l'Amour, qui comprenait la nécessité d'un temps d'arrêt entre la première partie de son interrogatoire et celle qui allait suivre. Le choc des deux verres marqua le point d'intersection.

—Ni veuve, ni mariée, ni demoiselle ! reprit l'Amour en humant une dernière gorgée de vin ; alors elle est mère ?

—Roué ! dit le valet de chambre; elle a une fille.

— Qui se nomme ?

— Anna.

— Anna, répéta Frédéric le doigt appuyé sur son front comme pour y imprimer les paroles qu'il entendait; a-t-elle un autre nom?

— Oui, un autre nom que madame lui donne aussi quelquefois : Elisabeth.

— Anna, Elisabeth, répéta encore l'Amour. Et, dis-moi, quel âge a-t-elle?

— Seize ans.

— Seize ans! bizarre! très-bizarre! ajouta Frédéric; le nom, la date! Quelle singulière concordance! Oh! si d'un rien j'allais faire jaillir un monde ; si, sur la pointe d'une aiguille, j'allais bâtir un palais!

— Que diable parles-tu de monde, de palais, de pointe d'aiguille ? dit le valet de chambre qui ne comprenait rien à ces exclamations. On voit que tu as l'habitude d'entendre déclamer. Tu ressembles dans ce moment-ci à M. Albert, de l'Ambigu, avec tes grands mots pleins la bouche.

C'est dommage que le temps me presse. Bonjour! à ma revanche!

—Allons donc, dit l'Amour avec une expression de dépit visible; tu ne t'en iras pas sur une jambe, c'est indécent. A ta santé!

Un second choc des deux verres ponctua la seconde phrase de cet interrogatoire à vol d'oiseau.

— Et madame d'Isigny est riche? reprit l'Amour.

— Millionnaire.

— Millionnaire!.... Et d'où lui vient cette fortune?

— Pour cela, c'est une histoire qui serait trop longue. Bonjour.

—Reste, mon vieux Jean ; reste donc, abrège tant que tu voudras, mais conte-moi cette histoire.

Jean persistait à vouloir sortir.

—Jean, ajouta l'Amour, tu as une maîtresse.

Le valet de chambre laissa échapper un

sourire qu'il voulut réprimer, mais trop tard, son interlocuteur l'avait saisi au passage.

—Tu as une maîtresse, continua-t-il, avoue-le; allons, ne mentons pas, monsieur le fat, ne mentons pas avec papa; une petite blonde, qui a les plus beaux yeux du monde, et des cheveux longs d'une aune. Ah! voilà que tu ris, à la bonne heure! Connu, mauvais sujet! Et le dimanche nous allons nous promener bras dessus bras dessous, et nous mangeons des fritures à l'île des Cygnes, et nous nous faisons des *mamours* à perte de vue! Aime-t-elle le spectacle?

— Elle en est folle, répondit Jean qui se laissait prendre aux piéges de cette diplomatie grossière comme un matou alléché par l'odeur d'un succulent civet.

— Eh bien! je t'enverrai dimanche une loge tout entière pour un grand théâtre, pour l'Opéra-Comique.

Pendant que la figure du valet de chambre s'illuminait de bonheur, l'Amour s'arrêta un

instant. Puis il ajouta en diminuant le timbre de sa voix, comme pour atténuer au moins par la douceur des sons la brusquerie de sa transition.

— Conte-moi ton histoire, veux-tu? En quatre mots cela peut se faire; voyons. Il y a un homme dans tout cela?

— Oui, un vieux marquis.

— Son nom?

— De Carbolo.

— Carbolo, Bartholo, Barque à l'eau. Va toujours. Il vient voir tous les jours ta maîtresse?

— Il n'y vient plus.

— Pourquoi?

— Mort!

— Très-bien. Va, va donc!

L'Amour poursuivait son but avec l'ardeur d'un chien de chasse échauffé par la rapidité d'une longue course. Il avait besoin de la vérité

tout entière; ses yeux brûlaient, il avait soif, il était haletant.

—Mais, avant sa mort, le vieux marquis de Carbolo venait souvent chez madame d'Isigny?

— Tous les jours.

— C'était un protecteur? (Clignotement d'yeux.)

—Un ami. (Même jeu de la part du valet de chambre.)

—Un homme utile? (Même jeu.)

—Un homme nécessaire. (Même jeu.)

—Un homme meublant? (Même jeu plus prononcé.)

Ces différents membres de phrase s'étaient précipités comme les fusées d'un feu d'artifice qui courent l'une après l'autre et se rattrapent dans la nue. Un éclat de rire servit de conclusion à cette conversation hors d'haleine.

—Et il est mort! reprit Frédéric au bout de quelques instants; à sa santé!

Ce troisième toast ressemblait au trait final

qui couronne une de ces phrases heurtées et frémissantes, et que la plume lance au galop. Les deux interlocuteurs s'y arrêtèrent un peu plus longtemps qu'au premier ; c'était le point après les virgules.

— Tu m'as essouflé, dit le valet de chambre qui reprit le premier la parole. Et où diable en veux-tu venir avec tes questions ?

— Manière de causer, dit l'Amour avec nonchalance en appuyant ses deux coudes sur la table.

— Tu en as suffisamment, j'espère. Bonjour.

— Encore un mot. Comment le vieux marquis traitait-il mademoiselle Anna ? tendrement, hein ? Il satisfaisait tous ses désirs, se pliait à tous ses caprices, l'appelait mon enfant, et l'embrassait sur le front ?

A chacune de ces questions le valet de chambre avait répondu par un signe de tête affirmatif.

— Et les mauvaises langues prétendaient

que le vieux gentilhomme avait une affection de père pour la jeune fille ? Tu secoues la tête. Allons donc, c'est compris, n'est-ce pas ? Tu serais le premier domestique qui ne médirait pas de ses maîtres. J'ai deviné. Excellent serviteur qui ne sait pas que le droit de médire compte dans les profits. Et le marquis de Carbolo a dû faire un testament : il a laissé à madame.....

— Un million et son hôtel.

— Et à mademoiselle Anna ?

— Deux millions.

— Total, trois millions, dit l'Amour dont les narines se dilatèrent comme au contact d'une émanation savoureuse.

— Merci, continua-t-il ; ton histoire m'a intéressé au plus haut degré, c'est une merveilleuse exposition de drame ; et si jamais je me livre au *commerce des muses* (il appuya d'une façon ironique sur ces derniers mots),

je m'en servirai avec avantage. Un dernier coup?

Après ce dernier coup, la bouteille était vide. L'Amour ne chercha plus à s'opposer au départ du valet de chambre, et, en le quittant, il eut soin de lui dire :

— Dimanche je t'apporterai moi-même la loge que je t'ai promise.

III

Resté seul, et les coudes toujours appuyés sur la table, l'Amour éleva ses deux mains jusqu'à la hauteur de son menton, et, la tête ainsi soutenue, il répéta plusieurs fois, d'un air de méditation profonde : — Voyons ! voyons donc !... Pendant plus de cinq minutes son attitude fut

la même : le cou tendu, les yeux fixés, il ressemblait assez ou à un penseur qui, à l'aide d'inductions, d'hypothèses accumulées, de probabilités basées sur des faits antérieurs, essaie de résoudre un problème psychologique, ou à un joueur qui compare dans sa tête les différences d'une taille à une autre, groupe les coups, ou décompose les chances pour les recomposer, et s'efforce d'établir, sur l'autorité des révolutions accomplies, les révolutions probables de la taille qui va suivre.

Au bout de ce temps il se leva tout à coup; sa figure était rayonnante; ses traits, d'ordinaire ternes et comme couverts d'un masque terreux, s'animèrent d'un éclat insolite et semblable à l'éclat factice de la fièvre; ses yeux fixèrent le plafond comme si, à travers l'enduit de plâtre, ils eussent voulu aller chercher le ciel pour le prendre à témoin ou pour le menacer. Puis, avec les cinq doigts, il frappa sur son crâne un coup sec et ne prononça que ces

mots qui expliquaient ses efforts, et constataient sa victoire : « J'ai mon plan, là !.... »

Ce jour-là et les jours suivants l'Amour ne parut pas à l'estaminet, où son absence fut l'objet de mille commentaires ; un soir, Mardoche en donna une explication qui la fit paraître encore plus étrange.

— Messieurs, dit-il aux habitués, il est inutile de s'adresser à M. le préfet de police pour retrouver notre ami l'Amour, ou d'aller chercher son corps à la Morgue, il est vivant, je viens de le voir.

— Où cela ? demanda-t-on de toutes parts.

— Dans un cabinet de lecture, dit Mardoche avec le plus grand sang-froid.

Un éclat de rire accueillit cette dénonciation qui, pour tous ces hommes, ressemblait à une plaisanterie : l'Amour au cabinet de lecture ! c'était à n'y pas croire.

— Je l'ai aperçu, continua Mardoche, à travers les carreaux, entouré d'un fatras de gros

livres ouverts devant lui, et qu'il feuilletait l'un après l'autre avec acharnement; j'ai ouvert la porte, et, au bruit que je faisais en entrant, il n'a pas même levé la tête, tant il était absorbé dans sa lecture; je lui ai frappé sur l'épaule, et il s'est redressé comme un homme éveillé en sursaut. Que fais-tu là ? lui ai-je demandé... Il a rougi, il a balbutié, honteux d'être surpris, ainsi que dit M. le procureur du roi, en flagrant délit. Est-ce que tu veux devenir un savant? ai-je ajouté; il a gardé le silence en faisant seulement un geste d'impatience qui signifiait clairement que ma présence le gênait. Puis, sans s'occuper davantage de moi, il a repris sa lecture, et je suis resté debout, derrière lui, sans pouvoir lui arracher une parole. Et savez-vous quels sont les livres qu'il consultait ? de vrais grimoires, messieurs, des livres de droit barbouillés de latin, au milieu desquels j'ai reconnu le Code lui-même, le Code civil. Excusez !

Si Mardoche eût été mieux instruit de la conduite de l'Amour pendant ces derniers temps, il aurait pu ajouter que cette occupation, au milieu de laquelle il l'avait surpris, l'Amour s'y livrait tous les jours; que le matin il était le premier au cabinet de lecture, et qu'il en sortait le dernier; qu'il avait tour à tour consulté les ouvrages de Sirey, de Merlin, de Malleville, de Toullier, et ceux plus modernes de MM. Duranton et Ducaurroy; qu'il s'était efforcé d'appeler à son aide le peu de latin qu'il avait retenu pour traduire les Pandectes, les Institutes, et tous les ouvrages qui constituent le corps du droit romain; qu'enfin, à le voir ainsi, l'œil fixe et le cou tendu, sur le texte d'un aphorisme ou d'un arrêt de la cour de cassation, un étranger l'aurait pris pour quelque vieil avocat rompu aux ruses du metier, cherchant à se frayer un chemin, conforme à ses intérêts, au travers des broussailles de la procédure.

Le dimanche seulement il renonça à cette étude des législations comparées, et ce fut pour aller porter au valet de chambre de madame d'Isigny la loge qu'il lui avait promise. En le voyant, celui-ci ne put dissimuler une expression de tristesse.

— Qu'as-tu donc, Jean? dit l'Amour; réjouis-toi, je t'apporte ta loge pour l'Opéra-Comique, la voilà.

Il lui présentait le coupon de loge, que le valet ne prit pas.

— Tu refuses, dit l'Amour étonné; est-ce que tu es brouillé avec ta comtesse? cela n'est guère vraisemblable, on ne se brouille jamais un jour de spectacle.

— Je ne peux pas sortir ce soir, dit Jean en poussant un soupir, madame donne un grand bal demain, un raout, comme elle dit, et je suis de corvée; il faut que je prépare les lustres, les rafraîchissements, que je mette tout en ordre.

Un soupir acheva cette phrase comme un soupir l'avait commencée. L'Amour regardait en souriant le spectacle de cette mauvaise humeur; et, encore échauffé par les lectures qu'il avait faites les jours précédents, il ne put s'empêcher d'appliquer au cas du malheureux valet de chambre la définition de l'obligation selon les législateurs romains, et il murmura entre ses dents :

— *Domesticitas est vinculum juris quo necessitate astringimur, alicujus rei solvendæ.*

Cette citation satisfit probablement l'orgueil scientifique de l'Amour, car, quittant tout d'un coup le ton nasillard et traînant d'un néophite tout fier de sa science d'hier pour reprendre le ton sec et vif qui avait caractérisé sa première conversation avec le valet de chambre :

— Ta maîtresse donne un grand bal demain, un raout, c'est-à-dire que les invitations sont nombreuses, qu'il y aura foule, et que dans cette foule plus d'un se glissera dont ta maî-

tresse ne saurait dire le nom. Es-tu un bon enfant, Jean?

Le valet de chambre le regarda avec étonnement.

— Tu peux me rendre un grand service, un service immense; on sera admis au bal sur la simple présentation d'une lettre d'invitation, n'est-il pas vrai?

— Hein! fit Jean étonné.

— Donne-m'en une.

— Hein! répéta Jean, tu veux venir au bal, toi!...

— Moi!... dit l'Amour; je ne te compromettrai pas, j'ai, quand il le faut, des manières de prince, j'aurai ces manières-là. Est-ce ma toilette qui t'embarrasse? je porterai s'il le faut un habit d'Humann, je me ganterai chez Boivin, je me chausserai chez Clarks, je serai *ficelé* comme un nouveau marié; donne-moi une lettre.

— Et si on te reconnaît, si on apprend que tu

t'es introduit par mon entremise, on me chassera !

— Une invitation ! une invitation, tout ce que j'ai pour une invitation ! dit Frédéric, qui parodia sans s'en douter la fameuse exclamation de Richard III : « Un cheval, un cheval, mon royaume pour un cheval ! » Ecoute, je te donnerai quatre louis demain, si tu me donnes demain la lettre que je te demande.

Cette avance précise faite à sa cupidité fit plus d'effet sur le valet de chambre que n'en aurait pu faire dans une occasion semblable l'exclamation du roi d'Angleterre, si éloquente qu'elle puisse être. Un domestique sait au juste ce que pèse un louis, et ne sait pas ce que pèse un royaume.

— Et tu es sûr qu'on ne te reconnaîtra pas ?

— Pas plus que si j'étais masqué.

— Et si par hasard on te demande qui t'a introduit, tu ne me dénonceras pas ?

L'Amour fit un haut le corps violent, pro-

testation énergique contre l'indignité d'une pareille supposition.

— Et quatre louis !

— Quatre louis, la chose est convenue.

— A demain.

— A demain, et dimanche prochain je t'apporterai, non pas une loge de Feydeau, c'est mauvais genre, mais une loge d'Opéra, du grand Opéra, pour une représentation extraordinaire au bénéfice des bourgeois de Paris qui ne peuvent pas aller au spectacle pendant la semaine.

En quittant le valet de chambre, l'Amour avait la figure radieuse. Il passa cette soirée comme il avait passé les soirées précédentes, au cabinet de lecture, à comparer les textes des différents auteurs qui ont écrit sur le droit; et probablement le résultat de ce dernier travail fut satisfaisant, car vers minuit, en se retirant, il répéta plusieurs fois : Tout le monde

est d'accord, il n'y a pas de doute, mon affaire est sûre.

Le lundi dès le matin il se mit en course; il passa successivement chez Humann, chez Boivin, chez Clarks : il lui fallait pour le soir une toilette de bal complète. Enfin, vers neuf heures du soir, les habitués de l'estaminet virent apparaître au milieu d'eux un homme qu'ils ne reconnurent pas d'abord, tant la métamorphose était complète; et quand cet homme se fut débarrassé du petit manteau de caoutchouc qui cachait une partie de sa toilette, quand tous les assistants purent s'assurer de son identité, un hourra général témoigna de leur étonnement.

— L'Amour!...

L'Amour, en effet, était devenu un tout autre personnage que le personnage par nous décrit au commencement de ce récit. Un habit noir de drap superfin, et merveilleusement coupé, faisait ressortir l'élégance d'une taille à la-

quelle la polonaise à brandebourgs avait imprimé jusque-là son caractère de trivialité; un gilet de casimir noir, semé de fleurs brodées à la main, en soie de même couleur, s'ouvrait sur les plis d'un jabot dont une cravate de satin formait le couronnement; bien serrée par un pantalon semi-collant, la jambe avait pris de l'élasticité, et, emprisonné dans un soulier vernis, le pied avait retrouvé sa finesse naturelle; le visage n'avait plus de rides, le front était poli; les yeux, qui, dans une atmosphère de fumée et à la clarté des chandelles, nous avaient paru éraillés et flétris, brillaient maintenant et se découpaient régulièrement dans leurs alvéoles; le miracle de la transfiguration était complet.

Mardoche lui-même, malgré le stoïcisme railleur qu'il affectait d'ordinaire, partagea l'étonnement général en voyant l'Amour, et interrompit, pour le regarder, une partie de piquet commencée.

— L'Amour, dit un des habitués, quand la stupéfaction eut cessé de paralyser toutes les bouches, en mettant sa main devant ses yeux comme pour les garantir d'une clarté trop vive, va-t'en d'ici, l'Amour; tu me fais mal, tu m'aveugles; j'ai un coup de soleil.

— Est-ce que tu épouses une princesse russe? dit un autre.

— Laisse donc! dit un troisième, il va à la cour. Not'maître, voulez-vous que j'appelle votre voiture?... La voiture de M. le marquis de l'Amour!... Faites avancer!...

Mardoche ne bougeait pas, il était littéralement ébloui, ce *coup de soleil* pour lui n'avait rien d'hyperbolique. L'Amour s'approcha de lui; et, lui tendant sa main gantée avec l'air de supériorité d'un grand seigneur qui consent à s'abaisser:

— Vieux, dit-il, j'ai à te parler.

Mardoche se leva sans mot dire, l'Amour

l'attira à l'écart, et, avec une aisance qui complétait la transformation, lui dit :

— Vieux, prête-moi cinq louis.

Mardoche fit un mouvement en arrière, comme un vieux soldat à qui un conscrit dirait d'un ton dégagé : — Mon ami, veux-tu te déranger, tu me gênes. Puis il se prit à considérer l'Amour des pieds à la tête, cherchant peut-être dans l'examen détaillé de son costume la raison d'un aplomb aussi exorbitant.

— Tu as donc une *affaire?* demanda-t-il à la suite de cet examen; conte-la-moi.

— Chut!... dit l'Amour, il ne faut pas que tous ces gens-là nous entendent; plus tard je te dirai tout, à toi, tête à tête; je suis pressé, donne-moi les cinq louis.

Après un dernier moment d'hésitation accordé à ses habitudes de prudence, Mardoche, dominé par l'assurance merveilleuse que montrait l'Amour en lui parlant, entraîna son inter-

locuteur jusqu'à la porte, devant laquelle un cabriolet l'attendait ; il lui remit discrètement cinq louis, enveloppés dans un chiffon de papier.

Celui-ci monta lestement dans son cabriolet, en disant d'une voix claire au cocher :

— Rue Taranne, hôtel d'Isigny.

Quand Mardoche reparut dans l'arrière-salle de l'estaminet, tous les habitués s'entretenaient à haute voix de l'apparition qui venait de causer leur étonnement, et se livraient sur le compte de l'Amour aux suppositions les moins bienveillantes.

— Silence, petits, dit Mardoche encore sous le coup de la fascination dont il avait subi l'influence sans chercher à l'expliquer ; vous n'êtes pas dignes de nouer les cordons de ses souliers!...

La convention consentie par l'Amour et le valet de chambre fut exécutée loyalement des deux parts ; et une demi-heure environ après le fragment de conversation que nous venons

de rapporter, le vendeur de contre-marques entrait tête haute dans les salons de madame d'Isigny.

Dans la situation d'esprit où il se trouvait, peu lui importait l'aspect d'un bal, l'éclat des toilettes, le parfum des fleurs, la beauté des femmes, les sons plus ou moins harmonieux de l'orchestre; toutes ces magies ordinaires d'un bal que les romanciers descriptifs aiment tant étaient pour lui des détails de peu de valeur. Le bal était animé, les groupes nombreux, de sorte qu'un nouvel arrivant pouvait se glisser dans la foule sans être remarqué, voilà seulement ce qui pour lui pouvait avoir de l'intérêt. Aussitôt entré, il commenca donc à étudier le terrain et à pousser sa reconnaissance.

Au milieu de la foule s'était formé une espèce de courant d'hommes qui semblaient se diriger, mus par une pensée commune, vers un but commun; il se laissa entraîner au courant, et il aboutit à un second salon plus peuplé

encore que le premier. Puis il remarqua que ceux qui le précédaient, arrivés à ce point donné, saluaient tous, et passaient; d'où il conclut naturellement que là trônait la maîtresse de la maison, et que devant elle s'inclinaient probablement toutes ces têtes. Ceci posé, au lieu de suivre le flot en ligne directe, comme il avait fait jusque-là, il obliqua pour éviter l'honneur embarrassant d'une présentation officielle; et, après avoir manœuvré avec beaucoup d'adresse et des chances diverses, il parvint enfin à trouver une trouée, à se pratiquer un jour, au moyen duquel il put découvrir sans être vu le point de centre qui devait former la base de ses opérations ultérieures.

Une femme de quarante ans à peu près, belle et souriante, accueillait les salutations qu'on lui adressait, et y répondait tantôt par une inclinaison de la tête, tantôt par un geste de la main, selon le plus ou moins de familiarité qui existait entre elle et ceux qui la saluaient.

Quoique simplement vêtue, il était aisé de voir qu'elle appartenait à cette classe de femmes d'élite qu'on nomme des femmes à la mode, et qui se distinguent, moins encore par le luxe de leur toilette que par l'arrangement des différents objets qui la composent, et surtout par la perfection des deux détails les plus simples en apparence et pourtant les plus essentiels : la chaussure et les gants. Elle portait un bonnet très-clair, espèce de compromis entre la modestie prétentieuse et la coquetterie hypocrite.

Le fait du bonnet disait : Je suis trop vieille pour me permettre la coiffure des jeunes filles; mais le fait de sa transparence ajoutait : Et pourtant j'ai d'assez beaux cheveux pour pouvoir me passer d'un voile.

— Madame d'Isigny!... un million!... se dit l'Amour après avoir examiné cette femme avec un soin scrupuleux, et comme s'il se fût présenté à lui-même un personnage nouveau et inconnu.

A côté de cette femme dont l'Amour avait étudié avec soin la physionomie, et dont au besoin il aurait pu dessiner la personne aussi minutieusement que le plus expérimenté des faiseurs de portraits à la plume, siégeait une jeune fille, sur laquelle son regard s'arrêta avec plus de complaisance ou d'attention encore. Cette jeune fille, qui, chaque fois que madame d'Isigny saluait, saluait aussi, et reproduisait tous ses gestes, avait une de ces beautés qu'il faut renoncer à décrire de peur de la gâter, beautés blondes et fragiles, qui semblent écloses sous un rayon du soleil, et qu'un souffle enlève. Elle portait une robe blanche montant jusqu'au-dessus des épaules; ses cheveux lissés en bandeau, s'arrondissaient vers les tempes, comme deux coques de nacre, et marquaient le contour d'un front transparent et poli, que les lèvres d'une mère pouvaient seules effleurer, sans y laisser une douloureuse empreinte.

Elle avait à la main un bouquet composé d'œillets blancs entourés d'un réseau de violettes, et à sa ceinture un camélia blanc, que, par caprice d'enfant ou par distraction de jeune fille, elle avait déjà effeuillé à demi.

— Mademoiselle Anna-Elisabeth!... deux millions!... se dit Frédéric continuant sa présentation mentale. Maintenant, ajouta-t-il, il faut trouver l'*amoureux !...*

Et tournant la tête de droite à gauche, il se mit à interroger tous les interstices de jour que lui ménageaient par intervalles les ondulations de la foule. Au bout de deux minutes, il aperçut, accoudé sur le marbre de la cheminée, un jeune homme qui, le cou tendu, l'œil fixe, la poitrine gonflée, semblait poursuivre de toute la vitesse de sa volonté une vision fugitive.

— L'amoureux demandé, voilà ! dit l'Amour.

Le jeune homme en effet réunissait toutes les conditions d'un amoureux. Sa figure, préoccupée et inquiète, était empreinte d'une sorte

de distraction rêveuse; ses lèvres, à demi entr'ouvertes, semblaient obéir à ce souffle intérieur de la passion qui déborde à la surface; sa main, alongée à la hauteur du cœur, s'élevait en avant comme pour retenir un objet prêt à fuir; toute sa personne, enfin, révélait cette anxiété fiévreuse, ces palpitations de la pensée, cette agitation comprimée et pourtant visible, cette tension de toutes les facultés vers un but unique, que ceux-là comprendront qui ont aimé, et que les autres voudraient comprendre au prix d'une bonne part de leur vie.

Au moment où l'Amour achevait l'examen dont nous constatons le résultat après en avoir constaté la conclusion, le jeune homme dont nous parlons s'avança rapidement, traversa le cercle qui s'était formé autour de madame d'Isigny, et tendit en tremblant sa main à mademoiselle Anna, qui s'y appuya tout émue pour se lever. A travers les nombreux promeneurs qui sillonnaient les salons, et les groupes qui y

stationnaient, l'orchestre avait lancé son appel aux danseurs.

Fidèle au plan d'étude qu'il avait commencé à exécuter, l'Amour alla se placer à quelques pas derrière les deux jeunes gens, l'oreille aux aguets, et prêt à saisir au passage les paroles qui s'échangeraient entre eux.

Pendant les premiers instants, il remarqua que les deux acteurs soumis en ce moment à son analyse évitaient en se parlant de lever les yeux, de crainte sans doute que le regard de l'un ne rencontrât le regard de l'autre ; que le danseur se tenait droit et raide à une distance plus que normale de sa danseuse, et que, par hasard, son gant ayant frôlé le gant de celle-ci, il s'était reculé précipitamment. Le spectacle de ce manége amena sur les lèvres de Frédéric un sourire qui annonçait plus de perspicacité, de finesse et d'habitude du monde qu'on n'eût été en droit d'en attendre de la part d'un homme qui passait toutes ses nuits dans un bouge, au

milieu de gens à voix enrouée et qui ne connaissaient guère les ruses de la passion qui se trahit par les roueries innocentes qu'elle emploie pour déjouer les soupçons. Où avait-il appris cette maxime que j'ai entendu professer par un très-habile et très-spirituel homme du monde : quand vous voudrez savoir au bal si tel homme est l'amant de telle femme, examinez-les quand ils dansent ensemble, et si le danseur se tient éloigné de sa danseuse, s'ils se parlent sans se regarder, si celui-ci est toujours sérieux, si celle-là sourit toujours, si à la chaîne anglaise leurs deux petits doigts seulement se rencontrent, pariez hardiment pour l'affirmative; il y a là deux coupables devant un juge qu'ils redoutent et cherchent à tromper, et ce juge, c'est le monde.

Une fois le premier moment de terreur passé, l'Amour remarqua que les deux acteurs de cette scène se rapprochaient insensiblement, et que la conversation, d'abord interrompue par de longs

silences, devenait plus régulière. Il franchit à son tour la courte distance qui le séparait d'eux, et, retenant son souffle, il écouta.

— Anna, disait le jeune homme avec ce son de voix étouffé et en dedans que reconnaîtront ceux des lecteurs qui sont initiés aux mystères des bals parisiens sans que nous le caractérisions autrement; ainsi tout ce qu'on m'a dit est vrai : votre mariage est près de se conclure, et les bans sont déjà publiés; ainsi plus d'espoir, et il ne me reste plus qu'à m'exiler ou à mourir. Anna, vous ne m'aimez pas !

La jeune fille écoutait ces paroles les yeux baissés. En entendant l'accusation qui la concernait, elle releva un peu ses blonds cils, puis les rabaissa aussitôt. Pour toute réponse, elle arracha une feuille du camélia qui ornait sa ceinture.

— Non, Anna, vous ne m'aimez pas, reprit le jeune homme; jamais je ne croirai que votre mère ait violenté votre volonté à ce point de

vous faire contracter des nœuds que votre cœur repousse, et oublier les espérances que vous m'avez données.

Une seconde feuille détachée du camélia tomba sur le parquet.

— Pourquoi n'avez-vous pas parlé franchement à votre mère? Pourquoi n'avez-vous pas osé lui dire que votre cœur était engagé; que ce mariage auquel son obstination vous pousse ne pouvait s'accomplir? Anna, vous avez eu peur, vous avez manqué de courage, vous voyez bien que vous ne m'aimez pas!

Anna arracha en frémissant la dernière feuille qui restait à la pauvre fleur dépouillée. Qui l'eût vue en ce moment, l'eût trouvée bien à plaindre. Ses deux longs cils voilaient ses yeux, sa figure était pâle, et ses deux mains étaient tombées languissantes avec la dernière feuille du camélia.

— Louis, dit-elle d'une voix grave, écoutez-moi et ne m'accusez pas. Je vous aime, Louis! et il faut que je vous aime bien en effet pour vous le

dire, pour vous le dire ici, lorsque tant d'oreilles peuvent m'entendre, lorsque chacune de mes paroles peut se retourner sur mon cœur comme un poignard! Dieu m'est témoin que porter votre nom, devenir votre compagne, partager votre vie, serait le plus doux rêve de ma pensée. Je regardais mon mariage avec vous non seulement comme un bonheur, mais comme une dette à payer, comme une restitution, comme un devoir à accomplir. Laissez-moi achever, Louis, et ne donnez pas à mes paroles un sens qu'elles ne peuvent pas avoir. Oui, j'ai dit une dette, une restitution, un devoir; je sais tout, je sais dans quelle position la destinée nous a placés vis-à-vis l'un de l'autre. Vous étiez le parent de M. le marquis de Carbolo (elle prononça ce nom avec hésitation). Sans moi vous eussiez été un de ses héritiers naturels; son testament a changé l'ordre des choses. C'est moi qui suis riche à votre place, c'est vous qui êtes pauvre à la mienne

— Assez, Anna, assez sur ce sujet, interrompit le jeune homme; ne sentez-vous pas que votre justification est une injure?

—Encore une fois, Louis, laissez-moi achever. Mon mariage avec vous conciliait à la fois les intérêts de la justice et ceux de mon cœur; vous jugerez si j'y tenais, Louis, et si j'ai mérité l'injuste accusation dont vous m'avez flétrie.

Elle avait prononcé ces derniers mots de cette voix basse et troublée qui annonce l'approche des larmes. Elle mit la main sur son cœur pour en comprimer les mouvements, et garda quelque temps le silence.

—Au fait! au fait! se disait l'Amour, témoin attentif de cette scène, assez de roucoulements comme cela; vous vous aimez, c'est bien. Mais la suite!... voyons la conclusion, le dénoûment! Une jeune fille qui aime un jeune homme, la mère qui veut la marier à un autre homme

qu'elle n'aime pas, c'est joli sans doute! mais c'est connu! Avançons s'il vous plaît.

Ce fut le jeune homme qui reprit le premier la parole. De la justification essayée par Anna, il n'avait retenu qu'un mot : Je vous aime! mot délicieux qui remplit le cœur le plus vaste, satisfait la vanité du plus ambitieux.

— Anna, si vous m'aimez, dit-il, comme je vous aime, qui pourrait empêcher notre union? Ne trouvez-vous pas dans votre amour la force que je puiserais dans le mien? Parlez à votre mère, Anna!

— Je lui ai parlé, je lui ai dit que le mariage qu'elle me destinait répugnait à mon cœur, à ma conscience aussi. Oh! n'accusez pas ma mère, Louis; quand je lui parlais ainsi, elle était émue, elle souffrait. J'ai vu sur le bord de sa paupière s'avancer des larmes qu'elle retirait à elle aussitôt; elle me pressait les mains, elle m'embrassait tendrement. Elle eût voulu sans doute me rendre ma liberté, me laisser maîtresse de

mon choix; mais il semble qu'une puissance supérieure à la sienne enchaîne ses désirs, dirige sa volonté. Lorsque, trompée par son trouble, encouragée par son affection, je lui ai dit : Eh bien! ma mère! Ma fille, m'a-t-elle répondu tristement, le mariage que tu repousses est nécessaire; il faut qu'il s'accomplisse, il le faut!

— Mais pourquoi le faut-il? dit le jeune homme avec douleur.

— Voilà! répéta l'Amour intérieurement; pourquoi le faut-il? Moi aussi je voudrais savoir cela.

— Ecoutez, Louis, reprit la jeune fille, nous sommes tous les deux les jouets d'une destinée qui nous accablera sans doute; l'homme que ma mère me destine, elle a l'air de le craindre plutôt que de l'aimer. Plus d'une fois, à la suite des entretiens que ma mère a eus avec lui, sans doute relativement à mon mariage, je l'ai trouvée abattue, les yeux baignés de larmes; et quand je l'interrogeais, elle souriait tristement en me regardant, et me disait : « Tu

ne peux pas savoir cela, mon enfant. » En présence de cet homme, ma mère n'est plus la même qu'avec moi, qu'avec tout le monde; son regard, si affectueux et si expansif, est troublé et inquiet; sa figure est tendue, sa voix est altérée; quand il la regarde, elle baisse les yeux; et quand il fronce le sourcil d'une certaine façon qui lui est particulière, Louis, ceci n'est point un jeu de mon imagination, elle tremble, elle tremble véritablement; et je le conçois, Louis, car moi-même, quand il fronce ainsi le sourcil, j'ai peur aussi, je voudrais fuir. N'en doutez pas, Louis, cet homme pèse sur la destinée de ma mère, et par contre-coup sur la nôtre; et, quand ma mère me dit que mon mariage avec cet homme est nécessaire, qu'il faut que je sois sa femme, qu'il le faut, je ne puis m'empêcher de croire que ce n'est qu'un écho de sa volonté, et qu'elle ne dit, elle, *il faut*, que parce qu'il a dit, lui, je veux, en fronçant le sourcil.

— Et quel est donc ce terrible prétendu qui fronce le sourcil d'une façon si remarquable? se dit intérieurement l'Amour, pendant que le jeune homme, dont Elisabeth-Anna vient de nous apprendre le petit nom, Louis, répliquait avec vivacité :

— Je crois tout ce que vous me dites, Anna; mais si une destinée fatale pèse sur nous, nous laisserons-nous écraser sans résistance? Si cet homme qui impose ses volontés à votre mère est véritablement un mauvais génie, lui céderons-nous la victoire sans combat? Il n'en sera pas ainsi, Anna, sur ma parole, il n'en sera pas ainsi! Non, vous ne serez pas la femme de cet homme qui vous fait peur; non, vous ne serez pas sacrifiée contre vos goûts. Désormais, voyez-vous, c'est moi qui réponds de votre bonheur; j'en suis le gardien, et nul au monde n'y portera la main.

— La chaîne anglaise! dit à demi voix l'Amour qui s'aperçut qu'échauffés par leur con-

versation, les deux jeunes gens oubliaient la contredanse, et que les regards se portaient sur eux.

Le jeune homme se retourna, aperçut l'Amour qui lui souriait bénignement, et partit avec sa danseuse, après l'avoir remerciée du regard.

C'était la dernière figure. En reconduisant Anna, Louis lui dit :

—Souvenez-vous de ce que je vous ai promis.

— Et que voulez-vous faire? dit Anna.

— *L'homme* ne vous épousera pas tant que je vivrai. Il me tuera ou je le tuerai.

Ces derniers mots firent tressaillir la jeune fille.

— Louis, dit-elle d'une voix suppliante, pas d'imprudence, au nom du ciel! Songez à ma mère; qui sait si l'exécution de votre projet ne causerait pas sa perte? Je vous le répète, cet homme est son mauvais génie.

En s'asseyant à côté de sa mère, Anna es-

saya de reprendre son calme ordinaire; mais, en dépit de ses efforts, l'émotion qu'elle avait ressentie laissa des traces sur son jeune et fragile visage.

— Qu'as-tu donc fait de ton camélia? lui demanda madame d'Isigny.

Anna abaissa les yeux sur son corsage, et ne vit plus que la tige du camélia qui pendait brisée à sa ceinture.

— Je l'ai laissé tomber en dansant, dit-elle en rougissant pendant que son danseur s'éloignait à pas lents.

Quant au personnage principal de cette histoire, que nous connaissons sous le nom de l'Amour, il était resté immobile à la place qu'il avait occupée pendant toute la durée de la contredanse; et, la main appliquée sur son front, voici ce qu'il disait à part lui :

— Résumons, exposition ou avant-scène, comme disent les dramaturges : un vieux marquis qui meurt après avoir disposé d'un million

en faveur de sa maîtresse, il faut être clair, et de deux millions en faveur de sa fille. Action ou nœud : un mariage qui se fera ou ne se fera pas, ainsi que cela se pratique dans tous les opéra comiques, vaudevilles et autres niaiseries d'ailleurs fort réjouissantes. Personnages : une mère qui tyrannise la volonté de sa fille, et qui elle-même semble souscrire à une volonté étrangère ; une jeune fille qui cède en pleurant, qui voudrait bien ne pas dire oui, et n'ose pas dire non ; un amoureux qui veut tuer son rival, ainsi que font tous les amoureux, qui se dépite, qui ne se croit pas aimé, puis qui se croit aimé, quitte à ne pas se recroire aimé l'instant d'après, un amoureux enfin !... Reste un quatrième personnage : le prétendu ! Celui-là est un personnage mystérieux, qui fronce le sourcil d'une façon étrange et fait trembler tout le monde. C'est bien cela ; rien ne manque : exposition, drame, noms et caractères des personnages, tout y est.

Et l'Amour ajouta en guise d'annotation :

« Savoir quel est le personnage inconnu;
« l'observer, s'il est au bal; et, s'il n'y est
« pas, obtenir des renseignements sur son
« compte. »

Qu'il fût au bal, cela n'était pas probable, avec la sûreté de flair que l'Amour se reconnaissait, il eût dû déjà le *lever*. Mais par quel hasard n'y était-il pas? Pour répondre à cette question, restait le parti des renseignements auquel l'Amour se résigna, faute de mieux.

Cette dernière manœuvre ne présentait pas de grandes difficultés d'exécution. Le mariage d'Anna n'était plus un secret; la publication des bans en faisait une chose officielle. En se mêlant à un groupe de ces jeunes gens qui n'ont d'autre emploi dans les bals que de danser ou de médire, il apprit bientôt tout ce qu'il désirait savoir; et nous compléterons la liste de nos personnages, en rapportant ce qu'il recueillit de différentes souches.

IV

Le prétendu mystérieux d'Elisabeth-Anna se nommait M. Nihl; il était Américain, ou, comme il le disait lui-même avec cette affectation particulière aux républicains orgueilleux d'outre-mer, citoyen des Etats-Unis; il possédait, disait-on, une grande fortune, avantage

que les démocrates américains prisent à l'égal des aristocrates des autres nations ; c'était un homme de quarante ans à peu près, qui, deux ans environ avant la mort du marquis, s'était lié avec madame d'Isigny, et qui depuis avait été habitué de la maison, et presque commensal. Quant au fameux froncement de sourcil qui lui était particulier, comme à un des héros de Walter-Scott, l'Amour n'obtint rien à cet égard; tout ce qu'on lui dit, c'est que M. Nihl était un homme de grandes manières, d'un extérieur imposant, parlant peu, mais, quand il parlait, développant en peu de mots ses idées, et les présentant d'une façon énergique et carrée. De ses rapports intimes avec madame d'Isigny, on ne connaissait rien, si ce n'est que celle-ci le consultait en toute occasion, et n'agissait guère que d'après ses conseils. Quant à cette question subsidiaire : Pourquoi n'était-il pas au bal? voici la réponse qu'on y fit : M. Nihl voyageait en ce moment dans la midi de la France,

et n'était attendu à Paris que dans quelques jours.

En tout ceci la part du romanesque était bien restreinte ; aussi l'Amour ne s'arrêta-t-il pas longtemps à l'examen de ce nouveau personnage qu'il désignait sous le nom générique du *prétendu*, et, après quelques secondes de réflexions, se dit-il résolument :

— Maintenant, partons du pied gauche.

Ces paroles annonçaient le commencement de l'action à son point de vue; il allait entrer en scène.

S'il est vrai que le travail de la pensée qui juge après avoir comparé, ou qui, en d'autres termes, arrive à la conclusion finale de tout syllogisme bien fait, à l'action, se produit au-dehors, et réalise ce genre de beauté que les philosophes appellent, je crois, la beauté morale, nous pouvons affirmer que l'Amour était *beau*, en ce moment, à un degré remarquable : son crâne, dégarni de cheveux, sem-

blait illuminé, et ses yeux avaient cette clarté d'intuition que, pour notre part, nous avons toujours regardée comme le seul signe physiognomonique infaillible. Il traversa comme une flèche le salon où il se trouvait, dans toute la longueur, et alla tomber droit auprès du sentimental amant d'Anna qui, appuyé de nouveau sur la cheminée, avait repris son attitude mélancolique et méditative. Ainsi juxta-posées, les deux têtes se rencontrèrent dans le même rayon de lumière, et se firent mutuellement ressortir par l'effet du contraste; l'une blonde, à demi voilée, indécise, un peu semblable à ce portrait de Raphaël qui résume dans ses lignes les rêveries, les vagues désirs et les fantaisies innommées du jeune âge; l'autre, dépouillée, mais vivace et magique, comme ces têtes que vous avez vues quelquefois autour d'un tapis vert. Deux jeunes gens qui posaient devant la cheminée, qu'à leur costume tant soit peu excentrique, et surtout

à ce coup d'œil inquisitorial qui effraie tous les gens du monde, on devait prendre pour des artistes, remarquèrent le jeu puissant de cette juxta-position, car l'un des deux dit à l'autre :

— Regarde donc M. d'Aranda, ne dirait-on pas l'ange de la mélancolie pleurant sur les ruines de ses vastes illusions, à côté de quelque ponte émerite qui pique la carte avant de risquer son attaque?

— Oui, répondit l'autre; il pleure sa succession que madame d'Isigny lui a ravie. Quel trésor pour une femme que ce marquis de Carbolo ! Dieu veuille avoir son âme.

L'Amour seul entendit ces paroles. Pour Louis d'Aranda, il était véritablement absorbé dans ses méditations, et ne redressa même pas sa tête affaissée, quoique son nom eût été prononcé assez haut à ses oreilles, et il ne fallut rien moins qu'une interpellation directe,

répétée deux fois, pour le réveiller de son sommeil.

— Monsieur, je désirerais vous parler, lui dit l'Amour ; je désirerais vous parler, répéta-t-il *rinforzando*.

Le jeune homme tourna languissamment la tête avec cette indifférence triste qui annonce le détachement complet de toutes les pensées qui ne sont pas la pensée chérie, et son regard tomba terne et froid sur l'Amour, sans étonnement, sans curiosité, sans intérêt d'aucune nature.

— L'affaire dont j'ai à vous entretenir, continua celui-ci, est d'une très-haute importance, et je ne crois pas le lieu où nous sommes propre à un pareil entretien ; il y a ici trop d'yeux et trop d oreilles. Voulez-vous me suivre dans le salon de jeu ?

— Mais là aussi, dit Louis d'Aranda, il y a des yeux et des oreilles.

— Vous vous trompez, dit l'Amour éclaircissant par un sourire l'ellipse de sa phrase, il y a des joueurs.

Louis suivit machinalement son interlocuteur, sans demander et sans se demander à lui-même quel pouvait être le prétexte de cet entretien avec un homme qu'il ne se rappelait pas avoir jamais vu. Lorsqu'ils furent arrivés au salon de jeu, l'Amour l'attira dans l'embrasure d'une croisée garnie d'un quadruple rideau, et lui dit :

— Monsieur, je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous; mais n'importe, écoutez-moi, et si je ne prends pas de précaution oratoire, si, dans ma conversation, je brûle les étapes, ne vous étonnez pas, vous et moi avons besoin d'aller vite en besogne. Vous aimez mademoiselle Anna-Elisabeth d'Isigny; ne m'interrompez pas, je vois ce que vous voulez me demander. Comment sais-je cela ? qui me l'a dit ? je le sais : voilà tout; passons. Mademoi-

selle Anna-Elisabeth d'Isigny vous aime, voilà que vos yeux s'allument, que vos lèvres s'agitent; vous vous demandez si vous ne devez pas vous montrer irrité, et nier d'abord ce que j'affirme; si, enfin, avant de rien entendre, vous ne devez pas savoir à quel titre je vous parle. Laissez-moi aller, monsieur; ne niez pas, ne vous irritez pas, je continue Epouser mademoiselle d'Isigny serait pour vous la félicité suprême, mais elle est promise à un autre, les bans sont publiés; dans huit jours, peut-être avant, elle portera un autre nom que le vôtre. Je comprends, monsieur, votre geste menaçant : Jamais ! voulez-vous dire; jamais ce mariage ne s'accomplira, plutôt mourir !... Hélas, monsieur ! vaines illusions de l'amour, qui se crée des chimères dans le désespoir comme dans le bonheur. Que ferez-vous ? voyons : vous vous battrez avec votre rival, c'est là l'*ultima ratio* des jeunes gens. D'abord vous pouvez être tué : cela est

impossible, je le sais bien. Oh ! je comprends la logique des amoureux qui disposent à leur gré de tous les événements, de toutes les chances de la vie. Vous sortirez vainqueur du combat; cela doit être, cela sera : vous avez le ciel pour vous, et votre bon droit. Voilà ce que vous pensez; à la bonne heure ! et moi je reprends : Vous pouvez être tué, cela est impossible, mais cela se peut. Pourtant, monsieur, je consens, pour un moment, à adopter vos illusions : le ciel et votre bon droit vous protègent; vous avez la chance heureuse pour vous; vous tuez votre rival : tout va bien. Comment madame d'Isigny vous refuserait-elle sa fille ? mademoiselle Anna est à vous. Ici, monsieur, et avant de répondre, je dois vous prévenir encore contre l'étonnement. Vous savez que votre rival exerce sur madame d'Isigny un empire mystérieux, mais incontestable. Il semble que la destinée de la femme soit fatalement

attachée à la destinée de l'homme. Qui sait si la mort de l'un n'entraînerait pas la perte de l'autre ! Songez-y.

Malgré les efforts de l'Amour pour prévenir Louis d'Aranda contre l'étonnement que devaient lui causer ses paroles, celui-ci, en entendant cette dernière phrase, ne put s'empêcher de tressaillir. Cette phrase, il l'avait déjà entendue à peu près de la bouche d'Anna ; et qu'un étranger, un inconnu, fût initié à un mystère dont il se croyait l'unique dépositaire, cela passait toute croyance : aussi examina-t-il son interlocuteur avec plus d'attention qu'il ne l'avait fait jusque-là, et sa figure lui revint en mémoire. Il se rappela que pendant la contredanse qu'il avait dansée avec Anna, c'était lui qui l'avait rappelé à propos au sentiment des convenances que l'orchestre ne lui rappelait plus. Par suite de cette réminiscence, le visage de Louis d'Aranda se colora d'une

légère rougeur; ce fut avec plus d'irritation encore que de surprise qu'il lança ces quelques mots à l'Amour :

— Mais vous nous avez donc écoutés, monsieur?

— Quand je vous aurais écoutés, dit l'Amour, qu'importe, la question n'est pas là : je sais, voilà ce qui est certain; et permettez-moi de répondre : j'ai fait clairement, je crois, le bilan de votre situation ; je vous ai arraché cette dernière espérance que vous établissiez sur les chances d'un duel; vous n'avez pas même le droit de jouer pile ou face. Vous êtes enchaîné, monsieur, lié invinciblement; vous êtes pris entre deux murailles qui se resserrent à chaque instant pour vous écraser. Si vous ne tuez pas votre rival, pas de mariage; si vous le tuez, gare le coup double; et qui sait ce que l'avenir pourrait amener de désastres?

L'Amour évoquait à dessein cette fantasmagorie, dont quelques mots de mademoiselle d'I-

signy lui avaient fourni le premier motif; il comprenait qu'avant de lancer son interlocuteur dans un nouvel horizon d'idées, il fallait saccager le sol derrière lui, et raser ses dernières ressources. Avant de bâtir, il déblayait; la démolition d'abord, la reconstruction ensuite. Une pareille tactique était d'un effet sûr; aussi nous aurons peine à dire la foule de pensées qui assiégèrent en ce moment l'esprit de Louis d'Aranda. Dans sa stupeur, il n'essaya pas de rétorquer le dilemme qui, fondé sur les pressentiments peut-être erronés d'une jeune fille, prenait dans la bouche de l'Amour la consistance d'un argument irréfutable; aussi sa réponse indiqua-t-elle l'irrésolution d'un esprit qui se débat dans l'obscurité.

—Monsieur, dit-il, quand j'admettrais comme vrai tout ce que vous affirmez, il me resterait toujours à vous demander dans quel but et à quel titre vous me faites une ouverture qui

assurément doit me paraître au moins singulière.

— Le titre! encore une fois, peu importe, dit l'Amour; quant au but, nous y viendrons. Je suis satisfait de voir que vous comprenez le péril de votre situation, et que, pour vous sauver, il faut véritablement un miracle.

L'Amour avait accentué à dessein et lentement chaque syllabe de cette dernière phrase; il reprit du même ton et avec la même lenteur :

— Or ce miracle en votre faveur, il n'y a qu'un homme au monde qui puisse le faire.

— Et quel est cet homme? demanda Louis d'Aranda.

— Moi !

— Vous!

Ces deux monosyllabes se suivirent de si près, que, pour nous servir d'une expression assez pittoresque, si elle n'est pas académique, ils semblèrent s'enjamber.

— Moi ! répéta l'Amour, comme pour imprimer plus profondément le mot dans l'esprit de son auditeur.

— Quoi ! monsieur, reprit Louis d'Aranda avec une sorte d'incrédulité, vous pourriez faire que le mariage projeté ne s'accomplît pas ?

— Je pourrais faire, répéta l'Amour, que le mariage projeté ne s'accomplît pas, et de plus, ajouta-t-il, je pourrais faire que mademoiselle d'Isigny devînt votre femme.

Ces mots produisirent sur le jeune homme une sorte de commotion électrique.

— Ma femme ! ma femme ! répéta-t-il en délire ; puis sa tête, qui s'était un moment redressée, s'affaissa de nouveau, ses paupières, qui s'étaient détachées pour laisser passage à l'ivresse qui se peignait dans ses yeux, se replièrent sur elles-mêmes, et il reprit d'une voix émue :

— Mais quels moyens, monsieur, comptez-vous donc employer ?

— Je réponds du succès, dit l'Amour; mais les moyens me regardent. Permettez-moi de garder mon secret.

Louis d'Aranda parut hésiter quelques instants; et, comme l'Amour l'interrogeait du regard :

— Monsieur, reprit-il, je ne dois pas accepter votre intervention; et tout en vous remerciant de l'ouverture que vous me faites, je vous déclare que je la considère comme non avenue.

— Ainsi vous renoncez à la main de mademoiselle d'Isigny?

— J'y renonce, car je serais au désespoir d'acheter même le bonheur au prix d'une indélicatesse.

— J'entends, dit l'Amour, vous suspectez ma loyauté; vous craignez que je n'emploie pour vous servir des moyens illégaux, honteux peut-être; c'est bien cela, n'est il pas vrai?... Vous êtes un digne jeune homme, et

je veux vous rassurer. Je vous affirme donc que je ne compte employer que des moyens honnêtes, et que vous n'aurez pas à rougir de l'appui que je veux vous prêter. Cette déclaration vous suffit-elle?

On conviendra que pour un amant au désespoir qui craint de perdre celle qu'il aime, cette situation était nouvelle assurément et critique; la figure d'Aranda exprima de nouveau la joie mêlée d'étonnement.

— Ainsi, dit-il, vous m'affirmez que vous ne tenterez rien qui ne soit permis, vous me l'affirmez sur l'honneur?

— Sur l'honneur, dit l'Amour en se redressant et avec un geste plein d'emphase.

— Alors, monsieur, dit le jeune homme passant décidément du doute à la confiance, comment vous remercier? Par quel motif pouvez-vous vous intéresser si fort au sort d'un jeune homme que vous ne connaissez pas? Comment reconnaîtrai-je jamais tant de bonté?

Merci à vous, monsieur, qui avez compris ma détresse, et venez à mon aide; merci à vous, qui tendez au naufragé le rameau protecteur. Entre vous et moi maintenant, monsieur, c'est à la vie et à la mort, et permettez-moi de m'honorer du titre de votre ami.

Quiconque eût attentivement observé la physionomie de l'Amour, y eût trouvé une expression d'ironie comprimée, un de ces sourires d'usurier en contact avec la reconnaissance naïve d'un pauvre diable qui prend pour un bienfait un placement au denier vingt.

— Monsieur, dit l'Amour, nous vivons dans un temps où les sentiments désintéressés sont rares, et, certes, personne ne s'en afflige plus que moi. Par quelle fatalité les hommes sont-ils amenés à l'oubli des vertus primitives? Pourquoi ne rencontre-t-on plus de ces cœurs d'or qui obligent pour obliger, et goûtent le plaisir si doux de faire des ingrats? Beau sujet de mémoire académique, mais que je ne veux

pas traiter en ce moment; il me suffit de constater que notre siècle est un siècle d'argent : les bienfaits se paient, les services s'escomptent. Triste! monsieur, très-triste!... je suis de votre avis. Mais enfin permettez-moi d'aller droit au fait, sans circonlocution, sans phrase. Dans tout ce que nous avons dit jusqu'à présent, c'est de vous seul qu'il s'est agi; j'ai fait votre part, je vais faire la mienne.

En entendant ces dernières paroles, qui renfonçaient dans son cœur ces sentiments de reconnaissance trop tôt exprimés, Louis d'Aranda reprit sa première froideur et son air de doute: il avait cru rencontrer un ami, il se heurtait à un homme d'affaires.

— Mademoiselle d'Isigny, reprit l'Amour, a deux millions de dot, n'est-il pas vrai?

— Je ne me suis jamais occupé du chiffre de la dot de mademoiselle d'Isigny.

— Je m'en suis occupé; moi, et si vous ne saviez pas cela, je vous l'apprends. Mademoi-

selle d'Isigny a deux millions de dot; ne froncez pas ainsi le sourcil, jeune homme, le bonheur est assez rare pour qu'on le paie; voici ma proposition : si vous épousez mademoiselle d'Isigny, comme je vous le promets, vous me compterez, le jour du mariage, cinq cent mille francs!... Ça va-t-il? Voilà que vous rougissez; allons donc! Ne savez-vous pas que dans le monde les trois quarts des affaires se font de la sorte? Sans prime, monsieur, on n'obtient pas une place, on ne fait pas un beau mariage; la prime est la base fondamentale de la société, l'élément le plus actif de la civilisation. Le droit de commission, monsieur, est un droit imprescriptible. Laissez-vous faire, croyez-moi. Quinze cent mille francs, monsieur, plus une femme que vous aimez, et que vous perdez si vous n'acceptez ma proposition; tout ceci vaut la peine d'être considéré..

— Monsieur, dit Louis d'Aranda, je regrette seulement de vous avoir écouté si longtemps.

Si, tout d'abord, vous m'eussiez proposé ce que vous me proposez maintenant, je n'aurais pas tardé tant à vous assurer de mon mépris.

Ces mots terminèrent l'entretien. Louis d'Aranda jeta sur l'Amour un de ces regards qui, sur un homme encore quelque peu chaud de cœur, font l'effet d'un coup de cravache au visage, et s'éloigna lentement.

— Chauffez! chauffez-moi cela! dit l'Amour qui, à ce regard de mépris, avait répondu par un sourire de pitié, allez la claque!... Vertu! délicatesse! honneur! le grand tralala! Jetez ces mots-là devant un parterre de fripons patentés, et on les applaudira à rompre les banquettes. Chauffez donc! chauffez toujours!... Très-bien! bravo! enlevé!... La Parisienne!... Oh! niais! niais! trois fois niais! reprit-il après un instant de silence. « *Je n'aurais pas tant tardé à vous assurer de mon mépris.* » Il a bien dit cela! Du mépris, et pourquoi? parce que tout son bonheur est entre mes mains, et

que je ne veux pas le lui lâcher gratis; parce que je lui apporte une fortune et que je réclame *une récompense honnête!* Et l'on me dira que si je trouve dans la rue un portefeuille contenant deux millions, il faut que je le reporte à un propriétaire qui me dira : Ce que vous faites est bien, mon ami; je vous estime et vous prie de me faire l'honneur de dîner avec moi. Merci! c'est du foin qu'il me faudrait à manger. Ah! monsieur Louis d'Aranda, vous voulez que je remette entre vos mains une femme charmante et une dot de deux millions, le tout pour la plus grande gloire de Dieu dans le ciel et la béatification sur la terre des hommes de bonne volonté! Pendant huit jours vous m'appellerez votre ami! votre cher ami! Pendant un mois vous m'admettrez à votre table! et après, votre serviteur très-humble! Chaque fois que j'irais vous demander, le suisse de votre hôtel me répondrait : Monsieur est à la campagne, monsieur est indisposé, monsieur

n'est pas visible! et tirez la ficelle, la farce est jouée! Oh! que nenni! mon gentilhomme; en cette occasion, c'est moi qui suis le roi de la fève; il me faut ma part du gâteau, je la veux, et je l'aurai.

Au moment où l'Amour achevait cette tirade si diversement accentuée, et qu'il aurait fallu noter comme une page de musique pour en bien faire comprendre la tonalité, un mot, prononcé par une voix de femme, arriva à son oreille :

— Monsieur!

Il se retourna et se trouva en face de madame d'Isigny qui le considéra quelque temps en silence.

— Monsieur, dit-elle alors, maintenant que je suis bien assurée de ne pas vous connaître, il me sera permis, comme maîtresse de maison, de vous demander comment vous êtes au nombre de mes invités, et quelle est la personne qui s'est chargée de votre présentation?

Tout autre que l'Amour eût été bien embarrassé par une pareille question. Celui-ci s'affermit sur ses jarrets, et, avec le même ton de sécheresse polie que madame d'Isigny avait employé, il répondit :

— Je n'ai été présenté par personne, madame.

— Mais, monsieur, je croyais que chez moi on n'était reçu que sur le vu d'une lettre d'invitation.

— J'avais une lettre d'invitation, madame.

— Qui vous l'avait remise, monsieur ?

— Je l'ai trouvée, madame.

— Prise, peut-être, monsieur !

— Volée, si vous voulez, madame ; je ne chicane pas sur les mots.

— Mais, monsieur, ce sont plus que des mots, ce sont des faussetés. Ainsi vous avouez que vous vous êtes introduit chez moi sans être invité, ni seulement recommandé ; que vous êtes ici subrepticement, monsieur, comme un

étranger, et, puisque vous chicanez si peu sur les mots, comme un intrus?

— Intrus, soit ; et vous voulez me faire comprendre que ma présence ici n'est pas suffisamment justifiée? j'ai compris, madame, et je regrette de n'avoir pas été au-devant de votre désir.

L'Amour, en disant ces mots, s'inclina profondément et fit quelques pas à reculons.

— Où allez-vous, monsieur?

— Je sors, madame.

— Mais, monsieur, j'ai encore un mot à vous dire.

— A vos ordres!

— On m'a dit, monsieur, que, non content de vous être introduit dans mon salon comme...

— Vous avez déjà qualifié mon introduction, madame; ne tombons pas dans les redites!

— On m'a dit, enfin, reprit madame d'Isigny, que vous vous étiez permis de vous ingérer dans les affaires de ma famille.

— Qui vous a dit cela, madame?

— Un jeune homme dont la loyauté ne peut être révoquée en doute!

— M. Louis d'Aranda, peut-être.

— Lui-même, répondit madame d'Isigny en regardant fièrement son interlocuteur, comme pour l'écraser de son regard.

— Digne jeune homme en effet, dit l'Amour en riant; on ne saurait pousser plus loin l'esprit de chevalerie : sacrifier ses intérêts propres à l'intérêt de la vérité, c'est du François 1er à Pavie! Vous verrez que le digne jeune homme tiendra lui-même le poêle nuptial sur le front de son heureux rival.

Il s'arrêta; et, se posant avec une sorte d'ironie théâtrale :

— Eh bien! madame, ajouta-t-il après une pause.

— M. Louis d'Aranda, reprit madame d'Isigny, m'a dit que vous prétendiez vous opposer au mariage de ma fille; je vous

avouerai, monsieur, qu'une pareille prétention de la part d'un étranger, d'un inconnu, aurait lieu de me surprendre si je ne la considérais pas comme une plaisanterie ou une mystification.

— Ni plaisanterie, ni mystification, chose sérieuse, très-sérieuse, madame.

— Quoi, monsieur !...

— Oui, madame.

— Et vous prétendez qu'il dépend de vous de rompre un mariage consenti par ma fille, arrêté par moi !

— Je le prétends.

Madame d'Isigny regarda une seconde fois l'Amour en faisant un mouvement d'épaules qui signifiait clairement :

— Cet homme est fou !

— Pas si fou que vous le croyez, dit l'Amour qui interpréta selon sa signification réelle ce geste de pitié.

— Et quels moyens avez-vous donc à votre disposition ?

— Ce n'est pas ici le lieu de m'expliquer, dit l'Amour, nous nous reverrons ; qu'il vous suffise seulement, pour ce soir, de savoir que je n'emploierai pas de moyens, je ferai valoir des droits.

— Des droits, monsieur !

— Des droits, madame.

— Et quels droits, monsieur, pouvez-vous avoir ?

— J'ai l'honneur de vous saluer.

L'Amour s'éloigna laissant madame d'Isigny en proie à la surprise la plus violente, et s'adressant mentalement des questions auxquelles il était impossible de trouver une réponse satisfaisante. De quels droits veut-il parler ? quel est cet homme, et où veut-il en venir ?

Le lendemain l'Amour entra dans la matinée dans l'étude de Me Dubut, notaire, rue de Cléry ; et, s'adressant au principal clerc :

— Vous devez avoir, dit-il, dans vos dossiers, la minute d'un acte qui constate que le 16 décembre 18.. un individu s'est présenté devant Me Dubut, et s'est reconnu pour le père d'une fille inscrite à l'état civil du huitième arrondissement, sous le numéro 6500, et sous le nom d'Elisabeth-Anna, fille de demoiselle Elisabeth-Marie, dite madame d'Isigny. Voici mon extrait de naissance légalisé à la mairie de mon arrondissement, qui établit que je suis l'individu dont il s'agit dans l'acte en question, et par conséquent le père de ladite demoiselle Elisabeth-Anna. Voulez-vous rechercher cet acte et m'en donner copie?

Le clerc de notaire examina attentivement l'extrait de naissance que l'Amour avait déplié devant lui, et tira de son casier un carton poudreux qui portait la date de l'année indiquée, et finit, après avoir quelque temps compulsé les papiers qui le remplissaient, par

trouver l'acte qu'on lui demandait; copie en fut faite et remise à l'Amour.

Au sortir de l'étude du notaire, celui-ci se rendit dans une étude d'huissier, exhiba ses papiers, et dit à l'huissier qu'en vertu de l'acte authentique qui le constituait père de mademoiselle Elisabeth-Anna, il désirait former opposition au mariage de ladite demoiselle, publié et affiché sans son consentement.

L'huissier lui remit une opposition en forme. Muni de ces différents papiers, l'Amour, rentré chez lui, les mit sous enveloppe à l'adresse de madame d'Isigny, en y joignant le billet suivant :

« Voici, madame, deux actes authentiques,
« l'un par-devant notaire, l'autre par huissier;
« l'acte par-devant notaire constate mes droits,
« l'acte par huissier indique la marche que je
« compte suivre, si vous ne consentez pas à
« entrer en arrangement avec moi. Je viens

« de le dénoncer à l'officier de l'état civil; je « vais passer chez vous pour savoir votre ulti- « matum.

« Aujourd'hui même j'aurai l'honneur de « vous rendre visite. »

— Tire-toi de là! s'écria l'Amour d'un air de triomphe après avoir expédié ce paquet. Ah! monsieur d'Aranda, vous avez repoussé mes offres, refusé mes services !... Que m'importe! muni comme je le suis, je dirai à la mère : Vous voulez marier votre fille sans mon consentement; allons donc! En vertu de mon pouvoir paternel, j'ai le droit de m'opposer au mariage, et je m'y oppose; mais ce mariage vous tient au cœur, mais, comme vous l'avez dit vous-même, il est nécessaire, il faut qu'il s'accomplisse, il le faut; à la bonne heure! composons; je me désiste; mais donnez-moi cinq cent mille francs; sinon, non. Si la mère résiste, si, aveuglée qu'elle est, elle s'emporte, menace et ne veut entendre à rien,

j'irai trouver le prétendu, et je lui dirai : Vous voulez palper deux millions, c'est bien, c'est spirituel, je vous approuve; mais j'en veux ma part, moi! cinq cent mille francs, s'il vous plaît! Et si tout ce monde aime mieux combattre que de céder, nous combattrons, morbleu! Qu'ai-je à perdre ?... De l'argent? impalpable chez moi comme une ombre! Ma réputation? en la perdant, j'y gagnerais. Fortune! fortune!... qui m'aurait dit que dans ce chiffon de papier que je brûlais à l'estaminet pour allumer ma pipe il y avait un avenir tout entier! Qui donc m'a dit ce jour-là : Souviens-toi que l'enfant doit une pension alimentaire à son père? Il avait raison celui-là. Merci du conseil, vieux, j'en profiterai. Dans ce monde il n'y a que les sots qui s'abîment. *Væ stultis!* mais honneur, glorification et liesse aux gens d'esprit! J'ai trouvé cinq cent mille francs dans le Code civil; honneur aux législateurs! vive l'empereur!....

Cette espèce d'hosannah, récité par l'Amour du ton d'un malade en délire, retentissait dans une petite chambre à peine meublée, éclairée par une seule fenêtre en mansarde, dont les vitres tremblaient à chaque mot.

Le mobilier de cette chambre se composait, outre quatre chaises de paille, d'une mauvaise couchette en bois peint et d'une petite table couverte d'une dizaine de pipes en terre, éparpillées sans ordre. Entre cette misère et la fortune que l'Amour évoquait, il y avait un contraste qui expliquait l'ardeur furieuse de son langage; en voyant le point de départ, on comprenait mieux la violence des désirs et la disproportion du but.

L'Amour s'arrêta essouflé et se promena quelque temps avec agitation; puis, se posant d'un air solennel devant la petite table qui occupait le milieu de la chambre, il prit une à une les pipes qui la couvraient et les brisa, en disant :

— Adieu, saletés, misères, haillons de ma vie présente; j'ai assez épuisé la lie du calice, j'en veux le miel maintenant; je veux redevenir ce que j'ai été, je veux, avant de mourir, connaître ce qu'il y a de caché au fond de ce mot magique : le bonheur! Le papillon a repris ses ailes; je respire, je renais.

— Tiens! tu casses ta vaisselle, dit derrière lui la voix d'un homme qu'il n'avait pas vu entrer.

C'était Mardoche. L'Amour rougit un peu en le voyant; puis, reprenant aussitôt son aplomb :

— Vieux, dit-il, n'aie pas peur, je te rendrai tes cinq louis avec les intérêts et les intérêts des intérêts, et le droit de courtage, et le droit de commission, et tous les droits imaginés par les banquiers pour faire mousser un bordereau; mais je n'ai pas de temps à te donner, il faut que je m'habille, et que je sorte.

Mardoche était émerveillé, le sentiment

d'admiration éveillé en lui la veille se continuait en s'augmentant.

— Vieux, dit-il à l'Amour, tu as tort de me parler de la bagatelle que tu me dois; cinq louis! voilà-t-il pas un beau vas-y-voir pour un homme comme toi! ne m'en parle pas, ou je me fâcherai, entends-tu? Je suis ton ami, je suis à ton service! Est-ce que tu ne vas pas changer d'appartement?

— Si fait, dit l'Amour qui, pendant que Mardoche parlait, avait commencé les opérations de sa toilette. Passe-moi mes chaussettes, vieux!

— Il te faut un logement maintenant dans la Chaussée-d'Antin (donnant les chaussettes) et un domestique.

— J'aurai tout cela : un salon, une chambre à coucher, un boudoir et des fauteuils élastiques. Passe-moi mon pantalon.

— J'espère que tu n'oublieras pas les amis! Si tu as quelque bonne petite affaire, tu m'y

mettras pour quelque chose! Je t'ai toujours aimé, moi, estimé (passant le pantalon), admiré!

— Je penserai à toi. Mon gilet!

— Voilà.

— Ma cravate!

— Voilà.

— Mon habit!

— Voilà! voilà!

— Brosse-moi mon chapeau!

Mardoche, avec l'empressement d'un domestique, passa les crins à demi rongés d'une brosse poudreuse sur un chapeau de soie qu'il présenta très-humblement à l'Amour, en lui disant très-sérieusement :

— Etes-vous content, maître?

L'Amour se coiffa, passa devant Mardoche en lui faisant signe de le suivre, franchit lestement les six étages qui élevaient sa chambre à cent vingt pieds au-dessus du niveau de la Seine, et lui fit, pour le congédier, un geste de

grand seigneur, pendant que celui-ci murmurait en le quittant :

— Ce gaillard-là me fascine, il a du Napoléon dans la figure !...

Madame d'Isigny était seule dans un petit salon qui lui servait de reposoir, et dont le demi-jour convenait merveilleusement à la beauté mourante de ses traits un peu fatigués. Au moment où on introduisit l'Amour auprès d'elle, elle était couchée plutôt qu'assise dans un fauteuil à dossier recourbé, et tenait entre ses mains les papiers que celui-ci lui avait expédiés. Au bruit que fit l'Amour en entrant, elle leva à peine la tête ; lui, sans en attendre l'invitation, s'assit résolument en face d'elle.

— Madame, dit-il, me voici à vos ordres. Vous avez lu les papiers que je vous ai fait remettre ; qu'en pensez-vous ?

— Je pense, monsieur, que vous jouez un jeu très-dangereux, dit madame d'Isigny sévèrement. Si je n'avais écouté que mon indi-

gnation, je vous aurais déjà dénoncé, et, en ce moment, vous seriez entre les mains de la justice.

— Oui-dà !... et pourquoi, s'il vous plaît ?

— Vous me le demandez !

— J'ai cette fatuité-là.

— Me croyez-vous donc aveugle ou idiote ? Ecoutez-moi : si j'ai consenti à vous recevoir, à vous entendre, c'est par pitié, monsieur, c'est par pitié seulement ! J'ai bien voulu ne voir dans votre conduite qu'une plaisanterie, déplacée sans doute, mais qui enfin ne mérite pas les galères.

— Les galères ! dit l'Amour du même ton d'ironie qu'il avait déjà employé.

— J'ai espéré, continua madame d'Isigny, qu'en face de moi, vous n'oseriez pas soutenir le mensonge que vous avez émis; que vous viendriez à récipiscence; et j'aime mieux faire reconduire par mes gens un insolent jusqu'à

ma porte, que de livrer un faussaire à la vindicte des lois.

En disant cela, madame d'Isigny couvrait l'Amour de son regard en femme sûre de sa puissance, et qui ne craint pas de se voir contestée.

— Je vous remercie, madame, dit l'Amour, de votre bonté grande. Me faire reconduire par vos gens jusqu'à votre porte, cela est possible : quatre hommes valent mieux qu'un ; mais me livrer comme faussaire à la vindicte des lois, voilà ce dont je vous défierais, si je ne voulais pas être plus poli avec vous que vous ne l'êtes avec moi.

— Vous m'en défieriez, monsieur ! dit madame d'Isigny que la colère commençait à gagner.

— Je vous en défierais, madame, et cela par une raison toute simple, c'est que je ne suis pas un faussaire comme vous le pensez ; l'acte que je vous ai déféré est authentique, et

si vous voulez prendre la peine d'aller chez le notaire qui l'a passé, vous en trouverez la minute : vous voyez que je suis en règle.

Madame d'Isigny se leva vivement et appuya sa main sur le cordon d'une sonnette.

— Ne sonnez pas, madame, dit l'Amour en arrêtant son bras; pas de bruit, pas de scandale, c'est dans votre intérêt que je parle, causons plutôt; rasseyez-vous.

— Ainsi, monsieur, reprit madame d'Isigny, vous persistez à prétendre que tout ce qui se passe n'est pas une plaisanterie : l'acte est authentique, dites-vous; j'ai intérêt à éviter le scandale. Tant d'audace est incroyable, monsieur. Vous me faites pitié, vous me faites peur !

—Le dernier mot est plus juste que le premier !

— Ainsi vous persisterez à soutenir ce qui est consigné dans cet acte indigne?

— Je m'y référerai.

—En face de moi! sans trembler, sans rougir!

— L'acte est là.

—Mais je ne vous connais pas, monsieur! Hier encore je ne vous avais jamais vu de ma vie. Vous êtes un étranger pour moi, un inconnu, et vous prétendez.....

— L'acte, madame, les écrits font foi, vous le savez bien.

Nous prions nos lecteurs de se bien pénétrer de la situation. Un homme vient dire à une femme :—Je suis le père de votre fille. — Je ne vous connais pas, dit la femme.—J'ai un acte qui prouve ce que j'avance.—Je ne vous ai jamais vu. — L'acte!... — J'ignore jusqu'à votre nom. — L'acte!... Et la femme a beau nier, l'homme persiste avec sang-froid, sans trouble et sans hésitation. A la négation de fait, il oppose l'affirmation de droit; à la réalité, la fiction légale. Que peut faire une femme qui ignore les éléments de la procédure, les imperfections du code, si ce n'est, comme madame d'Isigny,

regarder d'abord l'homme qui lui parle comme un insensé, et le menacer de le faire reconduire par ses gens; puis, en voyant son insistance, son aplomb, sa sécurité dans le mensonge, finir par avoir peur après avoir eu pitié ?

—Abrégeons, reprit l'Amour que cette discussion impatientait et qui avait soif d'arriver à son but. Savez-vous, madame, qu'en vertu de l'acte qui établit mes droits, je pourrais arracher votre fille de vos bras, réclamer l'administration de ses biens, la marier selon mon gré, exercer enfin tous les pouvoirs que la loi accorde au père sur les enfants ?

— Et vous réclamez ces pouvoirs ?

—Ne suis-je pas le père? dit l'Amour avec un épouvantable sérieux.

— Le père de mon Anna !

— D'Elisabeth-Anna; lisez l'acte.

— Monsieur ! monsieur ! vous me rendez folle ! Laissez-moi appeler ! cette scène me tue,

votre apparition est un mauvais rêve, chacune de vos paroles est un coup de poignard.

Madame d'Isigny était hors d'elle, son regard s'égarait, ses idées devenaient confuses. Elle était en effet sous le coup d'un mauvais rêve.

— Calmez-vous donc, reprit l'Amour de sa voix la plus douce, vous vous faites mal; à quoi bon? Ces droits du père sur son enfant, que je vous rappelais, je ne veux pas les exercer dans toute leur étendue; non, madame, vous garderez votre fille, votre Anna, vous la marierez à votre fantaisie; seulement le consentement d'un père....

— Encore !

— Lisez, l'acte mérite bien qu'on l'achète par un léger sacrifice.

— Quoi ! ma fille ne pourrait pas se marier sans votre consentement, à vous, monsieur ! à vous !

— A moi, madame, à moi. Faut-il vous répéter cent fois que je suis le père de mademoi-

selle Elisabeth-Anna, fille de demoiselle Elisabeth-Marie, dite dame d'Isigny? Lisez donc l'acte. Tenez, madame, continua-t-il pendant que madame d'Isigny suffoquait dans son fauteuil, je vois bien que nous ne nous entendrons jamais, je vous laisse mes pièces, vous les montrerez à votre homme d'affaires, vous le consulterez, il vous éclairera, et je viendrai demain chercher votre réponse. Voici ce que je demande : pour que je consente au mariage de votre fille, je veux cinq cent mille francs qui me seront payés comptant, deux jours avant la célébration dudit mariage. Adieu, madame! Vous rappellerez-vous ce que je viens d'avoir l'honneur de vous exposer?

— Je consulterai, dit madame d'Isigny d'une voix étouffée, mais laissez-moi.

Au moment où Frédéric s'inclinait profondément, et avec la même politesse ironique qu'il avait montrée, la porte du petit salon bleu s'ouvrit et un domestique prévint madame

d'Isigny que M. Nihl, arrivé depuis deux heures à Paris, demandait à la voir.

— Nihl, murmura Frédéric entre ses dents, le prétendu !... Je reste alors, madame, ajouta-t-il en se tournant vers madame d'Isigny : voici une occasion toute naturelle de prendre conseil sur l'affaire dont je viens de vous entretenir. M. Nihl est, je crois, votre futur gendre; il doit connaître au moins les éléments de la législation sur la matière, et vous voyez que je ne redoute pas la discussion, puisque, si cela vous est agréable, je les discuterai avec lui devant vous.

— Faites entrer, dit madame d'Isigny au domestique qui attendait les ordres de sa maîtresse.

Celui-ci referma la porte, puis la rouvrit presque aussitôt, en annonçant d'une voix sonore :

— M. Nihl.

L'Amour avait les yeux fixés sur la porte au moment où elle se rouvrit; il attendait avec

une sorte de curiosité le nouveau personnage destiné à jouer dans le drame étrange que nous racontons le rôle qu'il désignait sous le nom de *prétendu !* Un homme entra. A sa vue, l'Amour recula d'un pas; l'étonnement se peignit dans tous ses traits, et il s'écria :

— JACOB !

Pendant que de son côté, et presque simultanément, celui-ci s'écriait avec non moins de surprise :

— FRÉDÉRIC !

Madame d'Isigny entendit à peine ces deux exclamations qui résumaient tout un passé, et qui, dans les circonstances données, dans la situation que nous avons établie, présageaient une série de complications nouvelles et de péripéties inattendues. Jacob! Frédéric ! ces deux hommes se retrouvaient en présence, et, au moment même de leur rencontre, la lutte était déjà commencée entre eux. L'un était l'adversaire naturel de l'autre ; l'antagonisme préexistait, antago-

nisme résultant de la diversité de leur double rôle, et dont nous constaterons la face opposée par ces deux mots, qui dessinent le dualisme de l'action ultérieure : le *père !* le *prétendu !*

V

Les deux hommes se regardaient et semblaient oublier les différences que le temps avait apportées dans leur personne ; le temps, qui avait si profondément labouré la figure de Frédéric, auquel nous restituerons désormais son véritable nom, avait respecté, avait glissé sans laisser d'empreinte sur les traits corrects et

énergiques de Jacob. Sa tête avait conservé ce caractère de vigueur, de calme et de lucidité qui accuse les intelligences distinguées, et cette possession du soi-même, que ni l'âge, ni les événements ne troublent. Son costume était grave comme sa personne ; et, sauf le pli un peu railleur de sa lèvre, on n'eût rien trouvé en lui qui démentît l'idée d'un homme maître de de soi, supérieur aux autres, capable de concevoir les grandes choses, que les organisations inférieures entrevoient seulement, et d'exécuter ce que les esprits faibles osent à peine rêver.

Ce fut madame d'Isigny qui reprit la première la parole, malgré son état d'accablement.

— Vous connaissez, monsieur ? demanda-t-elle au nouveau venu, en désignant Frédéric.

— Je l'ai connu en Amérique, dit Jacob, et il avait pris l'habitude de m'appeler par mon petit nom. On ne me connaît ici, ajouta-t-il en regardant Frédéric d'un air de commandement, que sous le nom de M. Nihil.

— Nihl, si tu veux, dit intérieurement Frédéric, mais Nihl ou le diable, tu ne m'empêcheras pas d'arriver à mes fins.

— Je suis enchanté, dit Jacob, de retrouver dans cette maison un ancien ami comme monsieur. Vous le connaissez depuis longtemps, madame?

— Depuis hier seulement, répondit madame d'Isigny, et je ne sais pas si je dois me féliciter d'être entrée en connaissance avec lui.

— Oui! dit Jacob en prolongeant le mot, pendant qu'il fouillait d'un regard dans l'âme de Frédéric; que vous veut donc monsieur?

— Monsieur, dit madame d'Isigny d'une voix ferme, prétend avoir le droit de s'opposer à votre mariage.

— A mon mariage! dit Jacob en fronçant légèrement le sourcil.

— Connu! dit Frédéric à part lui, le fameux froncement de sourcil. Va toujours!

chaque mot; et l'acte par-devant notaire existe-t-il ?

— Vous l'avez, dit Frédéric.

L'acte par-devant notaire était ainsi conçu :

« Par-devant Me Isidore Dubut, notaire, et « son collègue, demeurant à Paris, rue de Ri- « chelieu, 67, est comparu le sieur Guillaume- « Frédéric Lespars, rentier, demeurant à Paris, « rue Saint-Georges, lequel a, par ces présentes, « reconnu que mademoiselle Elisabeth-Anna, « née à Paris, le..... décembre..... 18....., in- « scrite aux registres de la mairie du..... arron- « dissement, le..... même mois et même année, « comme étant née de demoiselle Elisabeth-Ma- « rie, dite dame d'Isigny, père inconnu, est née « de lui et de ladite demoiselle Elisabeth-Marie. « Consentant qu'à l'avenir, ladite demoiselle « prenne le nom du déclarant son père, et que « mention du présent soit faite en tous regis- « tres et partout où besoin sera.

« Dont acte requis et octroyé pour valoir ce « que de raison.

« Fait et passé à Paris, en ladite étude du « notaire soussigné, l'an 18... le...

« Et, lecture faite, le comparant a signé « avec les soussignés. »

Après avoir terminé cette lecture, Jacob garda quelque temps le silence, moitié sérieux, moitié souriant, comme un homme qui cherche à démêler le fil de quelque mystérieuse intrigue; puis, se tournant vers madame d'Isigny :

— Et vous affirmez, madame, dit-il, que vous ne connaissez monsieur que depuis hier?

— Je l'affirme.

— Et vous ne l'avez jamais vu auparavant?

— Jamais.

— Voulez-vous avoir la bonté de me suivre? continua Jacob en s'adressant cette fois à Frédéric; madame n'entend rien aux affaires, et une discussion en sa présence la fatiguerait

chaque mot; et l'acte par-devant notaire existe-t-il ?

— Vous l'avez, dit Frédéric.

L'acte par-devant notaire était ainsi conçu :

« Par-devant Me Isidore Dubut, notaire, et
« son collègue, demeurant à Paris, rue de Ri-
« chelieu, 67, est comparu le sieur Guillaume-
« Frédéric Lespars, rentier, demeurant à Paris,
« rue Saint-Georges, lequel a, par ces présentes,
« reconnu que mademoiselle Elisabeth-Anna,
« née à Paris, le..... décembre..... 18....., in-
« scrite aux registres de la mairie du..... arron-
« dissement, le..... même mois et même année,
« comme étant née de demoiselle Elisabeth-Ma-
« rie, dite dame d'Isigny, père inconnu, est née
« de lui et de ladite demoiselle Elisabeth-Marie.
« Consentant qu'à l'avenir, ladite demoiselle
« prenne le nom du déclarant son père, et que
« mention du présent soit faite en tous regis-
« tres et partout où besoin sera.

« Dont acte requis et octroyé pour valoir ce « que de raison.

« Fait et passé à Paris, en ladite étude du « notaire soussigné, l'an 18... le...

« Et, lecture faite, le comparant a signé « avec les soussignés. »

Après avoir terminé cette lecture, Jacob garda quelque temps le silence, moitié sérieux, moitié souriant, comme un homme qui cherche à démêler le fil de quelque mystérieuse intrigue; puis, se tournant vers madame d'Isigny :

— Et vous affirmez, madame, dit-il, que vous ne connaissez monsieur que depuis hier?

— Je l'affirme.

— Et vous ne l'avez jamais vu auparavant?

— Jamais.

— Voulez-vous avoir la bonté de me suivre? continua Jacob en s'adressant cette fois à Frédéric; madame n'entend rien aux affaires, et une discussion en sa présence la fatiguerait

sans résultat; ma voiture est en bas; nous causerons chez moi.

Frédéric se leva sans hésiter, salua madame d'Isigny, et suivit Jacob.

Tous deux montèrent dans un très-élégant coupé qui stationnait dans la cour de l'hôtel.

— Où faut-il conduire monsieur ? demanda le valet qui venait d'ouvrir la portière.

— Chez M. Dubut, notaire, rue de Richelieu, 67, dit Jacob.

— C'est juste, dit Frédéric; je vous reconnais, vous êtes un homme de précaution et d'ordre.

— Comme on se retrouve ! dit Jacob sans paraître avoir entendu la réflexion de Frédéric. Il y a dix ans, quand je m'embarquais pour New-Yorck avec l'intention de ne jamais revoir la France, quand je te laissais à Paris, atteint d'une balle dans la poitrine, celui-là m'aurait paru fou qui m'eût dit que nous nous retrouverions; que toi, tu te relèverais, et te mettrais

à vivre de plus belle; que moi, je reverrais la France, Paris, mon Paris d'autrefois, plus beau encore, plus brillant, plus magique. Et qu'as-tu fait de ces dix années? comment as-tu vécu? Cette misérable et mesquine passion qu'on nomme la passion du jeu te tourmente-t-elle encore? es-tu tranquille, heureux? as-tu fait fortune?

Le laisser-aller de Jacob était si naturel, qu'on aurait tort d'y supposer de la dissimulation; les questions qu'il adressait à Frédéric, il les adressait sans arrière-pensée, sans intention secrète, comme elles lui venaient. Cet homme puisait dans le sentiment de sa force une sécurité qui ne le quittait jamais. En face de Frédéric armé jusqu'aux dents, il aurait souri tranquillement, lui désarmé, comme un maître en face d'un écolier mutin. Habitué qu'il avait été à traiter Frédéric comme un enfant, il ne pouvait croire que des années eussent changé leur

situation; il se croyait sûr d'en venir à bout aussi facilement qu'autrefois.

— Ma foi! dit Frédéric imitant le laisser-aller de son interlocuteur, pendant les dix années que j'ai passées loin de toi, j'ai eu de bons moments; mais aussi j'ai connu de bien mauvais quarts d'heure. En France, on ne fait pas fortune aussi rapidement qu'aux Etats-Unis. A propos, es-tu réellement citoyen de la république de l'Union?

— Très-réellement. Je me suis fait naturaliser!

En ce moment la voiture s'arrêta. Jacob seul descendit, entra dans la maison du notaire et en ressortit quelque temps après, en disant à part lui et sans s'adresser à Frédéric :

— L'acte est vrai. Que diable cela signifie-t-il? — A l'hôtel! ajouta-t-il en remontant dans le coupé.

— Sais-tu, reprit Frédéric, que tu m'avais quitté d'une façon assez peu délicate?

— Bah! dit Jacob, je te croyais mort, et il était juste que ta correspondance amoureuse me profitât à ton défaut. Et madame..... (il cherche quelque temps le nom) de Pontarlier?

— Morte!...

— Et son mari?

— Il vit; mais j'ai ouï dire que son existence était à jamais flétrie; que tous ses jours étaient empoisonnés! Oh! nous avons une grande faute à nous reprocher!

— Une très-grande faute! dit Jacob.

Ils s'entre-regardèrent et se mirent à rire à petit bruit.

— Je me souviens toujours, reprit Frédéric, de mes perplexités, de mes remords. Sans la passion du jeu qui m'éperonnait, j'aurais été un honnête homme.

— Et tu n'as plus de remords maintenant?

demanda Jacob; il paraît que tu t'es formé, petit!

La voiture s'arrêta de nouveau dans la cour d'une maison de belle apparence. Jacob en descendit le premier, prit le bras de Frédéric, et, après avoir monté avec lui un seul étage, l'introduisit, à travers les différentes pièces d'un appartement très-somptueux, dans un petit salon remarquable par le luxe et l'air de sensualité exquis de son ameublement. Arrivé là, Jacob ouvrit un petit coffre en acajou placé sur la cheminée, en tira deux verres, qu'il remplit de curaçao de Hollande, et en présenta un à Frédéric, en lui disant :

— A l'heureux hasard qui nous rassemble!

Frédéric vida le verre d'un trait.

— Maintenant, reprit Jacob en s'asseyant avec le plus grand sang-froid et en faisant signe à Frédéric d'imiter son exemple, causons de notre affaire. Donc tu te trouves, par acte authentique, père de mademoiselle Elisabeth-

Anna, ma future, fille de madame d'Isigny; mais si l'acte est vrai, le fait est nécessairement faux, car madame d'Isigny affirme qu'elle ne te connaît pas, qu'elle ne t'a jamais vu, et je n'ai aucune raison pour révoquer en doute ce qu'elle affirme : ta paternité n'est qu'une fiction. Mais par quel hasard t'es-tu avisé de reconnaître un enfant qui n'était pas le tien? Voilà ce que je voudrais savoir. Comment te trouves-tu possesseur d'un titre qui constate, aux yeux de la loi, une paternité mensongère? Ceci m'intrigue, je l'avoue, et, si tu veux, tu me conteras ton histoire, je la crois on ne peut plus intéressante.

— Comment je suis possesseur de ce titre? dit Frédéric avec le même sang-froid. Là n'est pas la question. La question est de savoir seulement si j'ai le droit de m'opposer à ton mariage, et si tu veux acheter mon consentement au prix que j'y mets.

— Plaît-il? dit Jacob; est-ce que nous vou-

lons continuer la plaisanterie? est-ce que nous prenons notre ami Jacob pour une pauvre et innocente femme comme madame de Pontarlier ou madame d'Isigny? Nous voulons l'exploiter, le tondre! Allons, vieux, pas de folie, sois bon enfant; conte-moi ton histoire, nous rirons. Si tu es gêné, si tu as absolument besoin d'argent, eh bien, ne peux-tu pas m'en demander tout simplement d'ami à ami? J'ai mille écus à ton service.

— Ce que je possède vaut mieux, dit Frédéric.

— Encore!

— Toujours. J'ai dit à madame d'Isigny, la faible femme, que, pour obtenir mon consentement au mariage de sa fille, il me fallait cinq cent mille francs; je répète à l'homme fort, à l'homme qui ne doute de rien, et qui croit faire plier tous les hommes comme des enfants, que je veux cinq cent mille francs, qu'il me les faut, et que M. Nihl n'épousera jamais made-

moiselle Anna d'Isigny si je ne les ai pas! Est-ce clair?

Étourdi de cette sortie faite avec un merveilleux aplomb, étonné de la fermeté de Frédéric, Jacob resta quelque temps sans répondre; puis, sans regarder son interlocuteur, et hochant dédaigneusement la tête, il murmura entre ses dents :

— Cinq cent mille francs! Pas dégoûté!...

— Dépêchons-nous, reprit Frédéric que ni l'air de dédain de Jacob, ni ses prétentions à le dominer n'effrayaient; il ne sagit pas de hocher la tête d'un air important comme un précepteur qui s'apprête à châtier un enfant rebelle. Il y a dix ans que nous nous sommes rencontrés dans la forêt de Sénart; depuis ce temps, le siècle a marché, et moi aussi; il n'y a plus ici comme autrefois un prédicateur et un catéchumène : il y a deux hommes qui se valent, qui savent les mêmes choses, et qui connaissent tous deux le même jeu; à mérite

égal, c'est la fortune qui décide; si tu n'as pas d'atout, rends-toi. J'ai un titre, je le crois bon; tu le crois mauvais, donne-moi tes raisons; je les combattrai si je peux, comme tu combattras les miennes. Mais éclaircissons le point en litige, ne restons pas là à nous regarder comme deux chats qui se font la grimace de loin, sans oser se prendre au museau; discutons nos moyens. Es-tu prêt? plaide, je plaiderai.

Pendant cette seconde sortie faite d'un ton plus ferme encore que la première, Jacob avait croisé les bras, peu à peu le sourire disparaissait de ses lèvres, et une sorte d'impatience nerveuse se trahissait dans sa physionomie.

— Ainsi, dit-il, tout cela est sérieux?

— Sérieux, sérieux, très-sérieux! dit Frédéric. Voilà vingt fois que je te le répète, il n'y a rien de plus sérieux au monde.

— Ainsi, reprit Jacob s'échauffant par degrés, il suffirait d'une déclaration faite par-devant notaire, sans témoins, sans faits à l'appui,

et cette déclaration donnerait à celui qui l'a faite tous les droits, toute l'autorité d'un père! Ainsi, armé d'une pareille déclaration, un homme quelconque, un étranger, un inconnu, peut aller dire à une mère : Ton enfant est le mien ! Et la mère aura beau nier, détourner la face avec mépris et crier : Je ne connais pas cet homme! je ne l'ai jamais vu ! j'ignore jusqu'à son nom! il a menti !... N'importe! la déclaration fait foi! Ainsi, moi, aujourd'hui, à l'instant, j'ai le droit d'entrer dans une mairie, de demander à l'officier de l'état civil les noms du dernier enfant inscrit, père inconnu ; puis, j'entre chez un notaire, et je me déclare le père de cet enfant! Au bout de vingt ans, plus ou moins, je m'informe de cet enfant, à qui j'ai donné frauduleusement mon nom, et j'apprends, si c'est un garçon, qu'il est sur le point d'épouser une riche héritière, si c'est une fille, qu'elle vient de recueillir une succession importante : il ne m'en faut pas davantage; je cours, armé de ma

déclaration notariée, et, avec l'audace d'un dogue qui veut s'emparer d'un quartier de mouton, je dis au garçon : Tu ne te marieras pas, ou tu me donneras la moitié de la dot que tu vas recevoir, car je suis ton père ! Ou à la fille : Ma chère petite, il me faut la moitié de ta succession, sinon je revendique mes droits, je te mets sous ma tutelle, j'administre tes biens ; non content de te piller, je te tyrannise, car je suis ton père ! Et à cela, il n'y a rien à dire ! il faut s'exécuter sans murmurer, se coucher et faire le mort. Et la loi n'a pas trouvé un moyen de démasquer le père apocryphe, de réduire à néant un faux titre, de le convaincre de mensonge, d'imposture, de dol ! La loi, qui a cherché des garanties et pris des précautions contre la substitution d'enfant, n'en aurait pas pris contre la substitution de père ! le plus saint des titres serait livré à la merci du hasard, et la déclaration d'un homme suffirait pour l'établir ! Et non seulement on n'exigerait pas l'aveu de la mère,

mais ses dénégations les plus énergiques ne seraient pas écoutées! Elle aurait beau opposer la notoriété publique, l'état de possession de son enfant, à la simple affirmation d'un inconnu, la loi, sans examen, sans discussion, dirait à la mère : Tu mens, et à l'inconnu : Tu dis la vérité! Allons donc! cela est absurde, cela est impossible! Je refuse d'y croire.

Jacob, en parlant, avait peu à peu monté son ton jusqu'au dernier degré de l'exaltation. Sa belle et correcte figure, échauffée par la discussion, avait repris cet air de noblesse qu'une expression de sarcasme dénaturait ordinairement. Frédéric le regarda en souriant :

— A la bonne heure! dit-il, au moins voici que nous entrons sérieusement dans la discussion. A toutes tes déclamations, moi je ne veux opposer que des textes.

L'article 334 du Code civil dit :

« La reconnaissance d'un enfant naturel sera faite par un acte authentique quand elle ne

l'aura pas été dans son acte de naissance. »

Par authentique, nous entendons un acte reçu par officiers publics ayant le droit d'instrumenter dans le lieu où l'acte a été rédigé, et avec les solennités requises.

Ainsi, les notaires étant des officiers publics, un acte par-devant notaire est évidemment un acte authentique. Maintenant crois-tu que la reconnaissance d'enfant par le père ne puisse se faire sans le consentement de la mère, et ce, même en dépit de sa négation? Erreur profonde !

D'abord l'art. 336 dit : « La reconnaissance du père sans l'indication et l'aveu de sa mère n'a d'effet qu'à l'égard du père. »

Ce qui veut dire que la mère n'est pas liée par la simple déclaration du père; mais que, par cette simple déclaration, et sans l'aveu de la mère, les droits de celui ci sont parfaitement établis.

De plus, consulte les jurisconsultes, ils te

diront que la volonté du père est indépendante de celle de la mère, et *vice versâ ;* de sorte que le suffrage, l'aveu ou le désaveu de cette dernière sont aussi indifférents à l'égard de la reconnaissance du père, que le suffrage, l'aveu ou le désaveu de celui-ci à l'égard de la reconnaissance de la mère.

Et quand même la mère prétendrait qu'elle ne connaît pas, qu'elle n'a jamais vu celui qui, appuyé sur un acte authentique, se prétend le père de son enfant, quand elle-même elle lui jetterait à la face, comme tu le faisais si éloquemment tout à l'heure, la fameuse phrase de saint Pierre renégat : *ignoro istum*, rien n'y ferait; l'acte serait cru, le père resterait le père. C'est ce qu'exprime très-bien M. le conseiller d'Etat Bigot-Préameneu, dans son excellent rapport au corps législatif. « Il semble au « premier coup d'œil, dit-il, que la reconnais- « sance du père ne devrait être d'aucun effet « quand elle est désavouée par la mère ; c'est

« elle qui doit avoir, plus encore que celui qui « se reconnaît pour le père, le secret de la « paternité. Mais il est possible que la mère, « soit par haine contre le père qui s'est re- « connu, soit par d'autres considérations, dé- « savoue cette reconnaissance. On a trouvé qu'il « serait trop dur que le cri de la conscience « et de la nature, de la part du père, fût étouffé « par un seul témoignage qui pourrait même « souvent être suspect. »

Comprends-tu ? ajouta Frédéric après avoir achevé sa citation du ton flegmatique d'un président de Cour qui rend un arrêt : la loi est formelle, et les commentaires sont suffisamment clairs.

— Oh ! absurde ! absurde ! disait Jacob le front entre ses deux mains, plutôt avec la haute indignation de l'intelligence confondue, qu'avec la mesquine rancune de l'intérêt lésé, ils n'ont pas voulu étouffer le cri de la nature et de la conscience, et ils ont laissé une porte toute

grande ouverte à l'imposture et au brigandage ! Tous ces enfants qui naissent d'hommes riches, haut placés dans le monde, que leurs pères, dans l'intérêt même des enfants, ne reconnaissent pas, qui empêchera des chevaliers d'industrie, des misérables, des voleurs, d'aller les reconnaître, eux qui n'ont rien à risquer; et, une fois cette reconnaissance faite, de s'en servir, dans l'avenir, comme d'un moyen d'existence, d'un métier, d'une industrie ! Qui empêchera le premier venu d'exploiter ainsi toute une famille, de grever une ou plusieurs existences, le tout parce qu'un notaire aura certifié comme quoi tel individu avait comparu devant lui, et s'était reconnu pour le père de tel enfant, inscrit sous tel numéro sur les registres de l'état civil ! Merci ! ayez donc peur de gêner le cri de la conscience et de la nature, pour introduire dans la société le plus terrible des poisons, le plus épouvantable des crimes, le faux en matière de

paternité ! Vous ne voyiez pas cela, monsieur le conseiller d'État, quand vous récitiez votre phrase si doucereuse ; et moi, qui ne suis pas chargé de défendre la société ni la morale, je vois le vice, je le signale, je le dénonce.

Il s'arrêta après ces mots, releva la tête ; et, regardant Frédéric, il ajouta, en étendant vers lui sa main :

— Il est vrai que vous n'aviez pas comme moi l'exemple sous les yeux.

— Est-ce fini ? demanda Frédéric d'un ton railleur.

— Impudent ! murmura Jacob en haussant les épaules ; et qui vous dit, monsieur, que je m'avoue vaincu, que je me rends, qu'il n'y ait pas un moyen de parer ce coup de Jarnac dont vous vous croyez si sûr ! La procédure est la plus élastique des choses élastiques ; un homme habile fait ce qu'il veut de la loi. Nous verrons, nous chercherons.

En parlant ainsi, il s'était levé, avait ouvert une bibliothèque qui occupait le fond du salon, et en tirait un livre élégamment relié; d'un air d'impatience mal déguisé, il se mit à le feuilleter rapidement, jusqu'au moment où son doigt s'arrêta, où ses yeux se fixèrent.

— Eh bien, monsieur, dit-il, voyez-vous ! j'ai trouvé ce que je cherchais, je peux faire l'avocat comme vous maintenant, et opposer un texte du code à ces textes que vous me récitez si emphatiquement. Connaissez-vous l'article 339 ?

— Article 339, dit Frédéric froidement : « Toute reconnaissance de la part du père ou de la mère, de même que toute réclamation de la part de l'enfant, pourra être contestée par tous ceux qui y auront intérêt... » Après ?

— Après !... et tu ne vois pas qu'au moyen de cet article, je me moque de tes prétentions : Puisqu'on admet le droit de contestation, on admet probablement le droit de preuve : l'un

explique l'autre. Or, crois-tu qu'en dépit de la reconnaissance qui constate la prétendue paternité, nous n'ayons pas assez de preuves pour en établir la fausseté ? Nous intenterons une action au nom même d'Anna d'Isigny, nous invoquerons la notoriété publique, nous établirons que jamais ni la mère, ni l'enfant n'ont eu avec toi aucune relation, même la plus éloignée, la plus indifférente. Madame d'Isigny soumettra tous ses papiers de famille au tribunal, et le tribunal verra que rien ne s'y rattache à toi, que rien ne laisse entrevoir ton existence, ta qualité, ton titre. Que diable ! on n'est pas le père d'un enfant sans que cette paternité ne se trahisse, peu ou beaucoup, par des probabilités, à défaut de preuves ; on n'est pas lié entièrement avec une femme sans que cette liaison ne laisse quelques traces ! Que dira le tribunal de ton acte authentique? que non seulement rien n'appuie, mais qu'au contraire tout repousse énergiquement, les

faits, les inductions, la notoriété, les dénégations de la mère, les désaveux de la fille; il faudra bien qu'il se rende à l'évidence, qu'il décide que tu es un imposteur, un faussaire; que ce titre de père que tu réclames, tu t'en es emparé par fraude; que tu l'as pris, détourné, escroqué!

— Prends garde seulement, dit Frédéric, de te heurter à l'article 340: « La recherche de la paternité est interdite. » D'ailleurs, en tout ce que tu m'objectes, je ne vois qu'hypothèses, inductions, matière à enquête; j'y consens. Mais admettra-t-on l'enquête, quand j'ai de mon côté un acte authentique, timbré, notarié, enregistré? En présence des actes, les faits eux mêmes ne sont rien. Que sont donc les suppositions, les probabilités et tous les arguments qui participent autant du román que de la logique? Outre cela, vieux (Frédéric appuya sur ce dernier mot), je te ferai observer qu'il n'est pas de ton intérêt d'entamer un procès, de susciter un

scandale. Si bien caché que tu sois sous ton nouveau nom et sous ton nouveau titre, on peut se souvenir....

Il s'arrêta, ferma les yeux, et, faisant tourner ses deux pouces l'un sur l'autre avec un air d'indifférence affectée, il se mit à chantonner entre ses dents un refrain qui révélait les habitudes du vendeur de contremarques, et résumait les souvenirs du petit estaminet :

J'ai vu passer la chaîne,
La brigue dondaine...

—Misérable! interrompit violemment Jacob.

—La brigue dondaine...., continua Frédéric du même ton.

Et me suis *cavallé*,
La brigue dondé.

— Silence! encore une fois.

—Allons, voilà que tu me fais les gros yeux et que tu fronces les sourcils. Pardonnez-moi, papa, je ne le ferai plus.

En disant ces mots, Frédéric se prit à rire

pendant que Jacob le regardait avec fureur.

— Voyons, ajouta-t-il quand son rire fut cessé, le temps de la fantasmagorie est passé ; ne me fais pas peur : un homme vaut un homme, et j'ai fait toutes mes dents. Où en étions-nous ? Nous parlions d'enquête.

— Oui, dit Jacob avec chaleur, et pour débusquer le faux père de la position qu'il a prise, nous ferons intervenir le père véritable, ou, à son défaut, nous évoquerons son ombre, nous nous appuierons de sa mémoire.

— Le marquis de Carbolo !

— Lui-même! Les gens et les amis de madame d'Isigny connaissaient sa liaison avec le marquis; au moment de la naissance d'Anna, il rendait tous les jours visite à la mère. Nous ferons valoir toutes ces dépositions, tous ces témoignages, tous ces arguments. De plus madame d'Isigny a dans ses papiers des lettres du marquis, où celui-ci, en parlant d'Anna, l'appelle sa fille, sa chère enfant, et regrette de ne

pouvoir lui donner son nom, lié qu'il est par des préjugés, des exigences de famille. Tout cela ne pèsera-t-il pas dans la balance ?

— Si fait, dit Frédéric ; ensorte que si le tribunal est juste, il déclarera que mademoiselle Anna n'est pas la fille de Frédéric Lespars, mais bien du marquis de Carbolo. Et alors le testament du marquis qui lègue deux millions à mademoiselle d'Isigny devient nul, conformément à l'article 908 du Code, qui dit : « Les enfants naturels ne peuvent, par donation entre-vifs ou par testament, rien recevoir au-delà de ce qui leur est accordé au titre des successions. » J'entends ce que tu répliques : Qu'importe que mademoiselle d'Isigny recueille la fortune du marquis comme légataire ou comme héritière naturelle ! Si elle est déclarée fille du marquis, la fortune de son père lui revient de droit. Puissamment raisonné, vieux ! Mais, avant de connaître madame d'Isigny, le marquis de Carbolo s'était lié avec une autre femme : cette

liaison a duré dix ans, et, pendant ces dix ans, la maîtresse du marquis a eu trois enfants. Comme madame d'Isigny, elle peut invoquer la notoriété publique qui constatera ses relations avec le marquis ; comme madame d'Isigny, elle a aussi des lettres dans lesquelles le marquis de Carbolo appelle ses enfants les enfants nés d'elle. Or, une fois le testament cassé et la succession ouverte, voici trois créatures qui viennent dire au tribunal : « Vous avez déclaré mademoiselle Anna d'Isigny fille du marquis de Carbolo ; aux mêmes titres, nous devons être déclarés ses enfants. » Cette déclaration obtenue, voilà trois héritiers nouveaux qui rognent d'autant la fortune de mademoiselle d'Isigny, de ta future, et en font quatre parts ; et, au lieu d'une dot de deux millions qui, j'en suis sûr, te tient fort au cœur, tu ne trouveras plus qu'une bagatelle, un déjeûner de grand seigneur, cinq cent mille francs. Voilà.

L'étonnement de Jabob était à son comble,

En retrouvant Frédéric, après dix années de séparation, non seulement il n'avait pas prévu la possibilité d'une lutte immédiate; mais une fois la lutte admise, il était bien loin de s'attendre à rencontrer dans son adversaire tant de résolution, de vigueur et de logique; il ne s'expliquait pas les connaissances en droit qu'avait montrées celui-ci, et dont nos lecteurs peuvent faire honneur aux nombreuses soirées passées par lui au cabinet de lecture. Après avoir commencé par traiter les prétentions de Frédéric de chimères et d'enfantillage, il en comprenait maintenant la portée; il en avait peur. La honte seule d'avouer sa défaite le retenait encore. Aussi se promena-t-il quelque temps avec agitation, appliquant avec force la main à son front comme pour faire jaillir de sa cervelle un dernier moyen échappatoire, une parole désespérée.

— Bien joué! disait-il, j'en conviens : l'affaire a été bien étudiée; il la possède, il en est

maître. Et il ajouta, en s'arrêtant devant Frédéric : — Tu t'es en effet bien formé, petit; le proverbe est vrai, il n'y a plus d'enfants. Et tu demandes, pour renoncer à tes droits? combien as-tu dit? cinq cent mille francs!

— Nous y revenons, dit Frédéric; allons donc, on a bien de la peine à te faire entendre raison. Oui, je demande cinq cent mille francs, non pas pour renoncer à tous mes droits, mais pour consentir à ton mariage avec mademoiselle d'Isigny. Tu sais, si la succession du marquis de Carbolo était ouverte, il y aurait quatre héritiers; eh bien, je veux une seule part d'enfant, ce n'est pas trop. Tu hésites encore? Buvons un petit verre de curaçao, le curaçao te portera conseil!

Frédéric remplit à son tour les deux petits verres que Jacob avait remplis au début de cette scène, et vida l'un d'un air de triomphe pendant que Jacob humait l'autre goutte à goutte et avec un air de préoccupation profonde.

Tout à coup celui-ci posa vivement son verre encore à moitié plein sur la cheminée, sa figure reprit son audace, et, en regardant Frédéric en face, il s'écria :

— J'y suis, parbleu! j'y suis!...

— Tu as trouvé la quadrature du cercle, demanda Frédéric en raillant, ou le mouvement perpétuel?

— J'ai trouvé ce qu'il me faut. Tu te prétends le père de mademoiselle d'Isigny, à la bonne heure, je le veux bien, personne ne le conteste, nous sommes tous d'accord, embrassons-nous.

— Oui, dit Frédéric; mais, en ma qualité de père, je forme opposition à ton mariage avec ladite demoiselle d'Isigny, n'oublions pas cela.

— Parfait. Nous nous conformons à ta volonté; nous ne nous marions pas; nous attendons. Après! que deviennent les cinq cent mille francs que tu réclames? où les prends-tu? Le père a droit à une pension alimentaire de

la part de son enfant; nous te constituons douze cents francs de rente, et nous voilà quittes. Mange ton pot au feu, et laisse-nous tranquilles. Que dites-vous à votre tour, monsieur l'homme de loi, monsieur l'avocat? Ceci n'est-il pas conforme aux règles de la législation?

Frédéric, à son tour, demeura étourdi de ce dénoûment inattendu. La victoire ainsi abandonnée équivalait pour lui à une défaite. Il avait compté sur la ténacité des volontés de Jacob, et, tant que la lutte avait duré, il s'était dit : Par la force de ma position, je dois dominer cet homme et l'amener forcément à composition. Mais voilà que tout à coup les choses changeaient de face. Cette position, dont il était si fier et qu'il mettait à un si haut prix, on la lui cédait sans combat, et il s'apercevait qu'elle perdait de sa valeur du moment où on cessait de la lui disputer. Les mots de *pension alimentaire* résonnaient tristement à son oreille, et l'énergique injonction de Jacob : Mange ton

pot et laisse-nous tranquilles, lui semblait la plus imprévue et la plus cruelle des mortifications. Cependant il ne put croire tout d'abord que l'intention exprimée par son antagoniste fût sérieuse, qu'il renonçât sans regret à un mariage arrêté, et à des espérances de fortune si près de se réaliser. Aussi répliqua-t-il avec un reste d'aplomb :

— Tu ne penses pas ce que tu dis, ce n'est pas là ton dernier mot ?

— Mon dernier mot, dit Jacob.

— Ainsi tu attendras que ta future ait atteint l'âge de majorité ?

— J'attendrai.

— Tu es bien décidé ?

— Bien décidé, et adieu.

En prononçant ce dernier mot, Jacob faisait un signe à Frédéric comme pour le congédier. Celui-ci se leva en frémissant ; et pendant que son interlocuteur le reconduisait avec affecta-

tion de politesses ironiques, il répéta plusieurs fois avec une fureur concentrée :

— Nous verrons, nous verrons ! j'ai des droits.

— Des droits à une pension alimentaire, dit Jacob en refermant sur lui la porte du petit salon. Si tu veux, je te donnerai cent écus d'avance.

VI

Frédéric pourtant ne s'était pas trompé dans ses prévisions. Acculé, menacé dans ses retranchements, Jacob n'avait employé ce dernier moyen, qui avait tant surpris Frédéric, que comme moyen dilatoire. Son mariage avec Anna d'Isigny était chose arrêtée dans sa tête,

et chez cet homme l'exécution faisait corps avec la pensée; tout ce que son cerveau concevait devait s'accomplir. Qui pourrait dire, d'ailleurs, à quels plans ultérieurs, à quelles vastes combinaisons se rattachait ce projet de mariage dans une pareille intelligence unie à une pareille volonté ? Pressé par un adversaire fougueux et maître du terrain, il avait rompu, mais sans délier le fer; et maintenant il retournait sa cervelle en tous sens, non plus pour trouver un moyen d'échappement, mais un gage de victoire.

Quant à Frédéric, il regagna tristement sa petite chambre qu'il avait quittée le matin avec tant d'enthousiasme, roulant dans sa tête mille pensées diverses, sans s'arrêter de préférence à aucune; il avait beau se dire que Jacob ne pouvait pas parler sérieusement, mais encore pouvait-il le faire attendre trois mois, un an peut-être, et, pendant ce temps-là, la misère le prendrait à la gorge; outre cela, que ne de-

vait-on pas craindre d'un pareil antagoniste, pour qui tous les moyens étaient bons ? D'un autre côté, marcher en avant, poursuivre l'affaire par la voie judiciaire, réclamer d'avance ses droits, faire reconnaître son autorité paternelle, cela était dangereux, et promettait peu de chose : c'était prendre la grande route pour arriver à la pension alimentaire. Frédéric résolut d'attendre et de voir venir ; mais il prit ses précautions avec toute la prudence d'un homme qui sait que sa vie peut être à chaque instant menacée ; il ne sortit plus que le soir pour aller au petit estaminet voisin de la place de la Bourse, et porta un poignard.

A l'estaminet sa réapparition fit sentation ; on examina curieusement sa figure, on en commenta l'expression ; chacun fit sur lui son histoire formulée en grossières plaisanteries. Mardoche seul ne disait rien, et se contentait de hocher silencieusement la tête en regardant Frédéric.

— Monsieur de l'Amour, dit Patureau à celui-ci le premier jour de sa réinstallation à l'estaminet, est-il vrai qu'on vous ait proposé la main de la reine des Osages, et que vous l'ayez refusée, parce qu'elle ne portait pas de gants ?

— Eh non ! dit un autre, il vient tout simplement de prendre des bains de mer.

— A Dieppe ? demanda un troisième.

— A Calais ? à Boulogne ? à Ostende ? crièrent plusieurs voix enrouées.

— Ni à Dieppe, ni à Calais, ni à Boulogne, ni à Ostende, dit un nouvel interlocuteur.

— Où donc ? fut-il demandé.

— A *la Force*.

Cette atroce plaisanterie fut accueillie par des éclats de rire. Frédéric écoutait à peine tous ces propos ; de temps en temps seulement, il haussait les épaules d'un air de mépris profond ; et, comme s'il eût établi une comparaison secrète entre ces injurieuses vengeances d'écolier et cette autre vengeance de maître qu'il

redoutait, il portait la main sur sa poitrine, à l'endroit où était caché son poignard.

Un soir, Mardoche, qui n'avait pas encore jusque-là adressé la parole à Frédéric, le prit à part, et lui glissa à l'oreille ces mots :

— Vieux ! j'ai à te parler ; demain matin je serai chez toi.

Le lendemain Frédéric songeait, avec mauvaise humeur, dans son lit, à la visite de Mardoche.

— Le vieux grippe-sou, pensait-il, aura senti qu'une planche avait craqué sous mes pas, et il vient me réclamer impitoyablement ses cinq louis, après m'avoir presque offert de me servir de domestique : plat comme un mendiant, et défiant comme un corbeau, c'est la règle.

Mardoche en entrant posa son chapeau sur la cheminée, prit une chaise et s'assit auprès du lit ; l'expression de sa figure était indéfinissable, et ses petits yeux prononçaient d'une

façon plus marquée que de coutume le clignotement qui leur était familier.

— Je viens te proposer une affaire, dit Mardoche.

— Quelle affaire ? demanda Frédéric.

— Une affaire superbe et sûre : il sagit d'un million à partager entre nous deux.

A ce mot d'un million, les yeux de Frédéric s'allumèrent, ses dents claquèrent, toute la frénésie du joueur à la vue de l'or qui ruisselle sous la main d'un banquier reparut dans ses traits.

— Et quelle est cette affaire ?

Le clignotement d'yeux de Mardoche devint visiblement plus rapide, et il répondit avec une sorte d'embarras :

— C'est une affaire qui ne peut s'exécuter qu'à l'aide de certains instruments de serrurerie.

— Un vol ! s'écria vivement Frédéric en ca-

chant instinctivement sa figure sous le drap du lit ; je ne vole pas.

— Je sais bien que tu ne voles pas par habitude, continua Mardoche, mais une fois n'est pas coutume. Que diable ! l'occasion mérite qu'on en profite : un million !

— Je ne vole pas, répéta Frédéric.

— Prends donc garde ! tu vas t'étouffer, dit Mardoche qui remarquait que la tête de son interlocuteur disparaissait de plus en plus sous le drap. Respire un peu; voyons, et écoute-moi. Je te répète que nous avons un million à gagner ! un million, entends-tu ! un million en billets de banque ! c'est liquide, j'espère, et facile à placer; de plus, l'affaire ne présente presque aucun risque : il sagit d'une maison de campagne isolée; le propriétaire est absent, pas de domestique, personne, la maison n'est gardée que par un vieux concierge à moitié sourd.

— Je ne veux pas ! dit Frédéric en se dé-

battant comme un convulsionnaire. Assez !... assez !...

— Va te promener alors ! La fortune vient le trouver au lit, et il la met à la porte ! Bonjour.

Mardoche fit un mouvement comme pour se lever; puis, se rasseyant et changeant brusquement de ton :

— A propos, reprit-il, peux-tu me rendre mes cinq louis ?

— Je ne peux pas, dit Frédéric en rougissant.

— Pauvre cher enfant, continua Mardoche du ton d'un père qui dodeline un fils malade ; tu es gêné, tu souffres, tu t'imposes des privations; un homme comme toi, élevé dans du coton, habitué aux délices de la vie, oh ! c'est dur !... Eh bien, voyons, un peu de courage ! accepte ma proposition, laisse-toi faire ; je viendrai te prendre ce soir, je connais les êtres de la maison, je t'épargnerai la moitié des dif-

ficultés, et tu gagneras cinq cent mille francs, moins les cinq louis que tu me dois; c'est un moyen de te racquitter. Faudra-t-il que je revienne ?

— Viens, dit Frédéric d'une voix émue.

— A la bonne heure, voilà un *crâne !* s'écria Mardoche qui voulait achever de prendre par la vanité Frédéric déjà entamé par l'appât du gain, mille fois plus puissant sur l'esprit d'un joueur que sur l'esprit de tout autre, et il ajouta en sortant : A ce soir.

Le soir venu, deux hommes stationnaient devant une maison de campagne attenant à un village situé à deux lieues de Paris. Cette maison semblait inhabitée; tous les volets des croisées étaient fermés, et, sauf une petite lumière qui scintillait mélancoliquement dans la loge du concierge, on l'eût crue complétement abandonnée; sa position, d'ailleurs, offrait les plus heureuses garanties aux chances d'un coup de main : elle s'élevait dans la plaine, à cent

pas de la Seine, et loin de toute habitation; un sentier frayé à travers champs conduisait à son entrée principale; autour d'elle les murs d'un jardin prolongeaient leurs lignes blanches, que la cime de quelques acacias dominait. Les circonstances atmosphériques semblaient aussi favoriser l'entreprise dont nous avons indiqué le but. La soirée, déjà avancée, était sombre; le ciel, chargé de nuages, s'abaissait lourdement, et comprimait la lumière; tout était nuit et silence, on n'entendait que le bruit monotone des feuilles que le vent agitait doucement, et plus loin, le murmure affaibli de la Seine qui suivait lentement son cours, en caressant les berges sablées de ses deux rives.

— Bon temps! dit Mardoche à Frédéric qui frissonnait comme si le froid l'eût saisi. Viens avec moi, mon vieux.

Et il l'attira sur le derrière des murs du jardin.

— Ecoute mes dernières instructions, reprit Mardoche. Les murs ne sont pas hauts; à l'aide de mes mains et de mes épaules, tu les escaladeras facilement; une fois dans le jardin, tu iras tout droit à la maison, tu ouvriras une première porte, tu traverseras une première pièce, tu ouvriras une seconde porte, et tu traverseras une seconde pièce; à la troisième porte arrête-toi; c'est là, dans cette troisième pièce, à droite; il y a un simple secrétaire en acajou, fermé à la clef, pas plus; dans le premier tiroir de ce secrétaire est un portefeuille, voilà l'oiseau à dénicher. Maintenant, à cheval! s'il y a du danger, je reste là aux aguets, et je t'avertirai; je réponds de tout.

En achevant ces mots, Mardoche s'était appuyé le dos contre le mur, et avait croisé ses deux mains, Frédéric y mit le pied, et atteignit le faîte du mur.

— Bonne chance! dit Mardoche à voix basse.

Frédéric était déjà dans le jardin. Fidèle aux instructions de Mardoche, il s'avança droit vers la maison; sa faiblesse ordinaire avait fait place à une sorte d'énergie convulsive; ses artères battaient violemment, le sang se précipitait à sa tête; c'était quelque chose comme la fièvre: avant de partir de Paris, il avait bu avec Mardoche deux bols de punch au kirsch. Il ouvrit une première porte, et s'étonna même du peu de difficulté qu'il y rencontrait; il ouvrit une seconde porte, passa encore, et, la troisième porte ouverte, il s'arrêta. — C'était là, avait dit Mardoche. L'obscurité était profonde, et, ne parvenant pas à distinguer les objets, il fit quelques pas en avant, et, se rappelant les indications qu'il avait reçues, il allait obliquer à droite, lorsqu'en face de lui, une porte s'ouvrit, et un jet de lumière le frappa au visage jusqu'à l'aveugler. Il recula d'un pas, mais sans détourner la vue, et, au milieu de l'espèce de trouée

que la lumière avait faite, il reconnut Jacob entre deux flambeaux qu'il tenait des deux mains.

Interdit, épouvanté, Frédéric voulut se retourner pour fuir. Sur le seuil de la porte par laquelle il était entré, se tenaient deux valets également armés de flambleaux ; il était traqué, pris entre deux trappes. Par un mouvement aussi rapide que les progrès de la peur, il glissa dans sa poche les instruments qui avaient facilité son introduction, à défaut de la pensée qui flottait dans le vague, confondue, paralysée.

Sans paraître remarquer ce mouvement, Jacob s'avança vers Frédéric, le sourire sur la bouche, et, d'une voix dont le calme contrastait singulièrement avec la bizarrerie de cette scène inattendue :

VII

— Tu viens me demander à souper? Je te remercie. Viens donc avec moi.

Il serait difficile de dire l'impression que ces paroles produisirent sur Frédéric; il se voyait pris dans un piége, sans pouvoir dire précisément de quel côté venait le danger; comme un

homme qui sentirait le sol s'abîmer sous ses pieds, et n'aurait ni la force ni la possibilité de fuir, il s'affaissait sur lui-même, et n'essayait même pas de se dégager par un dernier effort du cercle fatal qui se resserrait de moment en moment autour de lui. Sans répondre, il suivit Jacob, et entra avec lui dans une petite salle à manger, où tout, en effet, semblait avoir été préparé pour un souper à deux personnes. Au milieu du salon, une table était dressée et servie, quatre réchauds d'argent supportaient quatre plats d'argent garnis de couvercles, et d'où s'exhalaient ces arômes superfins qui, le soir surtout, ont tant d'attraits pour les odorats bien appris; des bouteilles de Bordeaux au cou alongé profilaient leurs formes sveltes, entre ces réchauds, comme de menues colonnettes entre quatre bastions de rempart; aux deux bouts de la table, deux couverts se regardaient, précaution singulière qui pouvait véritablement donner à penser que Frédéric était

attendu. Tout ce service était éclairé par une lampe en argent suspendue au plafond, à l'aide d'une quadruple chaîne d'argent, et qui projetait sur le damas luisant du linge et sur le cristal des carafes une clarté large et splendide ; derrière la table, un dressoir dans le style renaissance et tout chargé de têtes d'anges bouffis et de personnages bardés de fer, étalait toutes les délicatesses d'un dessert de petite-maîtresse, des fruits, des friandises, des conserves et deux ou trois flacons remplis de liqueurs coloniales.

La terreur de Frédéric se compliquait d'un étonnement profond. Etait-ce bien pour lui, pris en flagrant délit de vol avec effraction, que tous ces préparatifs avaient été faits, et dans quel but ? A quel plan pouvaient se rattacher tous ces détails si étranges ? Cela n'était pas facile à expliquer. Jacob avait des combinaisons dont il n'était donné à personne de pénétrer le secret.

— Assieds-toi, dit Jacob d'un ton amical. Tu vois qu'à la campagne on peut se procurer, comme à Paris, les recherches de la vie; c'est Chevet qui a fait le souper, et, quant au vin, c'est un vieux compagnon qui s'est embarqué avec moi au Havre, il y a dix ans, et qui, avec moi, est revenu d'Amérique, du Bordeaux naturalisé américain.

— Tu attendais donc quelqu'un? se hasarda à demander Frédéric qui ouvrait la bouche pour la première fois.

Un demi-sourire glissa sur les lèvres de Jacob, il s'assit en face de Frédéric, et dit sans affectation :

— Soupons d'abord, nous verrons après.

En ce moment il sembla que Frédéric faisait l'abandon de toutes ses craintes, de tous ses soupçons, et que, comme un acteur trop longtemps en scène, il se délassait dans la coulisse des fatigues d'un rôle trop pénible; comme autrefois, cet esprit d'insouciance qui se laisse

aller aux événements, et, las de lutter, s'abandonne à la dérive, avait pris une dernière fois le dessus en lui, car, du même ton dégagé que Jacob avait employé, il répéta:

— Soupons !

Peut-être, comme font tous les esprits paresseux et sensuels, s'était-il dit qu'à tout prendre, sa destinée, quelle qu'elle fût, était réglée, qu'aucun effort de sa part ne pouvait la changer, et que mieux était de l'attendre, comme les philosophes épicuriens attendaient la mort, le verre en main, la bouche souriante et le front serein.

Pendant le souper, pas un mot ne fut échangé qui eût trait à la position respective des deux convives; on eût dit que chacun d'eux tenait à exécuter loyalement la trêve tacite qui, pour un temps donné, suspendait leurs inimities.

Vers la fin du souper seulement, lorsque les domestiques, après avoir transporté sur la

table les fantaisies brillantes qui garnissaient le dressoir, se furent retirés, lorsque Frédéric eut tout effleuré en grand seigneur, lorsque les liqueurs coloniales eurent parfumé sa bouche, Jacob le premier jeta sa serviette, comme un convive saturé qui, après les douceurs d'un repas exquis, s'apprête à savourer les douceurs du *far niente*, et laissa mollement aller sa tête sur le dossier de sa chaise; puis, s'adressant à Frédéric :

— Conte-moi donc quelque histoire, lui dit-il; un souper ne finit pas bien sans une chanson ou une histoire.

— Et quelle histoire veux-tu que je te conte? demanda Frédéric en tressaillant légèrement; malgré la béatitude qu'il affectait, qu'il éprouvait peut-être, il sentait que l'heure était venue, que la crise allait commencer.

— Celle que tu voudras, dit Jacob; par exemple, raconte-moi, mais, là, d'ami à ami, de convive à convive, comment tu te trouves

être le père de mademoiselle Anna d'Isigny, dont tu n'as jamais connu la mère?

— Nous y voilà, pensa Frédéric, dont les pressentiments commençaient à se réaliser.

— Veux-tu? ajouta Jacob.

— A quoi bon?

— Manière de passer le temps! dit Jacob du ton le plus indifférent. Vas-tu me refuser cela? En quoi un pareil récit fait de toi à moi sans témoin peut-il te compromettre? Les choses n'en resteront pas moins comme elles sont; tu n'en seras pas moins père, et si je veux immédiatement la main d'Anna, je n'en serai pas moins obligé de te dire très-respectueusement et le chapeau à la main : *Papa*, voulez vous me donner?...

Jacob commandait si souverainement à sa physionomie, qu'on n'aurait pu reconnaître la véritable signification de ses paroles.

— Commence donc, ajouta-t-il.

— Mon Dieu! dit Frédéric qui comprenait

que sa liberté ne lui appartenait pas tout entière, et qui, en effet, ne prévoyait pas encore de danger immédiat, l'histoire que tu me demandes est toute simple; en deux mots j'aurai fini. Il y a de cela dix-sept ans, nous étions douze à table, douze jeunes gens, nous déjeunions...

— N'oublie pas la couleur locale, interrompit Jacob; dis-moi qu'il y a dix-sept ans, tu étais le beau, le radieux, l'étourdissant Frédéric, Frédéric-le-Lion enfin; dis-moi que les jeunes gens qui déjeunaient avec toi étaient des beaux comme toi, de jeunes jouvenceaux, bien étourdis, bien extravagants, dépensant sans compter l'argent de leurs familles, prodigues de belles paroles, coureurs de femmes, pâture d'usuriers, des lions comme toi; ajoute que le déjeuner qu'on vous servit était splendide, que les vins pétillaient et portaient à la tête, que toutes les voix se croisaient, que tous les regards brillaient, que, dans ces douze têtes, il ne res-

tait plus, à la fin du repas, assez de cervelle pour suffire à un crâne ordinaire; note enfin que le Rocher-de-Cancale était le lieu de la scène. Est-ce bien cela, dis? Ai-je suffisamment dépeint la compagnie que tu voyais, la vie que tu menais alors, et le déjeuner dont tu parles? Continue maintenant.

— A la fin du repas, dit Frédéric, un de nous se coiffa d'une idée folle, et, précisément parce qu'elle était folle, tous les autres s'en coiffèrent à la suite; il s'agissait, comme nous étions douze, d'aller dans les douze arrondissements de Paris, et demander à la mairie les noms du dernier enfant déclaré à l'état civil, avec cette particularité : père inconnu, et de nous reconnaître, chacun dans notre arrondissement, le père de cet enfant.

— Je comprends, dit Jacob; vous vouliez suivre dans l'avenir les douze destinées ainsi marquées de votre nom; au sortir d'un déjeuner, d'une orgie, vous vouliez savoir quels se-

raient les bons et mauvais numéros dans cette loterie établie par vous sur douze têtes humaines. Que de rires ont dû accueillir cette proposition! quel enthousiasme! quelles exclamations! Idée merveilleuse, bouffonne au possible, et, comme vous disiez alors, vraiment pentagruélique! Pas un ne manqua à la consigne, n'est-il pas vrai ? Chacun joua son rôle, chacun marqua de son nom une des douze créatures désignées ?

Ici Jacob s'arrêta; puis, après un moment de silence et plus lentement, il reprit :

— Et voilà comment Frédéric Lespars, le beau, le dandy, le lion, devint, à la suite d'un déjeuner, le père d'Anna d'Isigny?

— Tout simplement, dit Frédéric.

Il se fit un instant de silence. Jacob laissa de nouveau aller sa tête sur le dossier de sa chaise, pendant que Frédéric, sur lequel l'influence bénigne du souper se faisait sentir en

dépit de ses préoccupations, humait un petit verre de moka distillé.

— A ta santé, vieux! dit Jacob apportant tout à coup son verre à la rencontre du verre de Frédéric.

Puis, nonchalamment et comme sans pensée arrêtée, il prit une petite sonnette d'argent qui brillait sur la table et l'agita doucement. Un domestique parut.

— Apporte-nous, dit Jacob, une plume, du papier et de l'encre.

— Pourquoi? demanda vivement Frédéric sortant tout à coup de cette bienheureuse somnolence dans laquelle il se complaisait, comme une tortue qui redoute le froid dans sa carapace.

— Ton histoire est si intéressante que tu ne refuseras pas de l'écrire, dit froidement Jacob.

Ces paroles dissipèrent tout à coup les incertitudes de Frédéric; il vit nettement sa posi-

tion; il comprit le dessein de Jacob, et que toute la scène qui venait de se passer était convenue, préparée d'avance. Mardoche l'avait livré, trahi, vendu. Du moment où cette conviction entra dans son esprit, il raidit sa volonté pour la mettre au niveau de sa position, et, d'une voix ferme, il répondit :

— Je n'écrirai rien !

— Tu écriras ! dit Jacob.

— Jamais !

Jacob se leva, et, écrasant du regard Frédéric qui, l'œil en feu et la figure violemment agitée, semblait encore le défier :

— Tu écriras ! cria-t-il d'une voix de tonnerre, je le veux !...

— Je ne le veux pas, moi ! dit Frédéric en frappant à poing fermé sur la table.

Les sourcils de Jacob se crispèrent avec fureur; puis, à l'aide d'une réflexion intérieure, apaisant les mouvements tumultueux que ses

traits venaient de refléter, il se rassit, et, de sa voix calme et railleuse, il reprit :

— Soyons de bonne compagnie et ne cassons rien!... Ne comprends-tu pas, petit, que tu es en mon pouvoir, que j'ai le droit de tout exiger de toi, que tu es enveloppé, pressé, contraint de toutes parts, que si tu refuses de m'obéir, ton existence m'appartient?

— Tue-moi! dit Frédéric qui se méprenait ou affectait de se méprendre sur le sens de ces paroles.

— Te tuer! reprit Jacob; allons donc, tu fais l'enfant, tu veux ne pas voir la vérité. Ton existence m'appartient, mais non pas comme tu l'entends. Je ne veux pas en retrancher un jour, une minute; elle est trop précieuse; mais je peux la flétrir, la condamner à la misère, à la honte, à l'infamie, et c'est ce que je ferai si tu t'obstines.

Et il se mit à chanter l'ignoble refrain que

Frédéric avait chanté précédemment dans l'exaltation de sa victoire anticipée :

J'ai vu passer la chaine!
La brigue dondaine, etc...

— Je comprends, murmura Frédéric en baissant la tête. Assez.

— Pas encore, continua Jacob. Tu as voulu me forcer à m'expliquer, je m'explique. Tu es en mon pouvoir, parce que tu es ici en flagrant délit de vol avec effraction : mes domestiques t'ont vu, tu portes encore sur toi les outils qui t'ont servi à forcer mes portes. Je n'ai qu'un mot à dire, et ce soir tu es arrêté, demain tu coucheras à la Force; un juge d'instruction préparera ton affaire. Dans six mois tu comparaîtras en cour d'assises, et, dans un an au plus tard : Toulon!... Toulon pour la vie! car ton vol est un crime au premier chef, un vol qualifié avec toutes les circonstances aggravantes. Tu connais le Code!... tu me l'as prouvé; je n'insisterai pas.

En ce moment le domestique rentra et déposa sur la table du papier, des plumes et un encrier.

— Veux-tu écrire? dit Jacob.

— Non, dit Frédéric; j'accepte le bagne; seulement, je n'irai pas seul, tu m'y accompagneras.

Jacob ne broncha pas en entendant cette menace de dénonciation qui rétablissait la lutte sur un pied d'égalité; il s'attendait à tout, il avait tout prévu.

— Volontiers, dit-il; je suis prêt.

— Et nous serons trois, continua Frédéric; car je ne suis pas venu seul ici : j'ai un complice.

— Ah! tu veux te venger de Mardoche! Que diable! il n'est pas si coupable celui-là. Tu lui devais cinq louis; il a trouvé un moyen de se les faire payer par moi avec des intérêts honnêtes, c'est une affaire d'escompte, rien de plus. Ainsi, ta résolution est prise?

— Irrévocablement.

— Alors je n'ai qu'à sonner, et à envoyer chercher deux gendarmes.

— Quatre : deux pour chacun de nous.

Jacob n'eut garde de répliquer ; il savait que chez les hommes naturellement faibles, la volonté n'est jamais que la suite d'une surexcitation nerveuse, et que si, au lieu de les heurter au milieu de leur paroxisme, on les laisse faire, ils retombent bientôt et d'eux-mêmes dans un état d'affaiblissement d'autant plus marqué que la surexcitation a été plus violente. Il attendit pour amener Frédéric à ses fins. Il avait d'abord compté sur l'entraînement d'un bon souper et sur les inspirations capiteuses du vin et des liqueurs ; maintenant il spéculait sur la réaction que devait nécessairement amener la peur après une forte commotion. Ce dernier calcul se trouva juste.

Une fois que le combat direct eut cessé, et que Frédéric n'eut plus les relancements de la

réplique pour rehausser à chaque instant son énergie périclitante, il songea avec tristesse à l'avenir que lui avait présagé Jacob. Si bas qu'il fût descendu, jamais il n'avait envisagé sans horreur la possibilité d'une dégradation publique, d'une existence flétrie à tout jamais et sans retour. Ne pouvant plus souffrir dans son honneur, il souffrait encore dans sa vanité. L'idée d'être mêlé à des hommes grossiers, sans éducation, et surtout de se trouver obligé à travailler de ses mains, l'épouvantait outre mesure. Cette nature sensuelle et paresseuse se trahissait ainsi jusqu'au bout. En face du bagne il était encore ce que nous l'avons vu autrefois : *le viveur! le lion!....* au bagne il serait mort sous le fouet d'un argousin !

Jacob comprit avec une sagacité merveilleuse toutes ces préoccupations intimes qui, par degrés, amollissaient Frédéric ; et quand il le vit ainsi pétri et macéré par la crainte, il reprit d'une voix douce :

— Eh bien, vieux, tu songes à l'avenir; tu te dis que mieux vaudrait peut-être te sauver de l'abîme que de m'y entraîner avec toi. Crois-moi, ne t'entête pas contre la destinée; sois beau joueur : nous avons fait une partie ensemble, d'abord la chance t'a servi ; tu me mettais le pied sur la gorge, et tu me disais : Tu m'appartiens. Ceci est la première manche. J'avais perdu, je me suis relevé et à mon tour j'ai un peu violenté la fortune. Je tiens la seconde manche. Que veux-tu, le jeu est journalier. Maintenant, veux-tu composer pour la *belle?* Sois bon enfant, je le serai. Avec vingt mille francs un homme comme toi doit se faire une fortune, gagner des millions. Veux-tu vingt mille francs? Les voici dans ce portefeuille. Ecris ce que je te demande, et ce portefeuille est à toi.

Frédéric resta quelque temps sans répondre à l'offre de Jacob; l'ardeur du jeu avait passé dans son cœur et y soufflait sa flamme. Vingt

mille francs en effet, pour un joueur, en dépit des leçons qu'il a reçues, des désappointements qu'il a subis, c'est toujours l'immense, l'infini, l'impossible; pour un joueur, chaque pièce représente, pendant une seconde, au moins un paroli. Pourtant Frédéric demeura longtemps pensif, et ce fut avec une émotion profonde qu'à la fin il prit la plume et écrivit à la hâte le récit qu'il avait fait à Jacob pendant le souper.

Celui-ci examina le papier attentivement et dit :

— C'est bon; signe maintenant.

Frédéric signa. Jacob lui remit d'une main le portefeuille qui contenait les vingt mille francs, pendant que de l'autre il prenait la déclaration de Frédéric datée et signée.

Puis les deux hommes se levèrent en même temps. Leurs figures exprimaient des émotions différentes, mais également solennelles; chez Jacob, c'était la satisfaction calme et mesurée d'un homme énergique et intelligent qui voit

arriver à bien une combinaison longtemps mûrie, un plan sagement concerté; chez Frédéric c'était l'espèce d'accablement d'un soldat qui, échauffé pendant le combat par l'odeur de la poudre, le bruit de la mousqueterie, les roulements des tambours et les fanfares des trompettes, se retrouve au bivouac, couché sur la paille humide, sans feu, sans eau-de-vie et sans pain.

— Maintenant, dit Jacob d'une voix accentuée, et en regardant Frédéric œil à œil, comme je te connais, je sais que tu te repentiras de ce que tu viens de faire; je sais que ta vanité se sentira blessée, parce que dans la lutte que nous avons soutenue l'un contre l'autre, c'est moi, au demeurant, qui suis resté le vainqueur; je sais que tu regretteras ces droits dont tu étais si fier, et que tu viens de m'abandonner; car, muni de ta déclaration, je ne ne crains plus ton acte authentique. Je sens, enfin, que tu me garderas rancune, et que

peut-être tu voudras te venger. Ecoute bien mes dernières paroles. Si tu fais mine de vouloir te jeter encore une fois à la traverse de mes projets, si, de près ou de loin, tu inquiètes mon mariage, si tu bouges enfin, je te jure Dieu que tu ne m'inquiéteras pas longtemps. Je me débarrasserai de toi comme d'un mauvais chien qui vous suit en aboyant; et c'est moi qui te promets cela, entends-tu? moi, Jacob! Adieu!

Frédéric ne répondit pas, et s'éloigna pendant que Jacob lui répétait une dernière fois, en le reconduisant : — Souviens-toi...

Mais Jacob ne s'était pas trompé; car, une fois de retour à Paris, et quand il eut fermé sur lui la porte de sa mansarde, Frédéric murmura :

— Je me vengerai.

Rien ne s'opposait donc plus au mariage de M. Nihl, citoyen des Etats-Unis, et de mademoiselle Anna d'Isigny. Anna, en dépit de ses larmes et de l'amour qu'elle gardait à Louis

d'Aranda, ne pouvait refuser d'obéir aux ordres de sa mère qui lui répétait sans cesse :

— Ma pauvre enfant! ton mariage avec M. Nihl est nécessaire, il faut qu'il s'accomplisse.

Louis d'Aranda quitta Paris en apprenant que le jour de la célébration était irrévocablement fixé.

Ce jour-là Jacob donnait le dernier coup de main à sa toilette nuptiale, et s'apprêtait à quitter son appartement pour se transporter à l'hôtel de madame d'Isigny, lorsque quatre hommes entrèrent brusquement dans sa chambre à coucher, et l'un d'eux lui remit un mandat d'amener lancé contre lui par le procureur du roi.

A la lecture de ce mandat, Jacob passa la main sur ses yeux, comme saisi de vertige. Ce fut le seul signe de trouble qu'il donna; sa figure un instant troublée se rasséréna, et il dit d'une voix sonore :

— Messieurs, vous êtes en règle.

Parmi ces quatre hommes, il y en avait un qui se tenait derrière les autres, et osait à peine avancer; Jacob l'aperçut et le reconnut.

— Comment, Patureau, c'est toi! lui dit-il, et tu fais un pareil métier! toi!

L'homme à qui s'adressait ce reproche cacha sa figure dans ses mains, et répondit d'une voix troublée par la honte :

— Que voulez-vous? la misère!....

— Ecoute, dit Jacob, j'ai un service à te demander; me promets-tu de remettre fidèlement à leur adresse les deux lettres que je vais te donner?

— Je vous le promets, dit Patureau.

Jacob s'assit et se mit à écrire.

De ces deux lettres l'une était adressée à madame d'Isigny, et contenait ces mots :

« Gardez-moi votre fille, je reviendrai. »

L'autre était adressée à Mardoche, et écrite dans un langage inconnu dont nous n'avons

pu avoir la clef; elle renfermait tout au plus deux ou trois lignes.

En confiant ces deux lettres à Patureau, Jacob ajouta seulement :

— C'est bien Frédéric Lespars qui m'a dénoncé, n'est-ce pas?

— C'est lui, dit Patureau.

— Mouchard!.... murmura Jacob avec mépris; c'est bien ainsi qu'il devait finir. C'est un gamin!

Puis, croisant son habit sur sa poitrine, et faisant un geste militaire, il ajouta d'une voix ferme :

— En route!

Nous n'avons pas découvert par quel lien madame d'Isigny tenait à Jacob, et comment celui-ci avait obtenu l'autorité qu'il exerçait sur elle. Toujours est-il que pendant un an elle refusa la main d'Anna aux instances les plus vives de Louis d'Aranda qui, sur la nouvelle de l'arrestation de Jacob, était revenu à Paris,

Docile aux recommandations de ce dernier, lui gardait-elle sa fille?...

Seulement, au bout d'un an, elle quitta Paris avec Anna, en secret, sans confier à personne sa nouvelle destination.

La mère et la fille s'embarquèrent au Havre et passèrent au Mexique, où quelque temps après Louis d'Aranda alla les rejoindre. On ne sait pas si madame d'Isigny consentit enfin au mariage des deux jeunes gens, mais il est raisonnable et permis de le supposer.

Quant au personnage principal de cette histoire, à Frédéric Lespars, voici ce qu'on a su à l'estaminet qu'il avait fréquenté assidument pendant une partie de son existence :

Son corps a été trouvé dernièrement dans la Seine et déposé à la Morgue, où plusieurs habitués de l'estaminet l'ont reconnu. Il avait au côté, près du cœur, une plaie profonde d'environ trois pouces, faite à l'aide d'un poignard. La justice n'a pas découvert l'auteur de cet

assassinat. Peut-être même ne s'est-elle pas activement occupée de le découvrir. Il est des hommes que la loi elle-même renonce à venger.

Le secret de cette catastrophe est probablement enfoui à l'estaminet où Mardoche continue à jouer au piquet tous les soirs. Toutes les fois qu'on parle de Frédéric devant lui, il hoche la tête, et s'abstient de dire une parole. Le mot dont Jacob s'était servi au moment de son arrestation pour qualifier Frédéric a été recueilli comme la peinture la plus vraie de son caractère ; aussi chaque fois que le nom de *l'Amour* se trouve amené dans la conversation, un des habitués de l'estaminet ne manque-t-il pas de dire :

« C'était un gamin ! »

FIN DE FRÉDÉRIC LE LION.

LA FÉE SCIENTIA.

Il y a quelques années, vivait à Berlin une petite ouvrière nommée Marguerite; son père, comme tous les Prussiens de son âge, avait porté les armes contre les Français pendant l'empire, et il était mort à la bataille d'Iéna; sa mère aussi était morte, et il ne lui restait pour toute famille que sa grand'mère, femme de quatre-vingts ans environ, qui avait de temps en temps des sourires mystérieux et des hochements de tête supérieurs, comme toutes les vieilles femmes. Marguerite comptait seize ans révolus, et n'en paraissait que quatorze, tant elle était frêle, mignonne et enfant de tout point. Les choses que les jeunes filles savent, parce qu'elles ne doivent pas les savoir, elle les ignorait parfaitement. Chose incroyable! jamais elle ne se servait de miroir, et je vous dis ceci bien vite, attendu que cette histoire devant être invraisemblable, j'ai besoin de vous préparer,

par une première invraisemblance, aux invraisemblances qui vont suivre. Comme les enfants, elle avait une grande susceptibilité, une tendresse primitive et des larmes plein les yeux; pour des misères, elle se faisait de gros chagrins et poussait de gros soupirs; une remontrance de sa grand'mère la rendait malade, si bien qu'elle-même, dans ses moments de bonne humeur, comparait son cœur à une pelotte remplie de son où les épingles entrent sans effort : la différence était que la pelotte ne saigne pas, et que son cœur, à elle, saignait bien fort à la moindre piqûre. Du reste, le sourire était toujours voisin des larmes; quand elle avait beaucoup pleuré, elle souriait volontiers et de la meilleure grâce du monde : sa vie ressemblait à une journée du mois d'avril continuellement mêlée de pluie et de soleil.

Vous jugerez encore mieux de sa candeur, quand je vous aurai dit que jamais elle ne médisait de ses voisines, et que, le dimanche, lorsque de sa fenêtre elle regardait passer les joyeuses troupes d'ouvrières qui s'en allaient danser dans les faubourgs, il ne lui vint jamais à l'esprit de remarquer que celle-ci avait une

épaule disproportionnée, celle-là un grand nez, cette autre des rubans fanés à son bonnet, cette autre une robe passée de mode.

Marguerite vivait donc le plus innocemment du monde. Pendant la semaine, elle passait toutes ses journées à coudre en chantant ou en soupirant, selon l'état de son esprit; le dimanche, elle allait à la messe, et, le reste du jour, adressait des questions à sa maman Schnaps, qui ne se lassait pas d'y répondre, soit bonté pure, soit qu'elle aimât à jaser. Ces questions, d'ailleurs, avaient un parfum de naïveté, un laisser-aller d'enfant qui les rendaient parfois embarrassantes. Le moyen de répondre sans sourire à une jeune fille de seize ans qui vous demande pourquoi le commis de la douane s'occupait, pendant la messe, à regarder de côté la fille du percepteur de ville, au lieu de suivre les prières dans son livre? La maman Schnaps, dans ces moments critiques, agissait avec la plus grande discrétion; elle se contentait de frapper doucement sur la joue de sa petite-fille, et de changer la conversation, en lui disant :

— Marguerite, donne-moi mon dé à coudre,

ou mes lunettes, ou mes aiguilles à tricoter!...

Pour Marguerite, le plus beau jour de la semaine était le samedi. Elle avait dans la ville trois bonnes amies à peu près de son âge; or, le samedi soir, leur journée faite, ses trois bonnes amies venaient la voir. Ce jour-là, il y avait donc fête dans la petite chambre de Marguerite; elle allumait sa petite lampe de cuivre, serrait son ouvrage, préparait des chaises, et attendait neuf heures avec impatience. Neuf heures sonnant, les bonnes amies entraient, on s'embrassait.

— Bonjour, Marguerite.

— Bonjour, Thérèse; bonjour, Bathilde; bonjour Thécla.

Et puis des caresses et des rires sans fin. On s'asseyait et on causait. La mère Schnaps, qui était sourde quand elle le voulait bien, avait l'oreille très-dure le samedi, pour ne pas gêner les jeunes filles; la tête penchée sur son ouvrage, elle n'entendait rien. Quand on avait bien babillé, Marguerite apportait un jeu de loto, et on jouait gravement à un liard la partie; à dix heures, elle allait chercher dans une armoire deux bouteilles de petite bière et une

assiette de biscuits; les quatre amies buvaient et mangeaient; enfin la soirée se terminait par une ronde allemande que chantait Marguerite, et dont Thérèse, Bathilde et Thécla répétaient le refrain :

« De tous les oiseaux de passage, l'amour est « le plus à craindre; évitez-le, ô jeunes filles! »

Marguerite chantait naïvement ces naïves paroles, sans les comprendre. Jamais elle n'avait demandé, même à sa grand'mère, pourquoi l'amour était le plus dangereux des oiseaux de passage; autrement, elle eût mal justifié la peinture que nous avons faite de son ignorance et de sa candeur : quand on fait une pareille question, on n'a guère plus besoin de la faire. Elle aimait également ses trois amies, et on l'eût bien embarrassée en lui demandant laquelle des trois elle préférait. Thérèse était la plus grande et la plus éveillée, Bathilde était très-blonde et très caressante, Thécla avait une sorte d'insouciance dans les manières qui attirait par le peu d'efforts qu'elle faisait pour attirer. Marguerite riait des propos de Thérèse, se laissait prévenir par Bathilde, et réservait ses plus gracieuses avances pour Thécla, préci-

sément parce que Thécla ne les lui rendait jamais. Ainsi partagée entre des occupations qui ne lui déplaisaient pas et des amitiés qui lui étaient chères, Marguerite vivait heureuse; elle avait toute la semaine pour penser à ses trois bonnes amies, et le samedi pour les voir; elle s'était même créé des affections accessoires qui complétaient son bonheur : elle possédait trois colombes dans une même cage, trois charmants oiseaux, bien blancs, bien doux, ne roucoulant pas trop, ce qui est d'assez bon goût pour des colombes. L'une avait le plus joli cou qu'on puisse voir, et, au-dessous du cou, une petite tache noire qui produisait l'effet d'un grain d'ébène sur une tasse de lait; l'autre avait le bout de l'aile irisé comme une écharpe de femme; la troisième avait sur la tête une petite aigrette chatoyante aux rayons du soleil. Marguerite consacrait deux heures par jour à ses trois colombes ; elle leur donnait la becquée, les caressait à tour de rôle, et, par un effet de son naturel aimant, elle leur avait donné à chacune le nom d'une de ses amies : elle appelait la première Thérèse, la seconde Bathilde, et la troisième Thécla. Dans son enthousiasme,

elle s'imaginait que chaque colombe reproduisait les qualités spéciales de celle dont elle portait le nom.

Ces trois colombes lui tenaient lieu, pendant la semaine, de ses amies absentes. Amies et colombes se confondaient dans son affection ; et, embrassant les unes, elle croyait embrasser les autres. Aussi, le samedi soir, ne manquait-elle pas de donner aux colombes les restes de biscuits que les amies avaient laissés. Il lui semblait juste de partager les biscuits comme elle avait partagé les baisers. Ainsi le cœur de Marguerite se divisait par septièmes entre sa grand'mère, ses trois bonnes amies et ses trois colombes, sauf une petite part encore qu'elle avait distraite, en secret, de la totalité pour la donner à un joli chat angora qui, pendant le jour, s'établissait sur la chaise où Marguerite posait les pieds, et, pendant la nuit, dormait au bas de son lit, sur un coussin moelleux et toujours propre. Le samedi, comme vous le voyez, devenait jour de fête pour tout ce monde ; les colombes et le chat le sentaient venir, et, quand ses amies la quittaient, vers onze heures, Marguerite s'endormait joyeuse, après avoir

baisé ses colombes et caressé son chat. Seule, la grand'maman Schnaps se plaignait un peu : à son âge, il était pénible de veiller si tard, et pourtant la bonne femme, malgré ses prétentions à la surdité, paraissait exempte de toutes les infirmités de la vieillesse; mais j'ai dit qu'il y avait en elle quelque chose de mystérieux. Vous voudrez donc bien trouver du mystère dans cette apparente contradiction.

Le samedi était arrivé, neuf heures allaient sonner, la lumière de la petite lampe brillait sous son abat-jour de papier vert, Marguerite avait préparé des chaises, serré son ouvrage et attendait. Neuf heures sonnent, les trois amies entrèrent, les colombes battirent des ailes, le chat miaula doucement. La maman Schnaps, après le bonjour d'usage, remit ses lunettes qu'elle avait ôtées pour un instant, reprit ses aiguilles à tricoter, et les fit glisser entre les doigts, en s'autorisant de sa surdité pour ne pas prendre part à la conversation. On causa comme d'habitude, des riens, des propos d'enfant; mais Marguerite remarqua qu'un grand changement s'était opéré dans les manières de ses trois amies. Elles avaient dans la physiono-

mie quelque chose d'orgueilleux et comme de railleur; elles la regardaient en souriant, elles avaient l'air, à son égard, de nouvelles mariées vis-à-vis de leurs compagnes de la veille; on eût dit qu'elles la dédaignaient. Cette espèce de changement, que Marguerite remarqua avec la perspicacité jalouse d'un cœur aimant qui se défie pour la première fois, l'affligea et l'inquiéta. Elle essaya d'être plus caressante, plus folle, plus entraînante que jamais; rien n'y fit. Thérèse, Bathilde et Thécla l'écoutaient à peine, et semblaient répondre à chacune de ses tentatives par ces paroles accablantes : « Comment « peut-on trouver du plaisir à dire des riens, « à s'occuper de bagatelles, quand il y a des « choses si sérieuses au monde? » Marguerite ne pouvait pas comprendre distinctement un pareil langage, aussi attribua-t-elle cette révolution au refroidissement de ses bonnes amies. Elle les regarda toutes trois les larmes aux yeux et leur dit tour à tour :

— Est-ce que tu ne m'aimes plus, Thérèse? Est-ce que tu ne m'aimes plus, Bathilde? Est-ce que tu ne m'aimes plus, Thécla?

Thérèse, Bathilde et Thécla assurèrent Mar-

guerite qu'elles l'aimaient toujours. Bathilde l'embrassa, mais toutes trois continuèrent à s'entre-regarder en riant. Marguerite parla de ses colombes, de son chat; ses bonnes amies riaient plus fort. Il lui fallut tout son courage pour ne pas pleurer.

— Mais qu'avez-vous donc? leur dit-elle. Vous avez l'air de me dédaigner et de vous moquer de moi. Que vous ai-je fait? N'ai-je pas votre âge? Ne suis-je pas aussi bonne ouvrière que vous? D'où vient donc l'air de supériorité que vous prenez avec moi? Savez-vous quelque chose que je ne sais pas? Et s'il en est ainsi, pourquoi ne me parlez-vous pas? pourquoi ne m'apprenez-vous pas ce que vous savez?

Les trois amies furent quelque temps sans répondre; à la fin, Thérèse, qui était la plus résolue, prit la parole, et, d'un ton de compassion qui ne justifiait que trop les reproches de Marguerite, elle se contenta de lui dire :

— Il ne faut pas faire de questions ainsi, ma petite; il y a des choses qu'on apprend soi même ou qu'on n'apprend jamais.

Les deux autres applaudirent silencieusement

de la tête à cette insolence. Ne sachant que répondre, Marguerite se décida à pleurer.

Pour la première fois depuis l'entrée des trois jeunes filles, la maman Schnaps leva les yeux, passa le doigt sur le verre de ses lunettes, regarda sa petite-fille qui pleurait, et se remit tranquillement à l'ouvrage en secouant la tête d'une façon particulière et qui lui était habituelle. Cependant un mot de Bathilde consola Marguerite. J'ai dit qu'elle passait assez volontiers des larmes au sourire. Elle sourit, se leva, et vint déposer sur la table un jeu de loto en disant :

— Il est dix heures, voulez-vous jouer?

Les trois amies se pincèrent les lèvres.

— Ne voulez-vous pas jouer? demanda Marguerite très-émue.

— Le jeu de loto est un jeu d'enfant, dit Thérèse.

Cette réponse bouleversa Marguerite.

— Un jeu d'enfant! répliqua-t-elle ; mais ne l'avons-nous pas joué samedi dernier? étiez-vous enfants il y a huit jours, et ne l'êtes-vous plus maintenant? Depuis quand êtes-vous de-

venues si grandes filles que nos amusements vous semblent insipides?

— En huit jours, dit Bathilde, on apprend tant de choses!

— Mais quoi donc? demanda Marguerite.

Un sourire accueillit encore cette question.

—Décidément, reprit Marguerite, je vois bien que vous n'êtes plus mes amies. Faites comme il vous plaira, mais je vous déclare que si vous ne m'apprenez pas à l'instant même la cause de vos sourires et du dédain avec lequel vous me traitez, je ne vous reverrai jamais de ma vie. Ne puis-je pas apprendre ce que vous avez appris? Si vous êtes devenues de grandes personnes, ne puis-je pas le devenir comme vous? C'est mal de garder votre secret pour vous trois; j'en veux ma part.

Thérèse montra du doigt la maman Schnaps, comme pour signifier qu'elle ne pouvait parler devant un témoin.

— Maman Schnaps n'entend rien, dit Marguerite; apprenez-moi comment on devient grande fille en si peu de temps.

— Ecoute, dit alors Thérèse, nous allons te conter notre histoire; tu la comprendras si tu

peux. Hier, après avoir fini notre journée, nous traversions toutes trois la place d'armes, l'air était pur, le ciel semé d'étoiles, nous marchions lentement. Trois jeunes gens marchaient derrière nous et causaient de nous.

—Que pouvaient-ils dire? demanda Marguerite.

— Ce que des jeunes gens peuvent dire de jeunes filles comme nous : que nous étions jolies, que nous avions de beaux yeux et des tailles d'archiduchesses. Nous pressâmes le pas, ils nous suivirent toujours, et enfin l'un des deux s'adressant à moi, et m'ôtant son chapeau de la façon la plus polie du monde : — Mademoiselle, me dit-il, nous serions bien malheureux de penser que nous vous faisons fuir; nous sommes étudiants de l'université mes amis et moi, et nous croyons que ce n'est pas là une raison suffisante pour effrayer trois jolies personnes comme vous. Assurez-vous bien plûtôt que nous avons des bras pour vous servir et des cœurs pour vous aimer. En parlant ainsi, il me prit le bras, mais d'une façon si gentille qu'il n'y eut pas moyen de résister. Ses deux amis prirent également le bras de Bathilde et de

Thécla, et, au lieu de trois, nous voilà six à nous promener. Mon cavalier, ma petite, est un beau jeune homme, grand, mince, qui a une chaîne d'or à son cou, des cheveux blonds bouclés, des yeux bleus comme un ciel d'été, et la voix douce comme le souffle d'un harmonica; et si tu savais comme il parle bien, comme on voit qu'il a été bien élevé! Il m'a comparée aux plus jolies choses, et en faisant tourner ses comparaisons à mon avantage : les wergis-mein-nich que nous cueillons le soir sont moins suaves que mes yeux, moins embaumés que mon haleine, les perles moins blanches que mes dents, le corail moins rose que mes lèvres, la soie moins déliée que mes cheveux.

— Le mien, dit Bathilde interrompant vivement son amie, m'en a dit tout autant, et plus encore. Il est petit, mais que de grâces dans sa tournure! comme ses yeux sont brillants! comme son parler est spirituel! comme il m'a bien assuré que sa vie entière serait consacrée à mon bonheur! comme il a pris le ciel à témoin de la sincérité de ses sentiments!

— Le mien, dit Thécla qui ne voulait pas être en reste, a un avantage que les vôtres

n'ont pas, et que vous ne pouvez pas contester : il a des moustaches !...

— Et à dix heures, continua Thérèse, nous nous sommes quittés en nous promettant de nous revoir. Demain, dimanche, ils viendront nous prendre, et nous irons ensemble au bal de la Redoute, le plus beau bal de la ville. Ce sont des *anges* tous les trois.

Marguerite avait écouté ce récit avec la plus grande surprise.

— Comprends-tu ? lui dit Bathilde.

— Je ne vois pas pourquoi cela vous empêcherait de jouer au loto, dit Marguerite.

Les trois amies se regardèrent cette fois sans dissimuler un sourire de pitié.

— Mais, expliquez-moi donc ce que je ne comprends pas, dit Marguerite en insistant.

— Ecoute, dit Thérèse, chante-nous ta ronde, nous verrons après.

Marguerite chanta, et Thérèse, Bathilde et Thécla répétèrent ensemble le refrain :

« De tous les oiseaux de passage, l'amour est le plus à craindre ; évitez-le, ô jeunes filles ! »

Quand la ronde fut finie, Thérèse se leva et dit à Marguerite :

— Sais-tu ce que c'est que l'amour ? sais-tu ce que c'est qu'un amoureux ? Apprends-le, et tu ne nous feras plus de questions.

Alors elle embrassa Marguerite, les deux autres firent comme elle, et toutes les trois s'en allèrent en répétant :

— Adieu, ma petite, dors tranquille.

Marguerite les entendit encore dans les escaliers qui disaient : Adieu : ma petite, dors tranquille.

Cet adieu railleur lui parut une cruelle injure. Evidemment elle avait été le jouet de ses trois bonnes amies. Cette pensée lui fit mal. Mais qu'avaient-elles voulu dire avec leur air d'importance, leurs sourires moqueurs, et leurs questions, sais-tu ce que c'est que l'amour, ce que c'est qu'un amoureux ? Elle eut envie d'interroger à l'instant même sa maman Schnaps, mais la bonne femme venait de se lever, et rentrait dans sa chambre. Marguerite entra dans la sienne triste et découragée ; elle oublia de donner à ses colombes le baiser, et à son chat les caresses du soir, et s'endormit, fatiguée d'avoir pleuré.

Le lendemain, sa résolution de questionner

sa grand'mère céda à une certaine honte qui se faisait jour dans son cœur à travers l'amertume de ses pensées. Elle ne dit rien, et elle garda pour elle seule son chagrin; il lui semblait qu'elle avait vu la veille ses amies pour la dernière fois. La semaine devait à l'avenir s'écouler sans samedi; plus de joyeux projets, plus d'enfantillages rêvés avec la persévérance d'un ambitieux qui couve une place objet de ses désirs, d'un avare qui poursuit un trésor. Comme le samedi serait triste désormais! Elle alla à la messe et pria, mais sans ardeur et presque sans foi. Sur les deux heures, elle se mit à la fenêtre et regarda les passants avec indifférence. Que lui faisait cette foule bigarrée qui, comme ses bonnes amies, avait sans doute des pensées, des plaisirs qu'elle ne comprenait pas? Elle fut effrayée de cette solitude qui l'environnait; elle se trouvait seule au monde, et comme exilée. Thérèse, Bathilde et Théela passèrent sous ses fenêtres, chacune donnant le bras à son cavalier; en les voyant, elle sentit son chagrin redoubler, et elle éprouva le contre-coup du salut qu'elles lui envoyèrent de la main; ce salut semblait dire :

Adieu, pauvre aveugle qui ne connais pas le soleil! adieu, pauvre prisonnière qui ne désires pas même la liberté!

Elle referma vivement la fenêtre et baisa tendrement ses trois colombes en les appelant par leur nom : Thérèse, Bathilde, Thécla ; elle déposait dans ce baiser toute la tendresse de son amitié trahie, toute la mélancolie de ses pressentiments. Hélas! ses amies la quittaient avant ses colombes, et ses colombes avaient des ailes.

Les jours suivants se passèrent aussi tristement; elle n'avait plus de goût au travail et ne chantait jamais. Sa tristesse devint visible à un tel point que la maman Schnaps lui en demanda pour la première fois la cause.

— Ce n'est rien, dit Marguerite. Et involontairement elle se mit à murmurer le refrain de la ronde allemande :

« De tous les oiseaux de passage, l'amour est le plus à craindre ; évitez-le, ô jeunes filles! »

Le jeudi suivant, comme la maman Schnaps s'apprêtait à sortir pour reporter, selon son habitude, l'ouvrage achevé, Marguerite, accoudée sur la barre d'appui de sa fenêtre ouverte,

réfléchissait profondément; en entendant marcher sa grand'mère, elle se retourna, lui prit le bras, en disant:

—Grand'mère, je veux sortir avec vous, j'ai besoin d'air.

Les deux femmes sortirent ensemble; mais quel fut en rentrant le désespoir de Marguerite lorsqu'elle aperçut la cage où elle enfermait ses colombes ouverte et vide!

— Maman! s'écria-t-elle, il ne me reste plus d'espérances, colombes et amies m'abandonnent! Je ne reverrai plus mes deux Thécla, mes deux Thérèse, mes deux Bathilde!

Et elle se laissa tomber sur une chaise en parlant de mourir. La maman Schnaps s'approcha d'elle, lui prit la main, l'embrassa et employa tous les moyens pour la consoler, rien n'y fit. Marguerite répétait toujours:

— O mes fidèles colombes! ô mes bonnes amies!

La maman Schnaps prit alors un air mystérieux et digne, et s'assit en face de sa petite-fille; elle avait ôté ses lunettes, et ses yeux brillaient dans leur orbite avec une expression de pénétration singulière.

— Tu es lasse de ton ignorance, dit-elle à Marguerite, tu t'ennuies d'être tranquille, tu veux *savoir*, les récits de trois petites folles te troublent la cervelle : tu brûles d'apprendre ce qui les rend si heureuses. Eh bien ! tu *sauras*, et, plus heureuse qu'elles, tu sauras sans danger, car j'ai un remède au mal, je t'instruirai et te défendrai : elles ne connaissent que l'illusion, je te montrerai la réalité.

— Qui fut bien étonné? Marguerite. La maman Schnaps avait-elle donc entendu le récit de Thérèse ? Tout ceci commençait à prendre un terrible air de sortilége.

Malheureusement pour la curiosité de Marguerite que cette ouverture avait éveillée, la maman Schnaps n'ajouta rien que ces mots :

— Dimanche nous causerons.

Pendant la journée du vendredi, Marguerite travailla, et n'osa pas adresser une seule question à sa grand'mère. Le samedi, vers le soir, elle reprit un peu courage, fit les préparatifs ordinaires, alluma la petite lampe, prépara la bière et les biscuits ; sans espérer ses bonnes amies, elle s'obstinait à les attendre : ses bonnes amies ne vinrent pas.

— Vous voyez, maman, dit-elle à sa grand'-mère, les amies ne reviennent pas plus que les colombes.

La maman Schnaps mit le doigt sur ses deux lèvres en secouant la tête avec son mystérieux air de supériorité, et dit :

— Demain !...

Le lendemain, la maman Schnaps prit la parole à peu près en ces termes :

— Tu veux savoir, ô ma petite, quel est ce sentiment qui d'un samedi à l'autre a si fort bouleversé tes trois amies; qui leur a fait prendre en dégoût les amusements honnêtes, les distractions du jeune âge, la confiance, l'amitié même ? Thérèse t'a dit son nom quand elle t'a demandé si tu savais ce que c'était que l'amour : l'amour, Marguerite, est un esclave timide, qui devient bientôt le plus despotique des tyrans, qui se fait valet pour devenir maître, et se plaît à régner sur des débris. Tu veux savoir ce que c'est qu'un amoureux ? Thérèse te l'a dit encore, c'est un beau jeune homme qui compare celle qu'il aime aux plus belles choses de la création, à la lune, aux étoiles, au soleil, qui, pour elle, mêle sur sa palette les plus

brillantes couleurs, qui lui compose, à l'aide d'une foule de pierres précieuses, imaginaires, le plus beau, hélas ! et le plus fragile des diadèmes.

— Mais il me semble, dit Marguerite, qu'il n'est pas désagréable de s'entendre comparer au soleil.

La maman Schnaps étouffa entre ses lèvres pincées un de ces sourires railleurs qui expriment la froide certitude de l'expérience.

— Quand on y croit, assurément, répondit-elle; mais quand on n'y croit plus, alors on souffre doublement de l'illusion qu'on a perdue, et de la réalité qui vous écrase; on souffre parce qu'on n'a plus le prestige du songe, et plus l'innocence du réveil; on souffre d'avoir payé si cher un moment d'enchantement, et de trouver de longs regrets à la place d'un bonheur qu'on croyait éternel. Regarde, ma petite, en ce moment voici que le soleil fait jouer ses rayons dans la chambre où nous sommes ; ne dirait-on pas que ta commode en chêne est incrustée de diamants, que cette petite table de travail est semée de paillettes, que tes rideaux de mousseline saturés de lumières

scintillent et renvoient au plafond des réseaux de poudre d'or ? Attends un peu que le soleil se retire, et tout va rentrer dans l'ombre accoutumée : plus d'or, plus de paillettes, plus de diamants, ta commode te semblera plus sombre, tes rideaux plus ternes, ta chambre entière plus triste et plus obscure. Comme fait le soleil, ainsi fait l'amour : il éclaire ce qu'il touche, paraît pour un moment, et quand il a disparu, les ombres s'épaississent, la nuit devient plus profonde, la solitude plus terrible.

On eût dit que le soleil se prêtait de lui-même aux combinaisons hypothétiques de la maman Schnaps. En ce moment, comme pour rendre la comparaison plus sensible, il retira ses rayons, et Marguerite, en regardant sa chambre tout à l'heure illuminée et joyeuse, terne, triste et veuve maintenant, se prit à dire avec amertume :

— Oh ! maman Schnaps, vous avez raison.

La maman Schnaps reprit :

— Quand Thérèse, Balthide et Thécla t'ont fait de si beaux portraits de leurs amoureux, elles ne t'ont pas trompée ; non, elles les voient ainsi ; donc, pour elles, ils sont réellement

ainsi. Mais c'est l'effet du prisme, ô mon enfant, c'est le soleil qui colore leurs visages, anime leurs traits, embellit leur langage. Attends que le soleil soit rentré dans ses nuages, et tu verras.

— Mais qu'arrivera-t-il alors ? demanda Marguerite; est-ce que Thérèse, Bathilde et Théla seront malheureuses ? est-ce qu'il n'y a pas moyen de les prévenir, de leur montrer le danger, de les avertir du piége où elles vont tomber ?

— Il est trop tard, dit la maman Schnaps, leur destinée est irrévocable : elles ont mis le pied sur la pente, elles descendront la pente jusqu'au bout. Si tu allais leur dire maintenant : Défiez-vous, vous vous trompez, vous prenez pour la réalité une image fantastique qui va s'évanouir, elles t'écouteraient bien, ma foi; elles riraient de tes avertissements, comme elles ont ri de ta naïveté. Elles sont sous le charme maintenant, chaque mot qui tombe de la bouche de leurs amoureux leur semble une perle fine qu'elles ramassent et serrent discrètement dans leur cœur; chaque mouvement de leurs corps est une nouvelle

grâce, chaque regard de leurs yeux est un gage de bonheur pour le présent et pour l'avenir. Il faut les laisser faire, leur sort est écrit; mais dans quinze jours, dans un mois au plus, déjà le soleil aura pâli, elles trouveront des taches aux perles, des ombres au tableau; puis viendront les nuages, puis la nuit; alors nul ne leur semblera si affreux que ceux qui leur auront paru si beaux : car c'est un des effets de ce prisme dont je te parlais tout à l'heure de désenchanter les objets en raison des charmes qu'il leur avait prêtés.

— Mais, maman Schnaps, que deviendront Bathilde, Thérèse et Thécla. Je ne puis oublier qu'elles ont été longtemps mes amies, et je m'intéresse toujours à leur sort.

— Elles pleureront, dit la grand'mère.

— Et après ?...

Cette question, toute simple qu'elle puisse paraître, embarrassa la maman Schnaps, malgré sa profonde connaissance des secrets du cœur humain; elle pinça de nouveau ses lèvres selon son habitude; et, prenant l'accent solennel d'une magicienne qui veut imposer la foi, sans examen, à une adepte trop curieuse :

— Tu m'en demandes plus, dit-elle, que je ne veux t'en apprendre, et que tu ne dois en savoir ; j'ai voulu seulement te préserver d'un grand danger : ne m'interroge pas, et crois-moi.

— Je vous crois, dit Marguerite, mais permettez-moi de m'affliger. Ainsi donc voilà qui est convenu, ces trois jeunes et beaux cavaliers que mes bonnes amies aiment tant, sont des monstres qui vendent horriblement cher toutes leurs belles comparaisons.

— Ce ne sont ni des monstres, ni des anges, dit gravement la maman Schnaps, ce sont des amoureux, ce sont des hommes, de même que les trois amies ne sont ni des folles, ni des ingrates, quoiqu'elles t'aient abandonnée traîtreusement, ce sont des jeunes filles. Plus tard tu comprendras par quels rapports mystérieux et forcés, amoureux et jeunes filles, se trouvent entravés, pêle-mêle, dans une route fatale ; tu sauras comment ils obéissent également à une puissance supérieure, sans avoir conscience, les uns du mal qu'ils causent, les autres des regrets qu'elles se préparent. La vie humaine est ainsi faite ; qui l'a faite ? et pour-

quoi ? plus tard tu le sauras peut-être, à moins que, comme beaucoup d'autres, tu ne le saches jamais.

La maman Schnaps avait évidemment déposé une intention ironique dans ces derniers mots; Marguerite l'écoutait bouche béante, comme une alouette qui entend à l'extrémité d'un champ de luzerne l'appeau de l'oiseleur. Depuis quand donc la maman Schnaps était-elle devenue si éloquente ? où prenait-elle toutes ces belles paroles ? La pauvre enfant était effrayée et curieuse en même temps. Ce portrait de l'amour, fait par sa grand'mère, lui semblait très-certainement hideux, et pourtant elle se sentait presque le désir de connaître cet étrange personnage. Ceci nous fournira en passant le prétexte de répéter galamment à nos belles lectrices cette vérité tant de fois proclamée, que les femmes sont naturellement courageuses.

— Les trois amoureux de tes bonnes amies, reprit la maman Schnaps, sont véritablement amoureux (à Dieu ne plaise que je médise de l'espèce humaine), mais, à leur manière, et

selon des idées malheureusement assez communes. Ce sont trois étudiants nouvellement arrivés à Berlin, qui s'ennuient de sortir seuls le dimanche, c'est-à-dire sans une femme à leur bras, parce que leurs camarades, plus anciens, en ont tous au moins une, et font honte à ceux-ci qui n'en ont pas. Or, ils sont convenus entre eux, il y a un mois, de chercher trois jeunes filles, et de les décider à se promener avec eux le dimanche, à l'aide de certaines paroles qui ne font jamais faute aux étudiants : voilà qui explique l'air aimable, gracieux, leurs propos séduisants, et leurs hardiesses inconvenantes à l'égard du soleil et des étoiles. Mais dans dix mois les vacances vont revenir. Adieu alors Thérèse, Bathilde et Thécla ! avant dix mois même ; car les étudiants n'ont pas des saisons aussi bien marquées que les hirondelles. Les migrations du cœur ne sont pas soumises à des règles certaines, comme les migrations des oiseaux. Dans six mois, Thérèse, Bathilde et Thécla pleureront leurs amoureux envolés.

— Horrible ! dit Marguerite.

— Veux-tu savoir comment seront dans six mois ces trois cavaliers si galants et si empressés maintenant? attends-moi.

La maman Schnaps se leva, entra dans sa chambre, et revint portant sous son bras une espèce de cadre carré précieusement enveloppé dans une serviette damassée; débarrassé de la serviette, ce cadre se trouva un miroir non étamé que la maman Schnaps présenta solennellement à sa petite-fille.

— Voici, dit-elle, ce que je n'ai montré à personne; ce miroir a le privilége de reproduire les amoureux tels qu'ils sont au bout de six mois d'amour. Regarde, ne reconnais-tu pas ce grand jeune homme à sa taille élancée, à ses cheveux blonds, à ses yeux bleus? c'est l'amoureux de Thérèse.

— Je le reconnais, répondit Marguerite; mais pourquoi a-t-il la bouche aussi disgracieusement ouverte? est-ce pour montrer l'ivoire de ses dents, maman Schnaps? ne dirait-on pas qu'il bâille?

— Tu l'as deviné, ma petite, et pourtant il est en face de Thérèse qui l'accable de ses tendresses, et lui demande, les larmes aux yeux, la

raison de son ennui. Il s'ennuie, parce que voilà six mois qu'il connaît Thérèse, parce que depuis six mois il la promène tous les dimanches, et qu'il songe à une autre petite fille dont il est amoureux depuis huit jours, c'est-à-dire que le prisme s'est déplacé, et qu'une autre profite de ses rayons, tandis que Thérèse est maintenant dans l'ombre.

En finissant, la maman Schnaps passa sur le miroir la manche de sa robe, et dit encore:

— Regarde.

— Voici l'amoureux de Bathilde, dit Marguerite ; je reconnais le portrait qu'elle m'en a tracé, sa petite taille, son regard brillant; mais qu'est devenu son air engageant et tendre? pourquoi est-il assis les coudes appuyés sur une table, avec une canette de bière devant lui? Il a l'air perdu dans le nuage de fumée qui s'échappe de la pipe qu'il tient à la bouche... Maman Schnaps, on le croirait à l'estaminet.

— Il est en effet dans un estaminet d'étudiants, bien enfumé et bien bruyant; et pendant qu'il vide canettes sur canettes, Bathilde compte les minutes, parce qu'elle l'attend, et se désole d'être seule exacte au rendez-vous.

Pendant que Marguerite se laissait aller aux tristes réflexions que lui inspirait la vue d'un spectacle aussi désespérant, la maman Schnaps passa une seconde fois la robe de sa manche sur le miroir, et répéta : — Regarde.

Marguerite vit un troisième portrait, qu'elle reconnut sans peine aux moustaches triomphantes qui ombrageaient sa lèvre supérieure, moustaches dont Thécla était si fière; l'amoureux était debout, sa figure exprimait la fureur, et il tenait son bras levé.

— Pourquoi, demanda Marguerite tient-il le bras levé, comme s'il allait frapper sur quelque chose?

— Il va en effet frapper sur quelque chose, et ce quelque chose, c'est ta bonne amie Thécla.

— Miséricorde! cria Marguerite.

Après cette démonstration en trois tableaux qui produisit encore plus d'effet sur Marguerite que les raisonnements de sa grand'mère, celle-ci garda quelque temps le silence. Ce fut Marguerite qui le rompit la première.

—Maman Schnaps, demanda-t-elle, comment

ce miroir si précieux se trouve-t-il entre vos mains?

— Mon enfant, dit la maman Schnaps avec le plus grand sérieux, un grand nécromancien qui connaissait la magie noire et la magie blanche, et contait la bonne aventure aux jeunes filles, me l'a donné il y a bien longtemps, en me disant : Prends ce miroir, il pourra sauver ta petite-fille d'un grand malheur. Tu le lui donneras quand il en sera temps.

— Et vous me le donnez?

— Je te le donne.

Marguerite sauta de joie et baisa le miroir fatidique à plusieurs reprises. Ainsi pensait-elle, quand un beau cavalier viendra me complimenter sur ma bonne mine et sur ma jolie tournure, et m'assurer qu'il veut m'aimer éternellement, je reconnaîtrai, en consultant mon miroir, le fond de sa pensée, et combien de mois doit durer l'éternité.

On voit, du reste, que Marguerite avait fait deux grands pas à la fois : en apprenant le remède, elle avait appris le mal. Sans son miroir, elle en aurait su trop et pas assez. Heureusement pour elle sa science était encore de trop fraîche

date pour lui apporter des regrets ainsi que font toutes les sciences. Son miroir lui paraissait un talisman précieux, un trésor inappréciable, et de plus une source inépuisable d'amusements. Cependant il lui vint une objection sérieuse à l'esprit, et elle résolut de la présenter à sa grand'mère.

— Maman Schnaps, lui dit-elle, si un cavalier se rencontre plus sincère que les autres et que mon miroir me le représente au bout de six mois aussi aimable que je l'aurai rencontré, qu'en faudra-t-il faire?

— Tu le prendras pour amoureux, dit la maman Schnaps, en affectant de tousser d'une façon railleuse.

Marguerite, tous ses doutes éclaircis, n'eut plus qu'à se livrer à la joie; elle ne demandait plus qu'à rencontrer des cavaliers complimenteurs, afin de faire sur eux l'expérience de son talisman. Le lendemain elle voulut sortir pour accomplir son projet; mais, avant tout, il lui sembla qu'elle devait au moins essayer une démarche auprès de Thérèse, de Bathilde et de Théela, bien que sa grand'mère lui en eût démontré l'inutilité. Au fond peut être était-elle bien aise

de se venger de leurs railleries, et de leur montrer que la naïve Marguerite pouvait maintenant en remontrer aux plus savantes. Elle trouva ses trois amies, et à chacune elle répéta, en prenant un ton passablement empirique, les paroles que sa grand'mère lui avait apprises, et les enseignements que son miroir lui avait donnés.

Elle dit à Thérèse : — Prends garde, ton amant s'ennuiera bientôt de ta présence, et je le vois déjà qui courtise une petite fille bien moins jolie et bien moins aimable que toi.

Thérèse lui rit au nez, et lui demanda depuis quand elle s'était faite tireuse de cartes, en ajoutant qu'elle avait dansé la veille toute la soirée, et qu'elle recommencerait le dimanche suivant.

Bathilde fit une réponse à peu près semblable, déclara avec beaucoup de hauteur à Marguerite que son cavalier n'aimait pas la bière, et ne fumait jamais, et qu'elle la priait de lui épargner désormais ses avertissements.

Pour Thécla, elle se contenta de hausser les épaules, quand Marguerite lui donna à entrevoir que son gentilhomme à moustaches pouvait fort

bien avoir des manières un tant soit peu brutales.

Marguerite s'en retourna désespérée de l'aveuglement de ses trois amies qui repoussaient ses conseils, et riaient de ses pressentiments. Peu à peu l'air et le mouvement dissipèrent sa tristesse, et elle se prit à songer au second motif de son voyage à travers la ville.

En ce moment un jeune officier, qui faisait résonner sur le pavé les éperons de ses bottes, lui dit en passant.

— Ma petite princesse, vous ferez tourner bien des têtes si vous voulez, et, pour ma part, je donnerais volontiers la moitié de ma vie pour avoir la permission de passer l'autre moitié à vos genoux.

— Nous verrons, pensa Marguerite.

Après l'officier vint un monsieur magnifiquement vêtu qui lui dit :

— Ma jolie enfant, vos pieds sont si mignons qu'en marchant vous devez les écorcher. Si vous voulez me suivre, je vous donnerai un appartement tout de velours et de soie; vous aurez un équipage à vos ordres, une camériste, et deux laquais galonnés pour vous servir.

— Nous verrons, pensa encore Marguerite.

Après celui-là, vint un petit jeune homme tout frisé, tout pimpant, tout sautillant, qui lui dit :

— Si tu veux, jeune fille, je te donnerai la moitié de ce que je possède, des terres, des châteaux, des villas magnifiques.

Marguerite se rappela qu'on offrait ces choses-là dans toutes les romances, et pensa plus que jamais :

— Nous verrons ! nous verrons !

Rentrée chez elle, elle prit son cher miroir, y passa sa manche ainsi qu'avait fait sa grand'-mère, et, comme une pythonisse qui veut commander aux ombres, commença son évocation par ces paroles :

— Voyons, monsieur l'officier qui vous plairiez tant à mes genoux, comment seriez-vous au bout de six mois, si par hasard je voulais bien vous écouter ?

Alors elle aperçut dans la glace l'officier debout, fronçant le sourcil, et lui disant (car le miroir reproduisait en lettres saillantes les paroles de ceux qu'il représentait.) :

— Marguerite, je suis fatigué, tire-moi mes bottes.

Marguerite se hâta d'essuyer le miroir pour en chasser cette affreuse image. Le monsieur magnifiquement vêtu parut alors; il conservait son air mielleux et poli. Il se contenta de dire :

— Ma petite, vous allez avoir la bonté de me rendre les bijoux que je vous ai donnés, le cachemire qui couvre en ce moment vos épaules, et de quitter l'appartement où vous êtes. J'ai vu au grand théâtre une danseuse qui me plaît plus que vous, et vous aurez pour agréable que je lui transfère avec mon cœur les gages de ma munificence.

— Ainsi, monsieur, dit Marguerite qui, dans ce moment, convertissant en réalité cette pénible illusion, crut s'adresser à un homme et non à une vaine image, vous me repoussez après m'avoir si perfidement accueillie ! Que sont devenues vos promesses? Mes pieds ne sont-ils plus aussi mignons qu'autrefois? ne craignez-vous plus que je ne les écorche en marchant? Allez chez votre danseuse, et dites-

lui qu'avant six mois vous la chasserez comme vous me chassez en ce moment.

Pendant que Marguerite parlait ainsi, l'image qu'elle accablait de reproches fit place à celle du petit jeune homme frisé, pimpant et sautillant, qui lui avait adressé ses hommages entre deux pirouettes. Hélas! qu'il avait l'extérieur misérable! que ses habits annonçaient bien la pauvreté! que sa figure amaigrie faisait mal à voir! Il tenait à la main un morceau de pain sec, et, en le montrant à Marguerite, il lui disait :

— Voici à quoi se réduisent les villas, les terres et les châteaux dont je vous ai parlé pour tâcher de vous éblouir; mais, comme j'ai grand appétit, vous me pardonnerez de ne pas vous offrir la moitié de ce que je possède.

— Gardez tout! dit Marguerite avec indignation. Dieu merci! je n'ai jamais manqué de pain, et maman Schnaps m'a donné un trésor qui vaut mieux que tous les châteaux et que toutes les richesses de la terre.

En disant ces mots, Marguerite pressait le miroir contre son cœur, et se félicitait d'avoir une pareille sauvegarde contre la duplicité et

l'inconstance des hommes. Les jours suivants elle continua ses expériences. Elle se mit à sa fenêtre; et quand un jeune homme lui lançait en passant une de ces œillades, provocations de regard à regard, déclarations d'amour muettes et fugitives, vite elle consultait son miroir. Et, comme chaque fois ce contraste entre le présent et l'avenir amenait de nouvelles images grotesques ou terribles, Marguerite n'avait garde de se lasser de si délicieux passe-temps. Un matin elle entendit un grand bruit de fanfares, et elle ouvrit sa fenêtre pour regarder ce qui se passait; c'était le régiment de cavalerie, le Prince-Royal, qui s'en allait à la manœuvre. Les cavaliers de ce régiment avaient la réputation la plus exécrable et la plus flatteuse à la fois. On les citait pour des perfides, ce qui prouvait qu'on leur donnait occasion de faire des perfidies. On les redoutait, ce qui prouvait qu'ils étaient redoutables. Il prit fantaisie à Marguerite de passer en revue un à un tous les cavaliers à mesure qu'ils passeraient et lui lanceraient un regard. Voici donc que tous les beaux militaires défilèrent sur le miroir de Marguerite, non pas jeunes et bril-

lants comme elle les voyait de ses yeux, mais maussades et bourrus comme des amoureux de six mois en présence de leur maîtresse.

Les uns bâillaient, et même dormaient comme l'amoureux de Thérèse.

Les autres fumaient épouvantablement et buvaient de la bière comme l'amoureux de Bathilde.

D'autres levaient les bras à la manière du jeune homme à moustaches dont Thécla s'était affolée.

Quelques-uns même faisaient le mouvement contraire.

Elle vit un jeune officier rose et blond, la candeur même, qui lui disait :

— Marguerite, j'ai perdu hier tout mon argent au jeu, mes galons et mes épaulettes sont en gage; donne-moi ta montre que j'aille la vendre.

Cette vision, qui se prolongea pendant plus d'une heure au bruit des trompettes, fatigua la pauvre enfant. Pour la première fois, elle songea à ces paroles de sa grand'mère : « Mon enfant, si tu trouves un cavalier qui soit le même au bout de six mois que le premier jour,

prends-le pour amoureux. » Et elle se dit à part : « Ma foi j'ai bien peur que maman Schnaps ne m'ait pas fait là une grande concession. » Pendant une heure cinq cents cavaliers, tous jeunes, tous beaux, tous exprimant l'amour dans leurs regards, avaient défilé devant elle, et pas un de ces cavaliers n'était sincère, pas un de ces regards n'avait dit la vérité. Ce fut là le premier sentiment de douleur que les expériences du miroir causèrent à Marguerite. Comment cette petite fille, si ignorante naguère, en était-elle venue là, à regretter? Regretter, n'est-ce pas désirer en arrière? désirer, n'est-ce pas connaître? Connaître, désirer, regretter, comment Marguerite avait-elle appris si vite toutes ces choses ? Serait-ce que pour la jeunesse le temps ne se mesure pas comme pour la vieillesse et l'âge mûr, et qu'il y a des idées qui germent aussi facilement dans un cœur de seize ans que la marguerite dans les prairies?

Depuis ce moment Marguerite eut moins souvent recours à son miroir. Le fruit de l'arbre du bien et du mal dont elle s'était rassasiée avec tant d'ardeur commençait à lui sembler

amer, et elle se demandait si le malheur d'ignorer n'était pas préférable au bonheur de savoir. Le mois de mai était revenu avec son cortége de fleurs, de chaudes brises, de nuages dorés. Les primevères s'épanouissaient dans les champs, et Marguerite s'épanouissait comme elles. Le dimanche sous sa fenêre elle voyait passer de joyeuses jeunes filles laissant flotter leurs châles au vent, et s'acheminant légères vers les promenades verdoyantes qui avoisinent la ville. Ses yeux souriaient à ce spectacle, son cœur, autrefois si tranquille, battait violemment dans sa poitrine, et tressaillait en écoutant monter à son oreille la voix des désirs inconnus. Plusieurs fois elle vit passer Thérèse, Bathilde et Thécla; chaque fois elle les accompagna longtemps du regard, non plus avec la douleur d'une amie qui voit ses amies marcher vers l'abîme, mais avec une sorte d'envie, et en songeant que peut-être Thérèse, Bathilde et Thécla étaient heureuses pour ignorer ce qu'elle savait.

Quand elle sortait, et que les jeunes gens lui adressaient des compliments, elle ne disait plus avec mépris, comme autrefois : Nous verrons,

mais elle souffrait de ne pouvoir ajouter foi à leurs paroles; elle sentait le besoin d'y croire, et son âme se déchirait, combattue entre ces deux sentiments contradictoires, d'une illusion qui lui devenait chère et d'une réalité qui l'accablait. Le printemps lui apportait chaque jour de nouveaux charmes, l'enfant prenait son essor, sa taille, autrefois frêle et sans contour, s'arrondissait, ses yeux naïvement fixes s'imprégnaient des blondes couleurs du ciel et des molles clartés des étoiles. Elle avait de ces rougeurs subites qui attestent les capricieuses pulsations des artères et les mouvements désordonnés du sang. Son heure était venue d'aimer, toutes les fatalités de la nature l'y poussaient en dépit d'elle-même; le ciel et son azur, le soleil et ses rayons, la nuit et ses senteurs embaumées, lui formaient un cortége; tous les êtres de la création prenaient une voix pour lui dire : Aime! aime! Une invincible puissance la retenait dans son immobilité, la science glaçait les désirs à peine éclos dans son cœur; ses rêves se détruisaient à peine formés. Comme un frêle esquif dans le port, à chaque souffle de la brise qui enflait ses voiles,

elle se balançait un instant sur elle-même et retombait tristement dans son inertie.

Chaque fois qu'elle consultait son miroir, elle n'avait plus, comme jadis, un rire orgueilleux sur les lèvres, ni cette assurance de la raison calme qui défie les vains fantômes de l'imagination : son visage exprimait l'abattement, ses yeux se remplissaient de larmes. Si son miroir ne pouvait lui dire que des vérités tristes, ne pouvait-il mentir un jour ?

Sa maman Schnaps s'aperçut de cette tristesse; et, fixant sur sa petite-fille un de ces regards pénétrants qui fouillaient au fond de l'âme :

— Qu'as-tu, petite? lui demanda-t-elle.

Marguerite se sentit rougir et répondit en balbutiant :

— Je n'ai rien, maman Schnaps.

Elle mentait, car ce jour-là même elle avait eu un rêve qui la tourmentait fort. Pendant son sommeil un jeune homme lui était apparu, tenant dans sa main une cage où s'agitaient en frémissant trois colombes. Son visage avait une expression douce et mélancolique, ses cheveux d'un blond d'argent voltigeaient autour de son

front, ses yeux d'un bleu d'azur réfléchissaient toutes les bonnes pensées des années d'innocence. — Marguerite, lui avait-il dit d'une voix harmonieuse, voici vos trois colombes que j'ai retrouvées et que je vous rapporte; quelle récompense me donnerez-vous pour cela? A la vue du jeune homme, Marguerite avait éprouvé une sensation inconnue; en revoyant ses colombes, son cœur s'était dilaté de plaisir; et, tout entière à cette double émotion, elle se sentit près de tendre la main au jeune homme en lui disant : — Voilà votre récompense. Mais l'idée de son miroir se présenta tout à coup à son esprit; elle retira sa main et se contenta de dire : — Nous verrons! Le jeune homme disparut. Elle avait consulté son miroir, et, comme à l'ordinaire, son miroir avait substitué à ses illusions une désolante réalité.

Voilà pourquoi Marguerite, en se réveillant, avait senti ses yeux noyés dans les larmes, voilà pourquoi elle paraissait si triste à sa grand'mère qui lui demanda la raison de sa tristesse.

— Marguerite, dit la maman Schnaps en continuant à la regarder fixement, tu as beau faire, je vois bien que tu n'es pas heureuse;

tu as beau écraser entre tes dix doigts les pleurs qui voudraient s'échapper de tes yeux, je les vois malgré toi. On ne me trompe pas. Voyons, que désires-tu?

— Eh bien, dit Marguerite s'enhardissant par degrés, je désire des ailes comme les oiseaux afin de suivre les nuages et de m'envoler après eux. L'air que je respire ici, dans cette chambre étroite et obscure, est trop lourd pour ma poitrine; j'étouffe ici, je me sens mourir.

— Oui-dà ! dit la maman Schnaps en rapprochant ses deux lèvres en-dedans de façon à produire une espèce d'indescriptible sifflement, et qu'irais-tu faire avec les oiseaux ? qu'irais-tu chercher derrière les nuages? Mais si tu as besoin d'air, nous sortirons ensemble, et, comme tu n'as pas encore d'ailes, tu te serviras de tes jambes.

En effet, le dimanche suivant la maman Schnaps mit son plus beau casaquin, recrépa son tour de cheveux et sortit avec Marguerite. Elles se dirigèrent à travers le faubourg vers la promenade la plus fréquentée, et aperçurent un transparent rouge entouré de verres de couleur sur lequel étaient écrits ces mots : *Bal de*

la Rotonde. Elles entrèrent. Du salon d'hiver, le bal s'était transporté au salon d'été et se tenait dans une rotonde entourée d'acacias. Jeunes gens et jeunes filles se pressaient, les yeux cherchaient les yeux, les mains effleuraient les mains ; sur tous les fronts on voyait briller la confiance et le plaisir. Cette image d'un bonheur qui n'était pas fait pour elle attrista Marguerite, et elle s'assit pensive avec sa grand'mère à une petite table un peu à l'écart. Au bout de quelques instants, un jeune homme vint l'inviter à danser ; la maman Schnaps fit un signe d'assentiment, et Marguerite partit avec son cavalier. C'était la première fois qu'elle goûtait cet enivrement du bal, ce charme qu'une femme éprouve à se sentir entraînée par le mouvement de l'orchestre et soutenue par le bras d'un danseur entraîné comme elle. Marguerite s'y abandonna de tout cœur. Un moment elle oublia les soucis qui la rongeaient; elle livra aux caprices de la mesure et ses souvenirs et ses chagrins ; elle oublia tout, jusqu'à ce miroir fatal dont l'idée cruelle faisait tant sur sa destinée. En revenant à sa place accompagnée par son cavalier, elle aperçut Thérèse, Ba-

thilde et Thécla, mais elle n'eut pas le temps de leur parler, tant elles passèrent rapidement.

De retour à sa place, un second cavalier vint l'inviter; mais, cette fois, la maman Schnaps refusa son consentement. La soirée était fraîche et le temps menaçait pluie; elle emmena sa petite-fille qui retourna la tête en s'en allant vers ce paradis nouvellement découvert qui se nommait le bal de la Redoute. Rentrées à leur demeure, la vieille femme et la jeune fille s'assirent en face l'une de l'autre sans mot dire : toutes deux avaient leurs pensées.

— Eh bien! petite, dit à la fin la maman Schnaps, tu n'as pas envie de consulter ton miroir; tu ne veux pas savoir ce que signifient tous ces regards qui t'ont poursuivie.

— Je suis fatiguée, dit Marguerite.

La maman Schnaps se leva en souriant et revint se poser devant Marguerite le miroir à la main.

— Regarde donc comment sera dans six mois avec toi ou avec une autre celui qui t'a fait danser.

Marguerite leva les yeux et aperçut un homme noirci par la fumée, une sorte de cyclope, à

l'air horriblement malpropre et brutal, qui prononçait ces mots en montrant le poing :

— Femme! je t'ai déjà prévenue, si demain quand je rentrerai ma soupe n'est pas chaude, gare à toi !...

Cette image n'était pas faite pour chasser les idées funèbres de Marguerite. Tous ses regrets, toutes ses douleurs, tous ses désirs vagues et réprimés, toutes ses sensations douloureuses des jours précédents l'assaillirent en même temps, et elle fut sur le point de répondre à sa grand'mère :

— Maman Schnaps, reprenez votre miroir, je n'en veux plus; j'aime mieux pleurer tout à mon aise dans six mois, comme Thérèse, Bathilde et Thécla, que de pleurer tous les jours comme je le fais.

La maman Schnaps devina probablement ce que Marguerite n'avait pas osé dire, car quelques moments après, déposant sur le front de la jeune fille le baiser du soir, avant de rentrer dans sa chambre, elle lui dit :

— Prends garde, Marguerite; tu sais déjà comment les colombes s'envolent, prends garde d'apprendre comment le bonheur s'en va.

Malgré cet avertissement, Marguerite persistait dans sa résolution, les jours suivants l'y confirmèrent. Elle fit de nouvelles expériences qui tournèrent tout aussi mal que les autres, et se décida à rendre à sa grand'mère ce fatal miroir qu'elle avait reçu naguère avec tant de joie. Dans sa prévention de fraîche date contre le talisman de la maman Schnaps, elle allait jusqu'à l'accuser d'imposture et trouvait à lui opposer des arguments tels que ceux-ci : Il est impossible que tous les hommes soient faux, tous les serments trompeurs, et que l'amour le plus sincère se dissipe comme un songe au bout de six mois. Donc le miroir mentait, et la maman Schnaps n'avait peut-être imaginé une pareille invention que pour l'effrayer.

Il ne fallut rien moins qu'un grand événement pour ébranler son incrédulité, ce grand événement fut la visite de Thérèse. Thérèse avait l'air triste, fatigué, abattu; en entrant, elle prit la main de Marguerite et la serra affectueusement, des larmes roulaient dans ses yeux, et elle s'écria : — Je suis bien malheureuse !

Pourtant trois mois seulement s'étaient écoulés depuis la dernière entrevue des deux

amies; aussi Marguerite fut-elle réellement épouvantée; elle songea à son miroir, et, le comparant en idée à une horloge qui marque rapidement les heures joyeuses et lentement les mauvaises heures :

— Mon Dieu, dit-elle, n'est-il pas déjà assez cruel, et faut-il encore qu'il *avance* de trois mois !

Elle se mit alors à pleurer avec Thérèse, n'osant pas la questionner.

— Je suis bien malheureuse, répéta celle-ci! Ah ! pourquoi n'ai-je pas une amie éclairée qui m'ait montré le piége où j'allais tomber? Combien je regrette maintenant nos bienheureux samedis, nos innocentes causeries et nos parties de loto !

Cette réhabilitation du loto dans l'esprit de Thérèse parut à Marguerite un symptôme éclatant de désastre.

— Mais qu'as-tu donc? est-ce que ton amoureux?...

— Ne te fie jamais aux discours des amoureux, dit Thérèse. Le mien ne m'aime plus et m'abandonne.

— Et Bathilde? demanda Marguerite, et Thécla?

Thérèse ne répondit que par un nouveau déluge de larmes.

Marguerite alors fut bien obligée de convenir que son miroir n'était pas un imposteur et disait parfois la vérité. Cette scène laissa dans son esprit une impression douloureuse. D'une part, si le miroir disait vrai, il fallait donc s'en rapporter à lui et suivre ses conseils; mais, d'autre part, si elle ne rencontrait jamais le cavalier-modèle que sa maman Schnaps lui avait si généreusement permis d'accueillir, comment faire? Quelle perplexité! Ici le malheur, là l'impossible, une barrière infranchissable des deux côtés : le désir et le savoir, deux choses inconciliables à tout jamais!...

Un jour que la maman Schnaps était sortie pour porter de l'ouvrage et que Marguerite se trouvait seule dans sa chambre réfléchissant à la bizarrerie de sa position, on frappa légèrement à la porte. Marguerite alla ouvrir, et quel fut son étonnement en voyant un jeune homme qui tenait à la main une cage couverte d'un mouchoir en soie! Ce jeune homme était beau

et avait l'air troublé et heureux à la fois; ses yeux du plus beau bleu brillaient à travers deux longs cils qui en tempéraient l'éclat; son teint avait toute la fraîcheur du printemps, c'était exactement le portrait de celui que Marguerite avait vu en songe. Il leva le mouchoir de soie qui enveloppait la cage, et Marguerite aperçut trois colombes qui, à sa vue, se mirent à battre des ailes.

— Mademoiselle, lui dit le jeune homme, je vous rapporte des oiseaux qui vous appartiennent, et que je suis bien joyeux d'avoir retrouvés.

Marguerite examina les colombes, c'étaient bien les siennes. Elle les reconnut toutes trois aux signes particuliers qui les distinguaient. La première avait au cou un grain d'ébène, la seconde avait le bout de l'aile brisé, et la troisième portait fièrement sur le front une aigrette chatoyante.

— Mes colombes! mes chères colombes! dit Marguerite palpitante de plaisir, pourquoi m'avez-vous quittée, ingrates? et pourquoi faut-il qu'on vous ait forcées à revenir?

— Quelle récompense me donnerez-vous

pour cela ? ajouta le jeune homme d'un ton de voix suppliant. J'ai battu bien des buissons pour vous rapporter vos colombes, je me suis ensanglanté les doigts, j'ai bravé le danger et la fatigue, car je savais combien vos colombes vous étaient chères, et j'aurais donné ma vie pour vous les rendre.

Marguerite rougissait et tremblait en entendant ces paroles; son rêve, tout son rêve devenait une réalité. Mais par quel hasard ce jeune homme avait-il su qu'elle avait perdu trois colombes ? comment avait-il découvert sa demeure? Elle n'osa pas lui adresser une question, car elle s'adressait cette question à elle-même : Quelle récompense veut-il, et quelle récompense puis-je lui donner?

— Mademoiselle, continua le jeune homme, je veux vous dire le fond de ma pensée, car jamais le mensonge ne s'est posé sur mes lèvres. Je suis déjà récompensé de ce que j'ai fait; je vous connaissais, je vous avais vue, et j'avais formé le désir de vous parler, de vous entendre; merci donc à vos oiseaux qui aujourd'hui m'introduisent auprès de vous. Mais maintenant dois-je me retirer sans emporter l'espoir de

vous revoir, ne lirez-vous pas dans mon cœur, ne comprendrez-vous pas les sentiments que je n'ose vous peindre, m'accorderez-vous le droit de me dire votre ami?

Jamais Marguerite n'avait entendu une voix aussi douce, des paroles aussi harmonieuses; les manières de l'inconnu, ses gestes, l'expression de ses regards, formaient pour elle un ensemble délicieux qu'elle n'avait jamais soupçonné; le moyen de croire que d'aussi belles paroles pussent être perfides, qu'une figure aussi franche pût cacher un cœur faux?

— Monsieur, lui dit-elle, je ne dépends pas de moi; j'ai une grand'mère qui dirige ma conduite et veille sur mes actions, je parlerai à ma grand'mère, et si elle y consent, je serai heureuse de vous renouveler mes remercîments.

Marguerite, en parlant de sa grand'mère, songeait à son miroir; c'était lui qu'elle voulait consulter, car la visite de Thérèse avait opéré en elle une réaction violente, et elle ne voulait pas s'exposer aveuglément à un malheur dont la preuve lui était acquise.

L'inconnu la regarda quelque temps en silence avec une expression de résignation, de

douleur et de supplication, puis il s'éloigna en disant adieu de la main à Marguerite.

Marguerite courut à son miroir, pour cette fois elle avait confiance, son miroir ne pouvait lui annoncer que du bonheur. Enfin il s'était trouvé cet idéal presque impossible que depuis quelque temps elle poursuivait de ses désirs les plus ardents; elle passa rapidement la manche de sa robe sur le miroir prophétique, mais au moment d'y jeter les yeux, le frisson la prit, elle eut peur. Si cette image que son cœur réfléchissait si douce et si pure allait se transformer en monstre, si cette illusion qu'elle choyait déjà comme un trésor allait se briser tout d'un coup au contact de l'avenir. Je suis heureuse, se disait-elle, parce que je crois à la sincérité de l'inconnu; si mon miroir confirme ce que je sens, qu'aurai-je gagné? de croire comme avant; mais si le contraire arrive, alors j'aurai tout perdu. Réalité ou illusion, ma foi fait mon bonheur. Pourquoi risquer de la perdre? pourquoi jeter ce que je puis garder?

A ce petit sophisme il y avait une objection bien simple : mais le danger?... Marguerite crut réfuter victorieusement l'objection en di-

sant : — Le danger n'est pas si proche, je ne reverrai peut-être jamais ce jeune homme; et si l'horizon devenait menaçant, il serait toujours temps de m'en rapporter à mon miroir. On voit sur quelle pente se laissait aller Marguerite à son insu ; mais elle avait encore dans les oreilles le doux bruit des paroles de l'inconnu, et ne se rappelait plus les sages avertissements de sa maman Schnaps. La science avait triomphé tant que le sentiment ne s'était pas montré, mais maintenant que le sentiment venait d'éclore, la pauvre science, toute honteuse, se cachait crainte d'être battue.

Marguerite ne dit rien à sa maman Schnaps de ce qui s'était passé, et imagina un petit mensonge pour expliquer le retour des trois colombes. Mais dix fois au moins dans le jour elle se mit à la fenêtre; vers sept heures du soir l'inconnu passa sous sa fenêtre, il tenait un bouquet de myosotis à la main, et l'éleva en l'air, comme pour en faire hommage à Margeuirte.

Cette façon discrète d'exprimer son amour parut à la jeune fille le comble de la délicatesse. Le lendemain, à la même heure, l'inconnu

recommença le même manége; décidément c'était là une conduite héroïque, et moins que jamais Marguerite ne songeait à consulter son miroir; que pouvait-elle désirer de plus? Quand l'inconnu avait passé, elle refermait sa fenêtre, et recueillait dans son cœur le bonheur que sa vue lui avait causé, et le parfum des myosotis. Cela dura quinze jours ainsi. Au bout de quinze jours, le jeune homme passa encore sous la fenêtre de Marguerite, mais il avait l'air plus triste que de coutume, et ne tenait plus de myosotis à la main. Ce changement inquiéta beaucoup Marguerite. Le lendemain, dans la matinée, elle reçut la lettre suivante :

« Mademoiselle,

« Il faut absolument que je vous voie; accor-
« dez-moi la permission de me présenter chez
« vous; je vous promets de me montrer respec-
« tueux et soumis, et je vous apporterai un beau
« bouquet de myosotis.

« Wilhem, place du grand Frédéric. »

Marguerite ne crut pas devoir répondre à cette lettre, et se contenta de se mettre comme

par le passé à sa fenêtre, mais Wilhem ne parut pas, et huit jours après, Marguerite reçut une seconde lettre qui contenait ces mots.

« Si ce soir à huit heures vous ne vous trou-
« vez pas sous le dixième marronnier de l'allée
« du Prince-Royal, je me tuerai. »

L'écriture de cette lettre était tremblée, et dénotait la plus extrême agitation dans celui qui l'avait écrite. Marguerite la lut et la relut et fut toute la journée dans des transes mortelles. D'un côté, se trouver à un rendez-vous, c'était mal, mais de l'autre, laisser mourir un jeune homme qui lui avait rendu ses colombes, c'était bien cruel! Jusqu'à sept heures et demie elle flotta ainsi d'une idée à l'autre; a la fin, elle se décida à partir, et se rendit au dixième marronnier de l'allée du Prince-Royal. Wilhem l'y attendait, et lui montra la crosse d'un pistolet caché dans la poche de son habit, preuve que son intention de se tuer était sérieuse. Le moyen de douter d'un amour qui va jusqu'au suicide? On causa environ une demi-heure au clair de la lune. Wilhem fit les plus magnifiques protestations, et, en quittant Marguerite, il l'embrassa.

C'était le premier baiser que recevait Mar-

guerite, aussi en fut-elle toute bouleversée. Maintenant il n'y avait plus de ménagement à garder, le danger devenait pressant. Marguerite rentra chez elle avec l'intention bien arrêtée de consulter son miroir. Elle s'enferma dans sa chambre et courut à la petite armoire où elle avait coutume de le déposer, mais en avançant son pied fit crier sur le carreau un fragment de verre cassé, et, en baissant les yeux, elle vit son miroir brisé en mille pièces et jonchant le carreau de ses débris, en même temps elle entendit un miaulement plaintif, c'était son chat qui, les oreilles baissées, s'avouait coupable et demandait pardon de sa faute.

Qu'on juge du désespoir de Marguerite, son miroir brisé au moment où elle en avait tant besoin, qu'allait-elle devenir? Il faudrait donc tout confier à sa maman Schnaps? Mais quel aveu pénible!... Cependant elle n'hésita pas; et, poussant la porte qui séparait la chambre de la maman Schnaps de la sienne, elle avança en droite ligne vers le lit de sa grand'mère. Le lit était vide; elle appela, personne ne répondit. « Maman Schnaps, s'écriait-elle, c'est votre petite-fille qui vous appelle; venez à mon secours. »

Rien. Son chat, qui l'avait suivie, continuait seul à miauler d'une façon lugubre. Chose étrange, le lit n'était pas même défait : Marguerite savait que sa grand'mère ne sortait jamais le soir. Que penser? Elle s'assit auprès du lit en pleurant; mais pendant que d'un regard fixe et désespéré elle regardait un à un les carreaux, elle vit dans un coin un petit monceau de cendre blanchâtre, et sur cette cendre un papier, et lut ce qui suit :

« Mon existence tenait à celle du miroir que « je t'avais donné, le miroir est cassé, ma vie « est éteinte. Il y a douze ans que ta grand'- « mère est morte, ma chère petite; tu vois « donc que je ne suis pas ta grand'mère; mais « j'avais pris les traits de ta maman Schnaps « pour être auprès de toi, parce que je t'aimais, « et que je voulais te préserver des piéges où « tombent tant de jeunes filles.

« Fasse le ciel que mon souvenir te tienne « lieu de ma présence. Adieu.

« La Fée Scientia. »

Marguerite ne voulut pas séparer la fée Scientia de sa maman Schnaps, et pleura l'une

sous les traits de l'autre. Pendant un grand mois elle ne songea qu'à prier Dieu, et Wilhem ne parut pas, mais au bout d'un mois il vint voir Marguerite; il lui dit qu'ayant appris la mort de sa maman Schnaps, il n'avait pas voulu troubler sa douleur, mais qu'il avait beaucoup pensé à elle; du reste il ne parla pas de son amour, et cette discrétion parut de très-bon goût à Marguerite. Peu à peu ses visites devinrent fréquentes. Il était toujours bon, aimable, et raisonnablement entreprenant. Enfin Marguerite se familiarisait avec lui : après l'avoir appelé monsieur, elle l'appela M. Wilhem, puis tout simplement Wilhem, et alors ils allèrent ensemble au bal de la Redoute.

Pendant deux mois elle goûta le bonheur d'un premier amour, mais non sans trouble et sans mélange : le souvenir de son terrible miroir et de la cruelle expérience qu'elle avait acquise était comme un nuage qui obscurcissait ses plus beaux jours. Quand Wilhem avait l'air soucieux, le regard plus distrait que de coutume, elle descendait mélancoliquement en elle-même, et se demandait : « Est-ce que déjà le

prisme se décompose? Est ce que le soleil s'en va? »

Le cinquième mois, Wilhem vint la trouver en costume de voyage; il avait l'extérieur composé, Marguerite pressentit un grand malheur.

— Marguerite, lui dit-il, ma mère est malade à Francfort; elle m'écrit d'aller la voir, je pars, mais je reviendrai.

Marguerite comprit tout; et, quoiqu'elle n'espérat pas le revoir jamais, elle eut le courage de lui dire adieu en souriant; mais quand il fut parti, ses sanglots éclatèrent à briser sa poitrine.

FIN.

PQ
2217
D3F6
t.2

David, Jules Antoine
Frédéric le lion

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY